This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Bd. Oct. 1885.

7495.571

By Exchange.

11 June, 1885.

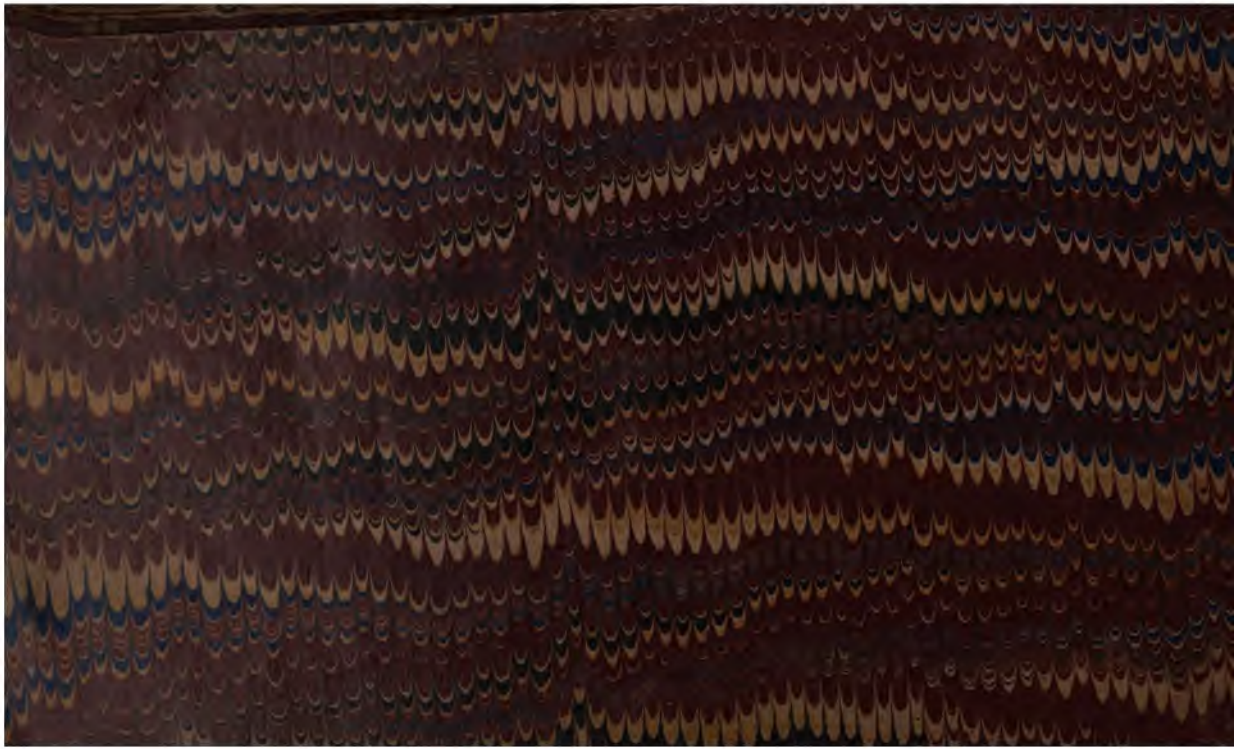
[redacted]

Bd. Oct. 1885.

7495.571

By Exchange.

11 June, 1885.



BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

LES DERNIÈRES ANNÉES DE LORD BYRON

LES RIVES DU LAC DE GENÈVE — L'ITALIE — LA GRÈCE

PAR L'AUTEUR

DE ROBERT EMMET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
1873

nange.
85.

LES
DERNIÈRES ANNÉES
DE
LORD BYRON

LES RIVES DU LAC DE GENÈVE — L'ITALIE — LA GRÈCE

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18

LA JEUNESSE DE LORD BYRON. . . . . 1 vol.

MARGUERITE DE VALOIS, REINE DE NAVARRE . . . 1 —

ROBERT EMMET, 2e édition. . . . . 1 —

SOUVENIRS D'UNE DEMOISELLE D'HONNEUR DE LA DUCHESSE DE BOURGOGNE, 2e édition . . . . . 1 —

F. AUREAU. — Imprimerie de Lagny.

23 - 1
372

LES

DERNIÈRES ANNÉES

DE

LORD BYRON

LES RIVES DU LAC DE GENÈVE — L'ITALIE — LA GRÈCE

PAR L'AUTEUR

DE ROBERT EMMET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874
Droits de reproduction et de traduction réservées

13495.45

Le lecteur qui a bien voulu s'intéresser à la *Jeunesse de Lord Byron* sera peut-être tenté de jeter un coup d'œil sur ce nouveau volume. Il a dû sans doute être frappé en parcourant le premier, d'un grave défaut qui ira s'aggravant encore dans les pages suivantes, le défaut d'ordonnance et de composition. Me permettra-t-il d'aller au devant de ses critiques trop bien fondées et de solliciter son indulgence en lui faisant une entière confession? Ce livre avait été primitivement conçu sur un tout autre plan; ce devait être une biographie complète et détaillée du grand poëte. Une juste défiance de mes forces m'a décidé à abandonner de si ambitieux desseins. Je me suis borné à extraire de mon travail un simple récit de la jeunesse de Lord Byron, et un récit non moins court de son séjour au bord du lac de Genève. J'ai pu y insérer quelques documents nouveaux, entièrement inédits, qui ne paraîtront peut-être pas dépourvus d'intérêt.

Gurcy, 15 septembre 1873.

LES

DERNIÈRES ANNÉES

DE

LORD BYRON

LES RIVES DU LAC DE GENÈVE — L'ITALIE — LA GRÈCE

Coppet, 18 août 1872.

« Au bord de cette mer où s'égarent mes yeux »..... la fiction et la réalité se mêlent sans se confondre, comme à travers la lumière bleue qui les unit se marient les rives de la terre et du ciel. Que de visions glorieuses, d'apparitions charmantes flottent au hasard de ma rêverie, s'élèvent, glissent, disparaissent entre les plis de cette gaze aérienne qui les révèle et les dérobe tour à tour à mes regards! A chaque sinuosité de ce divin

contour qui encadre le cristal de l'onde se dresse une figure célèbre, plane quelque création poétique aussi vivante, plus vivante que la réalité même. Entre tant de souvenirs divers qu'évoquent en ces lieux l'imagination et la mémoire, où s'arrêter et par où commencer? Après avoir quelque temps tournoyé dans le vague des airs au-dessus du magique miroir comme un grand cygne aux ailes blanches, ma fantaisie finit par s'abattre sur Lausanne. Lausanne, en effet, est un promontoire d'où l'on découvre tout le croissant du lac. Son arc lumineux s'étend des glaciers de Vevey aux riants coteaux de Genève. Montez sur les hauteurs de Lausanne et vous le verrez décrire sa courbe gracieuse aux pieds des Alpes que domine la pâle silhouette du roi des neiges éternelles. De tout temps, les anciens comme les modernes, la poésie comme l'histoire ont attribué aux villes une existence idéale. De leur site, de leur passé, du caractère de leurs habitants se dégage une vie individuelle. Athènes, mirant les colonnes dorées de son acropole dans cette mer satinée où les cyclades apparaissent comme un collier de turquoises et de lapis lazuli jeté par une main divine, Athènes, couronnée de violettes, était la ville de Minerve. La Niobé des nations, a dit le poëte, et ce nom est resté inscrit au front de la ville éternelle. Venise, élevant en l'air bleu de la nuit ses palais

aériens, semble une sultane des contes arabes endormie dans ses voiles parfumés. Stamboul, cette reine captive assise sur sa double rive, fait briller au soleil les reflets argentés de ses innombrables coupoles surmontées de leurs minarets. On dirait une belle esclave pliant sous le poids de ses chaînes, alors qu'elle s'avance au sein de la mer et reflète dans une onde calme et profonde ses grands harems « séjour des longs ennuis, » ses palais et ses tours à demi ruinées, couronnées de platanes et de noirs cyprès.

Peñaflor est marquise et Girone est duchesse;
Bivar est une nonne aux sévères atours;
Toujours prête aux combats la sombre Pampelune
Avant de s'endormir aux rayons de la lune
Ferme sa ceinture de tours.

. . . . . .

Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
S'endort au son des mandolines,
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

Les Anglais ont infligé à Paris cette épithète sévère *meretricious*, et vraiment on ne peut nier qu'aux premiers rayons du printemps, Paris en ses jours de fête ne fasse parfois songer à quelque bacchante du Titien, couronnée de pampres, noyée dans une poétique langueur, au regard ardent et voilé. S'il en est ainsi, à qui comparerons-nous Lausanne? Resplen-

dissante sur sa triple colline, ville pleine d'accidents, d'imprévu, de fantaisie, Lausanne s'étale gaiement en espalier, et l'on descend de terrasse en terrasse de ces hauteurs, où l'architecture élégante et sévère de ses anciens hôtels rappelle quelque antique palais de Sienne ou de Pérouse, jusqu'aux villas dont la verdure et les frais ombrages voilent les reflets éclatants du lac. Je serais tenté de la comparer à la Cécile du roman de madame de Charrière : « un joli jeune Savoyard habillé en fille ; c'est assez cela. »

J'ai souvent regretté que M. Sainte-Beuve, pendant le séjour qu'il fit en ce pays, n'ait pas été tenté d'écrire une de ses délicates et intéressantes études qu'il aurait pu intituler : Lausanne à différents âges. De nos jours, la science a révélé une nouvelle histoire des Alpes, mettant à nu les couches diverses qui se sont superposées des rives du lac aux vives arêtes des rochers découpées sur le ciel. En étudiant l'histoire de Lausanne, on verrait apparaître bien des couches diverses de sociétés, toutes également faites pour embellir et honorer la vie humaine, qui ont tour à tour illustré cette ville charmante. Et pour ne pas remonter plus haut que le siècle dernier, le voilà, ce roi des moqueurs, qui façonna pendant un temps son siècle et son pays à son image, si bien qu'aujourd'hui même, tout Français, quel que soit son drapeau, est encore

plus ou moins fils de Voltaire, dût-il se croire un fils des croisés.

D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte,

s'écrie Alfred de Musset en sa sanglante apostrophe à Voltaire; et il était lui-même la vivante preuve du ravage que peut faire l'arme terrible de l'ironie dans des organisations qui n'ont pas, comme celle de Voltaire, le temps d'arrêt d'un admirable bon sens. Voltaire, fuyant les persécutions dont il s'imaginait être la victime, établit pendant quelques années son trône à Lausanne. Il passa les trois hivers de 1756 à 1758 dans la villa Monrion, aux portes de la ville [1].

« Je me suis arrangé, écrit-il, une maison à Lausanne; on l'appellerait palais en Italie; jugez-en : quinze croisées donnent sur le lac à droite, à gauche et par-devant; cent jardins sont au-dessous de mon jardin; le bleu miroir du lac les baigne; je vois toute la Savoie au-delà de cette petite mer, et par delà la Savoie les Alpes qui s'élèvent en amphithéâtre et sur lesquelles les rayons du soleil forment mille accidents de lumière... Je voudrais, dit-il à d'Alembert, je voudrais vous tenir dans cette demeure délicieuse : il n'y a point de plus bel aspect au monde; la pointe du

1. « Je vais d'Alpe en Alpe passer une partie de l'hiver dans un petit ermitage appelé Monrion, au pied de Lausanne, à l'abri du cruel vent du nord. »

sérail à Constantinople n'a pas une plus belle vue. » Là, il frappa du pied la terre, et créa un monde autour de lui. Il eut bientôt rassemblé et électrisé toute cette société de Lausanne, oisive et légère, aussi bien la société brillante et dissipée du quartier du Bourg que le cercle plus intellectuel et plus lettré des professeurs, des avocats, des médecins, parmi lesquels on remarquait déjà Gibbon, Tissot, le grand Haller, etc. Il installa un théâtre à Monrepos où il faisait jouer ses comédies et ses tragédies. Il trouvait là un public plus bienveillant, plus sympathique à ses idées, plus sensible aux plaisirs délicats qu'il voulait lui révéler que le public genevois. Dans cette Sparte chrétienne que Calvin avait voulu fonder, et que, deux cents ans après sa mort, son sévère regard semblait encore contenir et intimider, le théâtre était tenu dans un mépris dont de nos jours même il ne s'est pas encore relevé. Ceci, joint à la morgue genevoise et à la défiance qu'inspiraient ses opinions religieuses, ne rendait pas le séjour de la ville de Calvin agréable à Voltaire. Il semble, au contraire, avoir passé à Lausanne les meilleurs moments de sa vie. Ses lettres rayonnent d'un bonheur dont il a du moins en ces beaux lieux, « devant ce théâtre et de neige et de gloire » passagèrement embrassé l'image.

Voltaire appelait les trois drames qui réussirent le

mieux sur ce théâtre de société, *Adélaïde du Guesclin*, *l'Enfant prodigue* et *Zaïre*, *ses Oiseaux du lac Léman*. « Je joue le bonhomme Lusignan et je vous avertis sans vanité que je suis le meilleur vieux fou qui soit dans une troupe. Nous avons un très-bel Orosmane, le fils du général de Constant; un Nérestan excellent, un joli théâtre, une assemblée qui fond en larmes. Tout le monde joue avec chaleur; vos acteurs de Paris sont à la glace. Les étrangers accourent de trente lieues à la ronde, et mon beau pays roman est devenu l'asile des arts, des plaisirs et du goût... On croit chez les badauds de Paris que toute la Suisse est un pays sauvage; on serait bien étonné si l'on voyait jouer *Zaïre* à Lausanne mieux qu'on ne la joue à Paris; on serait bien plus surpris de voir deux cents spectateurs aussi bons juges qu'il y en ait en Europe... Les acteurs se sont formés; ce sont des fruits que les Alpes et le Jura n'avaient point encore portés. César ne prévoyait pas, quand il vint ravager ce petit coin de terre, qu'on y aurait un jour plus d'esprit qu'à Rome. » Ce devait être une jouissance exquise (on serait vraiment tenté de l'envier aux belles dames du pays roman) que de représenter ces chefs-d'œuvre avec le magicien qui les avait créés et de recevoir directement ses inspirations. Le monde, quoi qu'on fasse, n'est et ne sera jamais bien moral; mais ses plaisirs peuvent être plus

ou moins nobles; son niveau intellectuel peut être plus ou moins élevé. Nous voyons de nos jours des sociétés qui ne sont peut-être pas au fond plus immorales que d'autres, mais dont le niveau intellectuel va s'abaissant et dont, par cette raison même, la moralité dégénère.

Trente ans après, le flot de la révolution française amena à Lausanne une société nouvelle qui s'établit sur les hauteurs, dans ce quartier que l'on nomme encore aujourd'hui le quartier du Bourg; tandis que le duc de Noailles dans son château des Uettins, aux environs de Lausanne, cherchait aussi à réunir autour de lui les débris de l'émigration. Ce serait encore une histoire curieuse à retracer que celle de l'émigration française en Suisse, en Angleterre, sur les bords du Rhin. Que de vertu, d'héroïsme, de grâces ignorées ne découvrirait-on pas dans cette société dont on s'est souvent plu à n'envisager que le côté léger ou ridicule. Qui ne s'est senti pénétré d'un involontaire respect en entrant dans un de ces anciens hôtels du faubourg Saint-Germain où l'herbe croît entre les pavés de la cour, ou mieux encore dans quelques-uns de ces appartements déserts des grandes rues de Versailles? Qui n'a senti le parfum si fin et si doux qui s'en exhale? L'austérité des principes et l'élégance des mœurs, je ne sais quoi de sobre et de discret,

comme ces pastels un peu effacés qui vous regardent du haut des lambris dans leurs cadres d'or pâli, un héroïsme gracieux qui supporte aisément et même légèrement les plus grandes épreuves de la vie [1], voilà l'ancienne France que la France nouvelle a si brutalement renversée, et dont elle pense peut-être aujourd'hui qu'elle aurait eu quelque chose à apprendre. Souvent même, en ces temps, la vigueur et la piquante originalité des caractères brisaient le cadre étroit d'une société fortement organisée. De nos jours, au contraire, il semble que l'on marche sous des voûtes prêtes à s'écrouler; on paraît craindre, ne fût-ce que par le vif essor d'une âme naïve et impétueuse, d'ébranler les fantômes de croyances et d'institutions qui nous protégent encore de leur ombre.

C'est à peu près à cette époque et dans ces lieux que madame de Charrière a placé son roman des *Lettres écrites de Lausanne.* Ce fut là qu'elle rêva cette ravissante figure de Caliste, que tant de tristes dames aux camélias nous ont depuis travestie. « Mes imitateurs seront des sots, » disait Michel Ange. Madame de Charrière ne vécut pas à Lausanne, mais Benjamin Constant y passa l'hiver de 1793; il revit avec joie ces lieux

1. J'ai dîné ce soir avec des émigrés, écrivait Benjamin Constant en 1793, ils se sont efforcés de me consoler de leurs malheurs.

et ces montagnes, lui si peu sensible à la nature extérieure. « Il serait singulier et pourtant je le crois presque, disait-il, honteux de son émotion, que moi, qui ai toujours mis une sorte de vanité à détester mon pays, je fusse atteint du *heimweh*. » A cette époque, sa liaison avec madame de Charrière commençait à pâlir. Ce fut au Colombier, près de Neuchâtel, que vécut cette personne originale et supérieure. Ce fut là qu'elle prodigua les trésors d'un charme délicat et contenu, d'un esprit indépendant et fier, au spirituel jeune homme à qui la verve incomparable de la conversation, le mélange de la sensibilité et de l'ironie prêtaient alors je ne sais quelle grâce romanesque. Je ne connais rien de plus triste que cette correspondance de M. Constant et de Mme de Charrière. On assiste à l'affaiblissement progressif de l'affection chez une âme incapable de l'énergie nécessaire aux affections profondes, et l'on devine le lent martyre de celle qui souffre et se tait. Tandis que Mme de Charrière meurt fidèle à son idéal de poétique stoïcisme, le rayon dont l'avaient illuminé au début de sa vie deux nobles personnes va s'éteignant peu à peu dans l'âme de M. Constant; cette musique de son jeune âge s'affaiblit graduellement

Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau,

et le laisse en proie au cynisme moqueur et à l'amer désenchantement de toutes choses. Je ne connais de plus triste encore que la correspondance de Saint-Evremond et de Ninon de Lenclos. Ici la flamme de l'idéal n'a pas à s'éteindre, car elle n'a jamais brillé; leur horizon baisse tous les jours, et ces deux esprits si distingués finissent par ne plus se préoccuper et se féliciter que des petites jouissances matérielles qui leur restent.

Et comment à ce spectacle attristant pour la nature humaine ne pas opposer aussitôt le vif éclat que jeta, de 1830 à 1845, l'académie de Lausanne, alors que M. Vinet animait de sa pure et noble flamme cette lumineuse école d'esprits distingués et d'âmes d'élite qui s'étaient, par un naturel attrait, groupés autour de lui? C'était alors que Mickiewicz enseignait à Lausanne la littérature latine; Vuilliemin et Monnard l'histoire nationale; Sécrétan la métaphysique; M. Gontier dirigeait l'école normale; M. Vinet enseignait la théologie et la littérature; M. Sainte-Beuve professait son cours sur Port-Royal. On sait l'intimité où il vécut pendant ce temps avec M. Vinet. Il pénétra avec sa souple et merveilleuse intelligence dans tous les replis de cette pensée si profonde et dans les profondeurs de cette âme si ardente et si pure. Sans doute cette intimité l'aida à comprendre et à faire comprendre aux

autres l'âme et la vie des grands solitaires. Le dirai-je cependant? Tout en admirant ce beau livre de Port-Royal, j'ai toujours trouvé qu'il y avait entre ces âmes austères, toutes concentrées en elles-mêmes et dans la recherche de leur propre perfection, indifférentes, trop indifférentes même au spectacle des choses de ce monde, et le dilettantisme léger de M. Sainte-Beuve un contraste trop choquant. On dirait les sermons de Bourdaloue arrangés avec accompagnement de musique d'opéra. On sent trop que le peintre n'aurait été ni apprécié ni même compris par ses modèles [1]. M. Sainte-Beuve analyse le rayon de lumière surnaturelle qui luit dans ces saintes âmes sans être ni touché ni pénétré. Il paraît que sa conversion était le sujet ordinaire du *gossip* religieux au sein des cercles dévots de la ville de Lausanne. Est-il converti? demandaient curieusement les petites dames qui se pressaient autour de M. Vinet. Si vous voulez savoir le fond de ma pensée, reprenait M. Vinet impatienté, je crois que M. Sainte-Beuve est convaincu et non pas converti. L'événement prouva depuis que M. Sainte-Beuve n'était ni convaincu ni converti. Il eût encore été plus

1. Si l'on veut juger de ce qu'il y avait de faux à cette époque dans la manière de M. Sainte-Beuve, que l'on relise la comparaison de la mère Angélique et de Lélia. Plus tard, la touche de M. Sainte-Beuve est devenue plus sobre et plus discrète.

capable d'être converti que convaincu. En fait de convictions politiques ou religieuses, il s'est toujours prêté et ne s'est jamais donné. Il nous a raconté lui-même qu'il avait passé par toute la gamme des opinions humaines pour s'arrêter enfin dans le scepticisme absolu. Par ses qualités comme par ses défauts, je doute que M. Sainte-Beuve eût jamais adhéré sérieusement à un système religieux quelconque. Son esprit n'était pas systématique ; l'inattendu et la variété de la nature, qui échappe à tous les systèmes, l'auraient toujours attiré en dehors des cadres où il eût voulu enfermer sa pensée. Mais si jamais une âme d'élite a exercé quelque influence sur cette intelligence ondoyante et diverse, ce fut celle de M. Vinet, et dans les temps mêmes de sa vie où il était le plus éloigné de ses opinions M. Sainte-Beuve n'en parla jamais qu'avec un ardent respect. En effet, je le comprends, jamais le pur rayon de l'Évangile, dans sa mâle et suave beauté, ne s'est réfléchi en une glace aussi transparente que l'âme et la parole de M. Vinet. Quand, fatigué de la vie et des cruelles épreuves que nous traversons, on veut relever son âme abattue sur les hauteurs que la lumière incréée éclaire d'une lueur surnaturelle, il faut relire un sermon de M. Vinet. Dans nos temps ténébreux, on se rattache avec anxiété à ces âmes d'élite qui maintiennent à nos faibles yeux

le phare de la foi sur ces hauteurs. Jamais la frêle barque qui porte les immortelles espérances de l'humanité n'a été ballottée par une plus rude tempête. Disons-le aussi, pour ranimer notre espoir, jamais l'humanité n'a été plus anxieusement préoccupée de ces graves problèmes, tandis qu'inquiète et éperdue, elle écoute les voix qui, sur les sommets de la pensée s'entrecroisent, se répondent, se contredisent entre elles, et parfois se contredisent elles-mêmes. Jamais elle n'a été moins guérie de ces nobles tourments, de cette noble soif du monde invisible. — *Quæsivit cœlo lucem...*

Gœthe l'a dit; l'humanité avance en spirale. Il peut y avoir des moments où des fragments de systèmes restent seuls debout au milieu des ruines; où un tournant de la montagne nous plonge passagèrement dans l'obscurité et nous dérobe de nouvelles perspectives qui vont s'ouvrir. « Celui qui n'a pas souffert, que sait-il? » dit le prophète. On peut vraiment dire de notre temps : celui qui n'a pas douté, que sait-il? La foi en ce temps-ci n'a de valeur que si elle a passé par l'épreuve du doute. Pour n'avoir pas connu cette épreuve, il faut ou un esprit étroit, enfermé dans des croyances traditionnelles, ou une âme indifférente, échappant par sa légèreté même à l'angoisse de ces douloureuses questions.

Que l'on me permette ici une petite anecdote personnelle ; elle servira à montrer l'invisible courant qui en ce temps-ci circule au fond de toutes les âmes, à travers les circonstances et les préoccupations les plus diverses. Je me promenais, il y a quelques années, dans le jardin de l'exposition, regardant les fleurs, écoutant le murmure des eaux; et de rêverie en rêverie, j'en étais arrivée à réfléchir au mystère de la vie humaine; j'entendis derrière moi une voix mélancolique qui disait : « la religion, on en parle beaucoup dans ce temps-ci ; le fond n'y est pas; » je me retournai, et je vis une femme mal vêtue, courbée par les années, sur le front de laquelle l'âge, la misère avaient tracé leurs rudes sillons. Elle secouait la tête en prononçant ces tristes paroles. Je la regardais avec un certain étonnement; car, malgré nos prétentions démocratiques, nous sommes toujours étonnés quand nous retrouvons le même courant d'idées chez ceux qui ont reçu une tout autre éducation que nous. A quelques pas de là, je m'arrêtai devant un groupe de bronze dont l'expression poétique me frappa. C'était une jeune fille mourante ; son attitude avait la grâce résignée et mélancolique d'une statue antique, tandis que la mort, sous la forme d'un squelette, pareille à quelque figure détachée d'une cathédrale du moyen âge, avançait

ses bras décharnés du fond d'une tombe entr'ouverte pour la recevoir. Voilà l'art dans ce temps-ci, me disais-je; de ces deux sources d'inspiration diverses et même opposées naît une œuvre orignale et touchante. Je m'aperçus que le scuplteur avait gravé sur le socle ces mots grecs : ἀεὶ, οὔποτε ; *toujours*, *jamais*, suivis d'un point d'interrogation. Je fus un instant sans bien saisir le sens de cette inscription. Ceux qui étaient autour de moi ne comprenaient pas mieux que moi. Nous nous interrogions du regard, Enfin nous comprîmes ; c'était encore l'énigme de la destinée humaine qui s'était dressée devant l'imagination du sculpteur.

Mais laissons de côté ces tristes problèmes politiques et religieux qui en ce temps-ci nous agitent et nous dévorent. Cherchons à distraire un instant notre incurable misère dans la contemplation de l'éternelle beauté. Descendons de terrasse en terrasse sur ce sol agité comme les vagues de l'Océan, qui offre à chaque détour des points de vue nouveaux. Au pied de ces hauteurs, de grands bouquets d'ormes et de noyers s'élèvent dans les gorges profondes, tandis que de gracieux jardins y enlacent en grappes délicates la vigne et le chèvrefeuille. La ville de Lausanne n'a pas de limites précises ; elle se prolonge en maisons de campagne dispersées sur les coteaux

voisins ; la forêt descend à mi-côte et projette son ombre sur le Jorat qui s'avance en promontoire et domine la cité. A travers les rameaux du mélèze et du pin on découvre le magique tableau, l'encadrement des Alpes et le miroir éblouissant du lac. A cette distance, il a le calme solennel, la majesté paisible et sereine, les perspectives lumineuses d'une petite mer. De terrasse en terrasse, la végétation change d'aspect jusqu'à la belle villa Aldiman, qui enserre de ses pelouses veloutées, de ses ombrages et de ses fleurs Ouchy, l'ancien port de Lausanne. Le vieil Ouchy n'est plus qu'un groupe de maisons habitées par des bateliers et des pêcheurs ; mais l'hôtel de l'Ancre éveille aussitôt des souvenirs de Lord Byron et du prisonnier de Chillon. Ce fut pendant un orage, réfugié dans l'hôtel où il avait trouvé un abri, revenant d'une excursion au château de Chillon, que Lord Byron écrivit en quelques heures l'admirable poème que tout le monde sait par cœur. Lord Byron, idéal du poëte, tel que le rêvent les jeune filles ! A qui ce nom n'a-t-il pas fait battre le cœur à quinze ans? Pendant le court espace d'années où il brilla sur la scène du monde, il ne laissa au public ni trêve ni repos ; comme l'éclair succède à l'éclair et la vague à la vague, les chefs-d'œuvre succédaient aux chefs-d'œuvre. On dirait cette abondance de la campagne dans les pays du

midi que l'on voit apparaître, aux premiers soleils du printemps, chargée de fruits et éblouissante de fleurs.

Il était arrivé sur ces rives le grand poëte, fuyant l'ostracisme de la société anglaise et emportant dans son sein, le trait empoisonné « comme un cerf aux abois, qui se précipite dans les ondes bleues du lac[1]. » Il attachait au fond, en véritable anglais, une grande importance à l'opinion de son pays, et son âme reçut une blessure qui jamais ne se ferma. « Je sentis, » écrivait-il à M. d'Israëli, « que si tout ce qui se chuchotait, se marmotait, se murmurait contre moi était vrai, je n'étais pas digne de l'Angleterre ; et que si c'était faux, l'Angleterre n'était pas digne de moi. »

On se souvient sans doute de l'émouvante peinture tracée par l'auteur des *Misérables*, dans le beau chapitre intitulé : *Un homme à la mer*. Elles sont cruelles en effet les douleurs infligées au malheureux que la société rejette par dessus bord, et qui élève vers les « inutiles étoiles » un regard désespéré. Cependant, si cet homme se trouve être un grand seigneur anglais que la gloire et l'illustration de la naissance éclairent d'un double rayon, le génie ne relève pas seulement du pays qui l'a vu naître mais du monde entier, et la so-

1. Lettre à M. d'Israëli. Voir la lettre A des pièces justificatives.

ciété elle-même, citée à ce nouveau tribunal, peut avoir un jour à répondre de ses téméraires arrêts. L'effet ordinaire de ces exécutions est de précipiter de plus en plus celui qu'elles atteignent hors des voies de la morale, et c'est à quoi devraient bien réfléchir les personnes qui, dans le monde, prennent un plaisir à la fois léger et féroce à ces sortes de vengeances sociales. C'est un des crimes de ceux qui poussent à bout les natures passionnées que de les rendre capables de ce dont on les accuse. Je ne sais, cependant, si la postérité doit se plaindre de la proscription qui fit le malheur de la vie de Lord Byron. La vie qu'il aurait menée entre les salons de Londres et le Parlement d'Angleterre eût assurément mieux valu pour sa moralité et son bonheur; mais il ne serait jamais sorti d'une atmosphère factice. Son talent grandit peut-être à cette vie d'aventure, d'artiste et de grand seigneur qu'il mena sous le ciel de l'Italie. Elle le mit plus en contact avec les réalités de la vie. C'est à ses douleurs, à ses colères que nous devons ses plus beaux vers, et sa mort à Missolonghi en a fait à jamais le héros des imaginations poétiques.

On est encore à s'étonner aujourd'hui, sans même pouvoir bien le comprendre, de l'aveugle sentiment qui porta la société anglaise à chasser Lord Byron de son sein. Elle n'était pas, à ce qu'il semble, si facile

à scandaliser, et ses héros, Fox et Shéridan, ont prolongé les folies de la jeunesse jusqu'à cet âge où elles deviennent des vices. Pourquoi se montrer plus sévère pour un grand poëte que pour tous les élégants du club des dandys qui se cotisaient pour faire une pension à Brummel? [1]

C'est par leurs actions qu'ils réprouvent les nôtres,

A ce titre, la société anglaise n'avait aucun droit de se montrer sévère envers Lord Byron, et l'Angleterre de nos jours, l'Angleterre critiquée et corrigée par Dickens et Thackeray serait la première sur ce point à se juger et à se condamner elle-même. En blessant

1. En dépit de banales déclamations, l'humanité ne jugera jamais les torts ni même les crimes des hommes supérieurs avec autant de rigueur que ceux des hommes ordinaires. Elle sent confusément que pour laisser en ce monde un sillon lumineux, une trace éclatante, il a fallu certaines vertus qui en ont été la compensation ou l'expiation. En ce sens, mais en ce sens seulement, M. de Lamartine a eu raison de dire :

Qui sait si le génie
N'est pas une de vos vertus ?

On raconte que l'empereur Napoléon, si dur d'ordinaire envers ses subordonnés, se montrait doux comme un agneau sur les champs de bataille. « N'ajoutez pas, disait-il, au trouble des événements le trouble des hommes. » D'où vient la singulière beauté de cette parole ? De ce qu'il y a de plus grand en ce monde, le génie en présence du danger. De là vient que l'empereur Napoléon, quoiqu'on en dise, ne sera jamais jugé comme un criminel ordinaire.

légèrement et de gaieté de cœur ses préjugés comme ses croyances, en provoquant la haine de ce parti, toujours nombreux en Angleterre, qui affecte le puritanisme et l'austérité des principes (le mot de cant nous est venu d'Angleterre comme le mot budget) Lord Byron avait amoncelé, sans s'en douter, l'orage qui vint à l'improviste éclater sur sa tête. Cette sévérité de l'opinion lui fut d'autant plus cruelle qu'elle succédait à l'enthousiasme aveugle dont il avait été l'objet le lendemain de l'apparition de *Childe Harold* Comme il le dit lui-même, il s'était endormi obscur, et il se réveilla célèbre. Toutes les gloires de la terre, l'amour des femmes et l'admiration des hommes furent mises aux pieds d'un jeune homme de vingt-quatre ans, courtisé avec aussi peu de retenue par les femmes du grand monde que par les autres, à qui la nature avait donné de fortes passions et nul empire sur lui-même pour les gouverner. Le monde, qui venait d'élever sur son pavois frivole le génie du poëte, saisit cette occasion d'insulter celui dont il avait fait l'apothéose. On se souvint de la hauteur dédaigneuse avec laquelle le jeune lord avait reçu tant d'hommages; on se rappela l'orgueilleuse amertume empreinte dans ses vers et la haine qu'il avait toujours professée pour l'hypocrisie du monde, la tyrannie de l'étiquette, le ton gourmé des salons. Il avait joui de

ses succès avec un bonheur d'enfant mêlé de que que pitié secrète pour ses admirateurs. Il avait attaqu la société anglaise dans ses préjugés comme dans se opinions, dans ses mœurs comme dans ses principes il l'avait blessée et dans ce qu'elle avait de respectable et dans ce qu'elle avait de petit et de ridicule. Et il s'étonnait de sa colère! n'ayant rien ménagé, il ne devait pas cependant être fort surpris qu'on ne le ménageât pas lui-même :

Quoi! tu veux qu'on t'épargne et n'as rien épargné [1].

Du reste, je crois qu'il s'exagéra la réprobation dont il fut l'objet. Après s'être follement amusé à braver l'opinion publique, il la vit se retourner contre lui avec une violence qui l'effraya, et il recula devant sa propre image lorsqu'elle lui fut ainsi présentée, défigurée dans le miroir de la calomnie. Il vit des ennemis partout, grâce à l'involontaire égoïsme qui persuade volontiers aux grands hommes que le monde entier a

1. La supériorité du coupable, dit M. de Rémusat dans un spirituel article sur le livre de Mme Belloc, aurait-elle seule aggravé ses fautes? Son plus grand crime ne serait-il pas dans son indépendance? N'aurait-il pas eu le tort irrémissible de conserver l'esprit dégagé au milieu de la corporation la plus factice et la plus formaliste qu'il y ait au monde? Enfin, il s'est fait le défenseur de tout un ensemble d'idées, de passions et d'intérêts, qui sont de mauvais ton en Angleterre. En fallait-il plus pour le perdre?

les yeux fixés sur eux. Il y avait dans sa nature un singulier mélange d'énergie et de faiblesse; comme chez les poëtes et chez les femmes, l'esprit et l'imagination étaient chez lui plus hardis que le caractère. Les hommes lui apparaissaient comme des pygmées quand ils le louaient, et comme des géants quand ils le blâmaient. Tout en faisant profession de dédaigner l'opinion, il y attachait peut-être au fond plus d'importance qu'elle ne mérite. On serait en effet souvent tenté de dire des jugements contradictoires et inconséquents du monde ce que Malesherbes disait de la sentence qui l'envoyait à l'échafaud : « Encore si cela avait le sens commun. » Mais sous ce rapport, Lord Byron était dans la plus mauvaise condition, car il bravait l'opinion du monde et la craignait à la fois. S'il eût attendu tranquillement et laissé passer l'orage, l'histoire de son mariage et de sa séparation se serait vite oubliée; le monde aurait promptement trouvé quelque autre sujet d'amusement ou de scandale. Mais il était bien de la nature de ces chevaux de race qui se précipitent sur le fer qui doit les déchirer. Trop fier pour chercher à ramener doucement la société, il prit brusquement son parti de quitter l'Angleterre pour jamais. Il faut aussi le reconnaître, tout ne fut pas blâmable dans ce mouvement de l'opinion publique, mêlé de bien des causes diverses, qui porta la société

anglaise à rejeter Lord Byron de son sein; il y eut aussi le sentiment du droit et du devoir qui anime cette noble société, enfin, ce *manliness* anglais, un sentiment confus qu'il y avait chez Lady Byron un être faible, malheureux, souffrant à protéger [1].

Nul n'a pu jusqu'à ce jour soulever le voile obscur qui dérobe les causes de la mystérieuse séparation, et, quand on lit cette douloureuse histoire, il est impossible de ne pas être pénétré d'une égale compassion pour les victimes de cet abîme de douleurs qu'on nomme un mariage mal assorti. Le cœur se serre en

1. Et à ce propos, ayons le courage de nous l'avouer, la moralité anglaise est plus pure que la nôtre. Si vous saviez ce que c'est que d'être né français, s'écrie un romancier anglais, dans un accès de charité chrétienne un peu dur à notre égard :

There's something rotten in the state of Denmark.

Je fus frappée de ce contraste en lisant un des plus délicats, des plus purs entre nos romans français, *Dominique*, par M. Fromentin, où cependant les lignes du bien et du mal sont tracées d'une main un peu indécise et flottante. La même situation était reproduite dans un roman anglais, *Silvia's lovers* par Mme Gaskell. Une femme, séparée de l'homme qu'elle aime par une indigne trahison, et mariée à un autre, revoit inopinément, après une longue absence, celui qui avait été son fiancé. Son premier mouvement est de se jeter dans ses bras; puis, tout à coup, avec l'élan de celui qui saute par la fenêtre pour échapper à l'incendie, *je ne veux pas gâter mon âme.* (*I will not spoil my soul.*) Ce cri sublime, me disais-je, on ne le trouverait pas dans un roman français.

lisant ces deux noms au bas de leur contrat de mariage. On dirait deux condamnés qui ont signé leur arrêt. Combien n'arrive-t-il pas souvent que l'on se précipite follement au-devant de la destinée, tout en ayant le sentiment qu'on fait le malheur de sa vie. Lord Byron eut toujours ce pressentiment au sujet de son mariage. Le matin même de la cérémonie, il erra pendant des heures dans la campagne, livré à de sombres rêveries. On fut obligé de venir le chercher pour se rendre à l'église, et il vit à cette heure de la journée pour la première fois sa fiancée et sa famille. Au lieu de la pâle et froide jeune fille qu'il avait à ses côtés, il crut un moment voir auprès de lui, au pied des autels, le rêve de sa jeunesse, miss Chaworth. « Un nuage passa devant mes yeux, nous dit-il dans son journal, je fis mes réponses tout de travers; Lady Noel pleurait, miss Milbank seule paraissait froide et impassible. En sortant de l'église, j'appelai lady Byron miss Milbank. »

Lord Byron ne fut pas seul incompréhensible par son étourderie dans cette singulière affaire. On se demande ce qui put décider cette jeune fille, d'un esprit rare autant que cultivé, à conclure une pareille union malgré les avis et les avertissements réitérés de sa famille. Pendant les deux années qui précédèrent le mariage, Lord Byron entretint une vive relation de

coquetterie avec miss Milbank. « Nous nous écrivions, dit-il, des lettres charmantes, mais où il n'y avait pas trace d'amour, d'un côté ni de l'autre. » L'amour eût été cependant, de part et d'autre, la seule excuse de cette fatale union. On sait que lord Byron avait demandé une première fois miss Milbank en mariage et avait été refusé. Il ne songeait déjà plus au mariage ni au refus, lorsque la jeune personne renoua elle-même la correspondance. Avec l'honnête liberté des jeunes filles anglaises, elle lui écrivit qu'elle désirait rester son amie. A la seconde lettre, elle lui envoyait son portrait; il était difficile de se montrer plus coquette. Quelques mois après, lady Noel donna un grand raout, où Lord Byron était invité et ne vint pas. Miss Milbank lui en fit faire des reproches par une tierce personne. Lord Byron lui répondit qu'il n'était pas venu parce qu'elle ne l'avait pas invité personnellement. Aussitôt, miss Milbank lui envoya une carte sur laquelle elle avait écrit en grosses lettres ces propres mots : je vous invite. Là-dessus, Lord Byron se crut décidément encouragé et fit une nouvelle proposition qui cette fois fut acceptée.

Il me semble que Lord Byron crut entrevoir chez miss Milbank une certaine force sur laquelle les hommes agités par leur imagination aiment à s'appuyer. Évidemment cette nouvelle Clarisse avait quel-

que attrait pour le danger, et ne fut pas insensible à la gloire d'enchaîner à ses pieds l'homme le plus brillant de l'Angleterre en le ramenant à la morale par l'amour. Romanesque, mais froide, et d'un romanesque qui venait plus tôt de la tête que du cœur, elle n'éprouvait certes pas pour Lord Byron un de ces sentiments qui vous créent un devoir par leur profondeur même. Ce triste exemple devrait prémunir les femmes contre le penchant dangereux qu'elles ont à mêler ainsi l'amour et la conversion. En dehors des voies légitimes la fin ne justifie pas les moyens, et, de plus, ce sont après tout deux principes assez différents. Certains griefs, certaines injures en finissent de l'amour et ne font qu'allumer le zèle de la charité. Les femmes ont le goût des vocations héroïques ; souvent elles se trompent et mesurent mal leurs forces morales ; elles ressemblent alors à celui qui, voulant tendre la main à un homme qui se noie, se laisserait entraîner par la force du courant. Et si l'on songe que les conséquences de ce triste mariage furent pour Lord Byron son exil d'Angleterre, sa réputation détruite, la vie désordonnée où il se précipita en Italie par orgueil et par laisser-aller, et enfin sa mort à trente-cinq ans dans un pays perdu, sans une main amie pour lui fermer les yeux, il y a là, il faut en convenir, de quoi pénétrer les hommes d'un saint effroi pour les femmes ver-

tueuses qui ont la prétention de les convertir[1]. Aussi la postérité, souvent juste dans ses impressions confuses, tout en donnant raison à Lady Byron, tout en respectant ses vertus et ses malheurs, ne conserve pas d'elle un souvenir attendri. Son image n'est pas touchante et gracieuse. On a peine à lui pardonner sa hauteur, sa raideur, son implacable ressentiment que la mort même ne put désarmer. Elle apparaît dans la vie de Lord Byron comme la pâle et sévère figure de la justice; et ce rôle d'exécuteur n'a rien d'aimable pour une femme. Les femmes des grands hommes ont comme les reines un rôle historique et il y a toujours mauvaise grâce de leur part à se poser comme les ennemies de leurs maris; se colorer du reflet de la

1. Le portrait de lady Byron donne assez l'idée de ce que devait être sa nature. Les traits sont beaux, réguliers, mais la taille sans grâce et sans souplesse. On devine au premier coup d'œil le défaut qui se peut reprocher à ce caractère. Elle a l'air persuadé de son propre mérite. « Je crois encore la voir, m'écrivait M. Harness, s'avançant lentement dans le salon de sa mère et s'adressant à des hommes supérieurs par l'âge et la distinction, sans la moindre trace d'émotion ou de timidité. Tandis que la jeunesse répand à son insu comme un parfum et une harmonie à l'entour d'elle, son aspect avait je ne sais quoi de froid et d'attristant. » Elle n'est pas sans quelque ressemblance avec cette pâle et délicate figure de la Cenci, à laquelle elle ressemblait aussi par un sentiment exagéré de ses droits. Les personnes destinées au malheur comme lady Byron ont souvent à l'avance comme le sceau de la fatalité empreint sur le front.

gloire de leur mari est, au contraire, leur grâce et leur gloire. Reconnaissons-le cependant; Lady Byron sut se faire une noble destinée; elle avait ce qui est si rare chez les femmes, un caractère. Habituellement, là où on pose les femmes elles restent, avec cette vague idée inculquée dès l'enfance que les femmes sont faites pour souffrir, tout en s'amusant par intervalles pour se distraire du triste sort que la société leur a fait. Lord Byron s'était habitué à les traiter comme des jouets et des enfants. Il trouva une fière anglaise qui connaissait ses droits et savait les faire respecter. Ce fut précisément l'opposé de ces belles et languissantes esclaves qu'il avait rêvées; et peut-être n'est-il pas mauvais pour l'honneur du sexe féminin qu'il y ait certaines femmes, comme Lady Byron, n'acceptant pas ce rôle de martyres que les hommes sont trop disposés à leur accorder. Il est toujours difficile d'emprisonner dans les liens de la vie domestique cette vive et légère flamme qu'on nomme le poëte. C'est singulier, disait Fletcher, spectateur des orages qui troublaient le ménage de Lord et de Lady Byron, milady est la seule femme qui n'ait pas fait de milord tout ce qu'elle ait voulu.

Les commencements de ce triste mariage s'éclairèrent cependant d'une passagère aurore. J'ai vu chez M. Murray un manuscrit de Lord Byron, le *Siége de*

Corinthe, copié et annoté en entier de la main de Lady Byron. Lord Byron accompagnait sa femme dans le monde, se tenait derrière son fauteuil et lui présentait tous ses amis. Établis dans une maison nouvelle à Piccadilly, ils dépensaient leur fortune avec la légèreté et l'imprévoyance d'un jeune ménage. Ils se plaisaient à réunir autour d'eux ce que la société de Londres comptait de plus distingué. A la fin d'une de ces soirées, où Lord Byron s'était montré brillant et animé, resté seul avec sa femme, quand tout le monde fut parti, elle lui fit des compliments de l'éclat de sa conversation. « Eh bien! Bella, lui dit-il, on prétend que je suis mélancolique; vous voyez comme on se trompe. — On ne se trompe pas, lui dit-elle; au fond du cœur, vous êtes le plus triste de tous les hommes. »

Lady Byron n'était pas, comme le prétendent à tort certains biographes de Lord Byron, une dévote à l'esprit étroit, au cœur sec. C'était, au contraire, ainsi que le disait Lord Byron lui-même lorsqu'il se plaisait à lui rendre justice, une personne d'un esprit libéral et éclairé. Elle avait comme son mari le goût de toutes les causes généreuses, et c'est par là qu'ils auraient pu un jour s'entendre et se réunir, si Lady Byron ne s'était pas montrée si inflexible. Au reste, dans sa dernière maladie, revenue à des sentiments plus doux, elle témoigna hautement sa

désapprobation de la sentence pharisaïque, ce fut son expression, qui avait exclu Lord Byron de Westminster-abbey, et exprima souvent l'espoir de le revoir dans un meilleur monde. On se représente cependant quelles durent être les souffrances de cette pauvre jeune femme, avec cette inexpérience de la vie et cette haute opinion d'elle-même, lorsqu'elle se vit pour la première fois desarçonnée par quelques-uns des soubresauts de l'indomptable coursier qu'elle avait essayé de dresser. Lord Byron s'amusa peut-être à déconcerter ses principes arrêtés et ses opinions toutes faites. Dans les lettres qui précèdent son mariage, il témoigne cependant une grande admiration pour elle, et même cette qualité de mathématicienne, dont il se moqua plus tard, semble lui inspirer un certain respect. Combien ne voit-on pas souvent de ces pauvres jeunes créatures placées dans une situation plus forte qu'elles, à qui la vie passe par dessus la tête comme les vagues de la mer? On éviterait bien des peines en instruisant mieux les femmes. Je me permettrai de dire que l'innocence ou plutôt l'ignorance du mal est une vertu que nous cultivons trop chez nos jeunes filles. Assurément, si elles étaient destinées à vivre dans un couvent ou loin du monde, on ne saurait trop les préserver du mal; mais du moment qu'elles sont destinées à vivre dans le monde, il ne serait peut-être

pas mauvais, dans l'intérêt même de leur vertu, qu'elles apprissent à connaître le monde et les hommes, et ce qui se cache sous le vernis de délicatesse que la bonne éducation leur donne. Il y a chez les femmes un mélange de naïveté, d'innocence et de perversité qui dans ces jeux de la galanterie du monde les rend à la fois dupes et fripons. Sous ce rapport les filles du peuple mises de bonne heure en contact avec les réalités de la vie, sont peut-être mieux partagées que les femmes du monde. Un marchand qui serait honnête ne vendrait pas à un chaland une étoffe usée ou reteinte sans l'en prévenir; on trouve tout simple de donner à un cœur jeune, ignorant de la vie, un cœur déjà usé, quelquefois même flétri par d'autres affections, et l'on ne remarque pas, en France du moins, que les personnes les plus religieuses mettent à cet égard plus de façons, et se montrent plus sévères que d'autres. En Angleterre, on respecte le mariage; en Italie, on respecte l'amour; en France, on ne respecte ni le mariage ni l'amour; on ne respecte surtout pas l'amour, ce qui est un degré plus avancé dans l'immoralité.

Il peut y avoir parfois chez les Anglaises une certaine gaucherie, une certaine raideur leur donnant les apparences d'une sécheresse qui n'est pas au fond de leur cœur. Cette veine de sensibilité secrète que

j'aime à surprendre chez Lady Byron se révèle dans des vers pathétiques où elle peint les souffrances de sa vie avec des accents que ne désavouerait pas la muse de Lord Byron [1]. Lord Byron eut l'impardonnable tort

1. Ces vers, qui n'ont jamais été publiés, me furent communiqués par une amie de Lady Byron :

A CHARACTER.

O ! marvel not that she who once could love
So keenly, now should gaze with steadfast eyes
E' en on the withering of her last, last ties.
That strength was wrought by teaching from above.
Each moment of such calmness does but prove
Long years of silent martyrdom surviv'd
Till faith has at its earthly goal arriv'd,
And hope and fear no passion throb can move.
Her life was spring and winter ! summer flowers
She ne'er had looked on, save in early dreams
And fancy's world with all its living streams,
That wander'd wild thro' mystic glens and bowers.
In frozen stillness dwells the crystal bright,
Shewing where once the fountain gushed to light.

UN CARACTÈRE.

« Ne vous étonnez pas si celle qui autrefois a aimé avec tant d'ardeur peut aujourd'hui contempler d'un œil ferme ses liens, ses derniers liens brisés. Cette force lui a été donnée d'en haut. Chaque instant d'un tel calme prouve que les années d'un silencieux martyre se sont prolongées jusqu'au jour où la foi a atteint son but terrestre, où l'espérance et la crainte ont été impuissantes à réveiller les agitations de la passion. Sa vie fut un printemps et un hiver ! Les fleurs d'été, elle ne les a vues qu'à travers ses jeunes rêves, dans le monde de la fantaisie, où de rapides ruisseaux serpentaient à travers des vallons et des berceaux mystérieux. Le cristal de l'onde brillante s'est arrêté, fixé en une glace immobile et montre seul que là autrefois une source impétueuse jaillissait à la lumière. »

de tourner en ridicule celle qui portait son nom ; ses sarcasmes contre sa femme sont une des vilaines pages qu'on voudrait arracher de ses écrits. On dirait la patte d'un lion qui joue avec une mouche. Mais tandis qu'avec la versatilité de sa nature d'artiste il cherchait à l'attendrir, la suppliant de se réconcilier avec lui, et puis le lendemain la tournant en ridicule parce que soudain elle lui apparaissait sous un nouvel aspect, Lady Byron restait enfermée dans son droit et son silence, avec la froide impassibilité d'un légiste anglais. Enfin, ils donnèrent au monde le triste spectacle de deux nobles cœurs faits pour se comprendre, occupés à se déchirer vis-à-vis du public.

Dans le temps même où il était ainsi poursuivi par l'opinion publique, n'osant pas s'aventurer en voiture pour se rendre au spectacle ou à la chambre des Lords, de crainte d'être insulté, Lady Caroline Lamb, qu'il avait jadis aimée et puis abandonnée, publia son roman de *Glenarvon*, où elle le peignait sous les plus noires couleurs. Il arrive souvent que, par une étourderie passionnée, on fait des actions plus mauvaises en apparence qu'elles ne le sont en réalité. Cette jeune femme, douée d'un esprit original et d'une figure attrayante, victime d'une passion malheureuse et terrible qui dévasta sa vie, ne se douta peut-être pas de ce qu'il y avait de cruel à publier son roman, où elle

dénonçait en quelque sorte Lord Byron à l'opinion du monde, dans le moment où ce monde se déchaînait contre lui. « C'était très-généreux, dit Lord Byron, et le moment était bien choisi [1]. » Toutes ces femmes se retournant ainsi contre lui rappelaient la scène du bal dans *Don Juan*, où la musique se soulève peu à peu comme les flots montants de la mer en fureur : Tutto, tutto già si sa.

Rien n'est plus terrible que la société, dit madame de Stael dans *Delphine*, lorsqu'elle juge à propos de se mettre en morale contre quelqu'un. La sainteté comme le repentir sont indulgents, et cela se comprend. Dans l'un comme dans l'autre cas, soit qu'on ait triomphé des passions, soit qu'on y ait succombé, on a le sentiment de la difficulté vaincue. Les vrais rigoristes sont habituellement ceux qui, ayant parfaitement oublié le mal qu'ils ont fait, font ensuite à leur aise de la morale sur le compte des autres. La société anglaise se divisait en deux camps, dont le plus nombreux insultait le nom glorieux qui était naguère encore acclamé par les fellows de Cambridge. Lady Cowper, Lady Melbourne, parentes de Lady Byron, prenaient son

1. Madame de Staël lui demanda à Coppet, sans crainte de l'embarrasser, s'il était vrai qu'il fut le héros de *Glenarvon* « Je n'ai pas posé assez longtemps, » eut-il l'impertinence de répondre.

parti. Lady Holland restait incertaine. Pendant un temps, dans la bourgeoisie comme dans l'aristocratie, toutes les familles de l'Angleterre furent plus occupées des querelles du ménage de Lord et Lady Byron que de leurs propres affaires. Les salons furent absurdes; cela leur arrive souvent; mais il ne faut pas confondre les salons avec le public anglais. Quand on lit les articles des Revues anglaises, même le *Quarterly Review*, dont les opinions politiques et religieuses étaient opposées à celles de Lord Byron, on est frappé de leur équité, de leur modération. Les malheurs comme les torts de l'homme privé y sont touchés avec beaucoup de réserve et de délicatesse. Ces critiques sont habituellement fort justes, et, si Lord Byron s'en était plaint, il aurait eu le plus grand tort. Dans les salons même il y eut d'éclatantes protestations. Ainsi Lady Jersey, qui tenait alors le sceptre de la mode, sceptre qu'elle maintint avec fermeté pendant plus de cinquante ans, Lady Jersey tint à montrer qu'elle s'élevait au-dessus des autres femmes aussi bien par la générosité et l'indépendance du caractère que par la beauté. Elle organisa une soirée pour recevoir Lord Byron quelques jours avant son départ d'Angleterre. La plus haute aristocratie y était invitée. Une personne présente m'a raconté cette soirée qui fut curieuse. Lord Byron arriva de bonne heure. Toute la société était

rangée en cercle, de sorte que son arrivée au milieu de ce cercle cérémonieux fit plus d'effet encore qu'elle n'en faisait d'ordinaire. Il fut mal reçu. Il y eut, quand il entra, un moment de froideur marquée; chacun interrogeait son voisin du regard et se demandait ce qu'il allait faire pour l'imiter. Lady Cowper, Lady Granville, Lady Lamb l'accueillirent froidement et s'éloignèrent de lui avec intention. Lady Holland [1] ne savait quel parti prendre et si elle devait se placer parmi les révoltées ou les soumises à l'opinion du monde. Lord Byron se tenait dans l'embrasure d'une fenêtre, sombre et embarrassé, décidé à ne faire d'avances à personne, bien qu'il cherchât à dissimuler sa souffrance sous un air de réserve et de fierté. Miss Mercer, son amie, une des plus riches et des plus spirituelles héritières de Londres [2], le vit de loin pâlir; elle crut un moment qu'il allait se trouver mal, et, aussitôt, imitant la Delphine de madame de Staël, elle traversa tout le salon et vint s'asseoir à côté de lui. A partir de ce moment, la glace fut rompue et le triomphe de la soirée fut pour Lord Byron. Avant de quitter l'Angle-

1. On sait que lady Holland était une femme divorcée et par conséquent placée dans une position assez équivoque au sein de la société de Londres.

2. Miss Mercer tint depuis un des salons les plus brillants de Paris sous le nom de comtesse de Flahaut. Je tiens ce récit de la comtesse de Flahaut elle-même.

terre, il remercia miss Mercer de sa généreuse conduite dans une lettre aimable et triste, écrite avec ce charme dont il avait le secret, et en lui envoyant un livre en souvenir de lui. « Notre bonheur ne dépend pas de nous, lui dit-il en terminant sa lettre, et c'est une leçon que j'ai plutôt encore enseignée qu'apprise (*rather taught than learnt*), » faisant sans doute allusion à ses différends avec sa femme. Les mémoires de Lord Byron qui ont été brûlés retraçaient, à ce qu'il paraît, le tableau de cette soirée et des nuances diverses de la réception que chacun lui avait faite. On devine ce que ces portraits tracés avec cette verve et de cette main devaient avoir de piquant et de curieux. Les scènes du monde et des salons n'ont, selon moi, été peintes sous leur véritable aspect que dans *le Misanthrope*, *Delphine* et les derniers chants de *Don Juan*. Dans les derniers chants de *Don Juan* surtout, cette course au clocher des vanités du monde unie à la morgue anglaise, ces passions à fleur de peau qui jouent sur l'onde, comme des poissons aux écailles brillantes étincelant au soleil, sont vivement et finement rendues.

Tandis qu'il était ainsi assailli de tous côtés, avec ses dieux pénates, suivant sa poétique expression, brisés autour de lui (*with his household gods shivered around him*) sa muse se tenait à ses côtés et le consolait des injustices des hommes. Pendant ces

cruels moments, alors que les huissiers faisaient des exécutions publiques dans sa maison, que lady Byron la désertait et lui députait des médecins et des légistes pour examiner s'il n'était pas fou, il écrivit deux de ses plus beaux poëmes, *Parisina* et le *Siége de Corinthe*. S'il avait, comme le grand et malheureux Rousseau, une ardente imagination qui lui créait des fantômes, il possédait, d'un autre côté, une énergie native qui l'aidait à réagir contre sa destinée. « La lutte m'excite, dit-il, et je ne suis jamais plus en train de composer que dans les moments de trouble et d'angoisse. » Son âme, ainsi que la mer à certaines heures du jour, devenait lumineuse alors qu'elle était agitée.

Parisina est une perle d'Orient de l'eau la plus pure; si ce n'est la plus belle, c'est peut-être la plus exquise et la plus charmante des œuvres de Lord Byron. Elle reste avec l'épisode de *Françoise de Rimini* comme une des rares merveilles où le souffle de la passion anime la beauté de la forme la plus délicate et la plus achevée dans sa perfection. On dirait une de ces lampes élégantes de Benvenuto Cellini, dont la flamme intérieure éclaire et fait saillir les fines ciselures. C'est la tristesse de l'Orient, tristesse lumineuse où la rose fleurit, où le soleil brille, où l'oiseau chante, mais qui n'en est que plus poignante par le contraste entre la nuit

silencieuse du cœur de l'homme et la morne sérénité de la nature. Le lecteur me saura gré de citer ici ces vers enchanteurs où l'on sent palpiter sous le voile transparent de la nuit la tragédie qui doit expier l'enivrante tristesse des joies coupables :

It is the hour when from the boughs
The nightingale's high note is heard;
It is the hour when lovers' vows
Seem sweet in every whisper'd word;
And gentle winds, and waters near
Make music to the lonely ear.
Each flower the dews have lightly wet,
And in the sky the stars are met,
And on the wave is deeper blue,
And on the leaf a browner hue,
And in the heaven that clear obscure
So softly dark and darkly pure
Which follows the decline of day,
As twilight melts beneath the moon away [1].

Parisina est peinte comme la Françoise de Rimini du Dante, en quelques traits sobres et vifs qui laissent dans l'imagination une trace ineffaçable. Après la con-

1. Je demande grâce pour ces traductions; mais comment rendre ce charme si délicat qu'il s'échappe, en le respirant, comme le parfum de la rose sauvage ?

« C'est l'heure où sous la feuillée le rossignol fait entendre ses chants mélodieux; c'est l'heure où les promesses des amants semblent si douces dans chaque mot prononcé tout bas; où le

damnation des deux amants, la noble défense d'Hugo, l'allusion aux torts de sa mère, à ses injures non vengées, porte le trouble dans l'âme d'Azo et fait planer au-dessus du drame comme un sombre reflet de la fatalité antique. Elle émeut moins cependant que la muette agonie et le désespoir de cette touchante créature qui tombe sans vie à ses pieds :

She stood, I said, all pale and still,
The living cause of Hugo's ill :
Her eyes unmoved, but full and wide,
Not once had turn'd to either side ;
Nor once did those sweet eyelids close,
Or shade the glance o' er which they rose,
But round their orbs of deepest blue
The circling white dilated grew ;
And there with glassy gazes he stood
As ice were in her curdled blood ;
But every now and then a tear
So large and slowly gather'd slid
From the long dark fringe of that fair lid.
It was a thing to see not hear, etc. [1].

souffle de la brise et le murmure de l'onde voisine enchantent de leur musique l'oreille solitaire : sur les fleurs la rosée brille ; au firmament scintillent les étoiles ; sur les flots, un azur plus foncé ; sur le feuillage, un vert plus sombre, et au ciel ce clair-obscur, cette ombre si douce et si pure qui suit le déclin du jour, alors que le crépuscule disparaît devant la lune qui monte à l'horizon. »

1. « Elle était restée, je l'ai dit, pâle et calme, cause vivante des

L'exécution d'Hugo est racontée avec une pathétique simplicité qui fait frissonner, sans aucune recherche d'effet pour agir sur les sens par l'horreur du spectacle. Au coup sourd de la hache qui tombe sur la tête d'Hugo, s'exhale un cri déchirant des profondeurs du palais :

> It was a woman's shriek — and ne'er
> In madlier accents rose despair;
> And those who heard it as it past
> In mercy wish'd it were the last. [1]

Azo, resté seul dans son palais désert, s'affaisse sous le poids du remords qui le mine sourdement ; son orgueil lui persuade jusqu'au bout qu'il n'a rien à se reprocher, et que la sentence de son fils était juste. Ainsi se termine cet incomparable poëme.

Ce fut à Newstead que Lord Byron dit un dernier

malheurs d'Hugo ; ses yeux immobiles, mais ouverts et hagards, ne s'étaient pas une seule fois tournés soit à droite soit à gauche ; pas une fois ses belles paupières ne s'étaient fermées ou n'avaient voilé ses regards ; mais ses prunelles d'un bleu profond se dilataient dans le cercle blanc de ses yeux. Et là, elle se tenait debout, le regard fixe, comme si son sang s'était glacé dans ses veines. Mais, de temps à autre, une grosse larme lentement amassée glissait de la longue frange noire de ses belles paupières. C'était une chose à voir, non à entendre raconter, etc. »

1. « C'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'en poussa de plus déchirant ; et ceux qui l'entendirent souhaitèrent, par pitié pour elle, que ce fût le dernier. »

adieu à sa sœur et à l'Angleterre. Quand on se promène à Newstead sur le bord du lac, le long de ces belles eaux voilées de verdure, on vous montre un petit bois où Lord Byron se promena quelque temps à l'ombre avec cette sœur si tendrement aimée, et où il inscrivit leurs deux noms sur l'écorce d'un des arbres qui bordent le sentier. C'est un orme d'une forme singulière, ayant deux troncs issus de la même racine, dont les branches se sont entrelacées à mesure qu'ils croissaient l'un à côté de l'autre. Lord Byron avait choisi cet arbre comme un emblème de cette affection qui avait grandi avec les années. Par une singularité qu'on vous fait remarquer, un de ces arbres s'est flétri; c'est le plus petit, et l'autre en porte tout le poids. On sait que Lord Byron était plus jeune que sa sœur de quelques années. On y lit encore gravés ces mots: Byron, Augusta, 20 septembre 1814[1]. « Tu t'es penchée, lui disait-il dans ses vers prophétiques, comme un arbre sur un tombeau. » L'arbre s'est flétri, et sept années plus tard sa sœur faisait déposer le cercueil de Lord Byron dans le caveau de ses pères à

1. Le propriétaire actuel, M. Webb, a fait placer ce fragment de l'arbre dans son salon, sous verre, avec cette inscription : *From this trunk, to preserve from further decay, was removed in the year* 1861 *the part on which Lord Byron, the poet, carved his name and his sister's name on his last visit to Newstead Abbey. Byron,* 20 *september* 1814, *Augusta.*

Newstead et écrivait l'épitaphe de son tombeau. Cette sœur, pour laquelle il éprouvait cet attachement tendre et profond que les femmes ont parfois le don d'inspirer et qui n'a de nom dans aucune langue, était la seule personne dont il se sépara avec regret dans ces tristes lieux où, disait-il, il ne savait ce qui lui avait été le plus pénible, des ennemis qui l'attaquaient ou des amis qui cherchaient à le consoler.

In aught that tries the heart, how few withstand the proof!

a-t-il dit lui-même dans *Childe-Harold*. Souffrir et laisser deviner qu'on souffre est en effet donner aux autres un avantage sur soi. Il y a bien peu de personnes qui ne triomphent secrètement des consolations qu'elles vous donnent. Lord Byron avait une perspicacité désespérante ; il s'apercevait tout de suite du bout du demi-intérêt que lui portaient ses amis, de tous les petits calculs d'égoïsme qui s'y mêlaient, de tous les mouvements inaperçus d'eux-mêmes dont les rouages apparaissaient clairs à ses yeux. Le cœur humain était à découvert devant lui. Mais sa défiance un peu maladive l'abandonnait avec cette sœur dont il fut l'inquiète espérance, la joie mélancolique, et la suprême douleur lorsqu'il périt à Missolonghi. Il épanche son âme dans la sienne comme dans l'azur tendre et profond d'une mer insondable. Il lui ouvre cette âme tout entière,

ses douleurs, son repentir; il se condamne lui-même; on dirait qu'il retourne avec elle aux jours de leur heureuse enfance. Quelque fut l'agrément de cette gracieuse personne, il ne semble pas qu'il y eût chez elle une distinction assez rare pour expliquer l'enthousiasme de son frère. Lord Byron la vit peu et ne vécut jamais avec elle. Son imagination la para d'idéales couleurs que ne vint jamais flétrir le choc de la réalité.

Citons ici les vers où il a peint les sentiments qui agitaient son cœur pendant leur dernière entrevue [1] :

When all around grew drear and dark,
  And reason half withheld her ray,
And hope but shed a dying spark
  Which more misled my lonely way;
In that deep midnight of the mind,
  And that internal strife of heart,
When dreading to be deem'd too kind,
  The weak despair, the cold depart;
When fortune changed, and love fled far,
  And hatred's shafts flew thick and fast,
Thou wert the solitary star
  Which rose and set not to the last.
Oh! blest be thine unbroken light!
  That watch'd me as a seraph's eye,

1. Ces vers furent publiés par Thomas Moore après sa mort.

And stood between me and the night,
For ever shining sweetly nigh. etc. [1].

Ces vers furent les derniers que Lord Byron écrivit en Angleterre en souvenir de cette dernière entrevue et de ce triste adieu. Jamais la désolation de deux cœurs que l'amour a unis et que la vie a séparés n'a été exprimée en de plus pathétiques accents. Ceux qui suivent sont datés de la villa Diodati, sur les bords du lac de Genève :

Though the day of my destiny 's over,
And the star of my fate hath declined,
Thy soft heart refused to discover
The faults which so many could find;
Though thy soul with my grief was acquainted
It shrunk not to share it with me,
And the love which my spirit hath painted
It never hath found but in *thee*.

1. « Quand tout était sombre autour de moi, que la raison m'avait à moitié retiré son flambeau, que l'espérance ne répandait plus qu'une lueur mourante, qui m'égarait de plus en plus dans ma route solitaire; dans cette nuit profonde de l'esprit, dans cette lutte intérieure de l'âme, alors que, redoutant de paraître trop tendres, les faibles désespèrent, les cœurs froids s'éloignent; quand la fortune changea, que l'amour s'envola, et que la haine décocha contre moi tous ses traits, tu fus l'étoile solitaire qui se leva et continua jusqu'à la fin à briller pour moi. Oh! bénie soit ta constante lumière qui veilla sur moi comme eût fait l'œil d'un séraphin, et, se plaçant entre moi et la nuit, ne cessa de luire doucement sur ma tête. »

. . . . . .

From the wreck of the past which hath perish'd,
  Thus much I at least may recall,
It hath taught me that what I most cherish'd
  Deserved to be dearest of all.
In the desert a fountain is springing,
  In the wide waste there still is a tree,
And a bird in the solitude singing,
  Which speaks to my spirit of *thee* [1].

Enfin, dans la pièce de vers intitulée : *Épître à ma sœur :*

I did remind thee of our own dear lake,
By the old hall which may be mine no more.
Leman's is fair ; but think not I forsake
The sweet remembrance of a dearer shore ;
Sad havoc Time must with my mem'ry make,
Ere *that* or *thou* can fade these eyes before ;
Though, like all things which I have loved, they are
Resign'd for ever, or divided far.

1. « En vain les jours de mon bonheur ont fui ; en vain l'astre de mon destin a pâli ; ton cœur tendre refusa de voir les torts que tant d'autres découvraient en moi. Tu connaissais ma douleur, et pourtant tu n'hésitas pas à la partager, et l'amour que j'ai rêvé, je ne l'ai jamais trouvé qu'en toi...

» Dans ce naufrage où mon passé a péri, il est une leçon du moins que j'ai pu recueillir. J'y ai appris que ce qui m'était le plus cher méritait le plus d'être aimé. Dans le désert, une source jaillit pour moi ; un arbre reste dans l'aride étendue, un oiseau chante dans ma solitude, et son chant me parle de toi. »

I can reduce all feelings but this one;
And that I would not; for at lenght I see
Such scenes as those wherein my life begun,
The earliest, even the only paths for me;
Had I but sooner learnt the crowd to shun,
I had been better than I now can be;
The passions which have torn me would have slept;
I had not suffer'd, and *thou* hadst not wept [1].

Je remarque ce vers touchant : Je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré. Qui n'a vu en ce monde sa conscience vivante à travers les larmes et la souffrance d'un autre? On pourrait comparer ces vers

1. « J'ai rappelé à ta mémoire notre lac chéri, auprès du vieux manoir qui peut-être un jour ne m'appartiendra plus. Le Léman est beau, mais ne crois pas que j'oublie le doux souvenir d'un rivage plus cher. Le temps fera de bien tristes ravages dans ma mémoire avant d'en arracher cette image et la tienne, et cependant comme tout ce que j'ai aimé, j'ai renoncé à vous pour toujours, ou je me suis condamné à vivre loin de vous...

» Je peux étouffer tous mes sentiments sauf celui-ci que je ne veux pas éteindre en moi; car je vois enfin des sites pareils à ceux où commença ma vie, où se déroulèrent les premières scènes de mon existence, les sentiers que je n'aurais pas dû quitter. Si j'avais appris plus tôt à fuir la foule, je serais meilleur que je ne puis être aujourd'hui. Les passions qui m'ont déchiré auraient dormi; je n'aurais pas souffert, et toi, tu n'aurais pas pleuré. »

Ces stances ont été également écrites à la villa Diodati et envoyées par Lord Byron en Angleterre pour y être imprimées, si madame Leigh en autorisait la publication.

« Il y a parmi ces manuscrits, dit-il à M. Murray, une épître à ma sœur, mais avant de la publier je désire qu'on prenne son avis; si elle y a objection, il y faut renoncer. » Le 5 octobre, il

à la romance de M. de Chateaubriand : *Combien j'ai douce souvenance*, qui a bien son charme, quoiqu'elle semble pâle à côté des vers de Lord Byron. Nous savons par une lettre datée de Ravenne que sa sœur lui donna une Bible lors de leur dernière entrevue à Newstead. Cette Bible était pour Lord Byron un objet sacré. « Envoyez-moi une Bible ordinaire, écrivait-il à M. Murray, d'une impression bien lisible, reliée en cuir de Russie. J'en ai une ; mais c'est un dernier présent de ma sœur, que probablement je ne reverrai jamais. Je ne m'en sers qu'avec grand soin et le moins possible, parce que je tiens à la conserver en bon état. »

La nature s'éclaire pour le poëte à la lumière de ses affections, et il n'est pas jusqu'aux flots de satin bleu du lac Léman, venant mourir à ses pieds qui ne rappellent à Lord Byron les derniers adieux de sa sœur et ses tendres exhortations à Newstead :

Once I loved
Torn ocean's roar, but thy soft murmuring

écrit : « Ma sœur s'est prononcée contre l'impression de ces vers ; il faut sur ce point suivre son avis. Comme je n'en ai pas de copie, je vous prie de m'en garder une ; car je ne puis m'en rappeler un seul vers, pas plus que de mes autres compositions. Dieu me soit en aide ; si je continue à écrivasser ainsi, ma tête sera perdue avant que j'aie trente ans. Mais de temps en temps, la poésie est un vrai soulagement pour moi. » — Cette épître a été publiée pour la première fois en 1830.

Sounds sweet as if a sister's voice reproved
That I with stern delights should e'er have been so moved.[1]

Je ne serais pas étonnée qu'il y eut aussi au quatrième chant de Childe Harold quelque ressouvenir de la tendre affection qui veillait sur sa vie dans la charmante comparaison de l'arc-en-ciel, planant au-dessus de la cascade de Terni et se jouant dans son écume, à l'amour veillant sur la folie.

Le 24 avril 1814, Lord Byron s'embarquait à Ostende et voyait pour la dernière fois fuir à l'horizon les rives d'Angleterre. Il n'y devait rentrer que dix ans plus tard, dans son cercueil[2].

Childe Harold, ou plutôt Lord Byron (car il écarte désormais le voile et parle en son nom propre), dans le cœur duquel, dit-il, un seul amour a survécu à la ruine de sa vie, descend les rives du Rhin, et marque d'un trait rapide les souvenirs historiques que ces scènes rappellent. Il envoie à sa sœur des fleurs cueillies pour elle sur les rives du Rhin, dans des stances

1. « Il fut un temps où j'aimais les mugissements de l'Océan soulevé, mais ton suave murmure est doux à mon oreille comme la voix d'une sœur qui me reprocherait mes sombres plaisirs. » (*Childe Harold*, III, 85.)

2. Sur le pont du vaisseau qui devait l'emmener, Lord Byron dit à un ami qui l'avait accompagné jusqu'à bord : « Dites de ma part à miss Mercer que si je l'avais épousée, j'aurais été plus heureux et ne serais pas aujourd'hui réduit à abandonner mon pays. » Il avait été un moment question d'un mariage entre eux.

dont la douceur et la grâce contrastent si heureusement avec le pathétique récit du bal de Bruxelles, interrompu par le bruit sourd du canon, où les cris de détresse succèdent aux airs de danse, effet qui depuis a été imité par Thackeray dans *Vanity Fair*. Puis il évoque la mémoire de la jeune prêtresse, Julia Alpinula, qui se dévoua pour sauver la vie de son père ; et il compare par une belle image la hauteur de la vertu s'élevant au-dessus de la gloire humaine à la cime éblouissante du Mont-Blanc dominant les montagnes qui l'environnent. Le lac Léman lui apparaît dans sa magique splendeur. J'ai vu le nom glorieux inscrit sur l'un des piliers du château de Chillon. Ce nom fera passer à la postérité la renommée de Bonnivard; sans lui, il aurait été enseveli dans cette foule d'obscurs martyrs qui n'ont cependant pas passé inutiles sur la terre,

For they appeal from tyranny to God.

Ce fut dans une excursion à Vevey et au château de Chillon, où il faillit, dit-il à M. Murray, être noyé par un coup de vent, que Lord Byron écrivit les admirables stances du troisième chant de *Childe Harod* [1]. Entre les contrées qu'il m'a été donné de parcourir, je

1. « J'ai traversé, dit-il, *all Rousseau's grounds* la *Nouvelle Héloïse* à la main. » Sans le Poussin, il n'y aurait pas de campagne de Rome, disait M. Ingres. Rousseau et Lord Byron ont donné une voix à nos soupirs silencieux.

n'en ai pas vu qui surpasse en beauté l'extrémité du lac Léman, aux derniers rayons du soleil qui disparaît peu à peu derrière le Jura. Quand on glisse sur la barque qui vous entraîne à l'extrémité du lac, le paysage devient à la fois plus sombre et plus suave, et l'on sent palpiter, en respirant cet air si doux, le génie sublime et tendre qui inspira la scène de Meillerie. En ces lieux, le génie, l'amour et la nature ont scellé une divine union. Bientôt on voit apparaître la dent de Jaman, que Julie voyait blanchir à l'approche de l'automne; sa fière silhouette se découpe dans le ciel; les noirs rochers élèvent leurs pics étincelants de roses et de diamants au-dessus de l'amphithéâtre de montagnes qui domine Vevey, tandis que le bleu cristal de l'onde les réfléchit dans ses profondeurs [1]. Le laurier et le grenadier croissent en pleine terre sur ces rives et y mêlent leurs fleurs rouges et roses. Tandis que les mouettes rasent la surface de l'onde, de petites voiles blanches, aperçues dans le lointain, semblent des cygnes sillonnant l'azur du lac. Le matin, aux premiers rayons du soleil levant, les pentes des montagnes se revêtent de lilas tendre, d'azur nacré; une vapeur légère flotte encore à leur base, les détache du sol, et les fait nager dans le ciel comme des îles bien-

1. L'automne approche, on voit déjà blanchir la pointe de la dent de Jaman... (Lettre de Julie à Saint-Preux, *Nouvelle Héloïse*).

heureuses; mais bientôt le soleil monte plus haut sur l'horizon et illumine le tableau de ses touches d'or. Deux vues seules flottent dans ma mémoire égales aux beautés du lac de Genève : à Venise, le soir au Lido, quand on revient en gondole, après le soleil couché, du couvent des Arméniens, où Lord Byron, pour user sa dévorante activité, traduisait de l'arménien en grec les épîtres de saint Paul; la vue s'étend de toutes parts sur les lagunes; le ciel d'une pureté admirable et la mer encore colorée des derniers reflets du soleil sont alors d'une teinte de nacre légèrement rosée; la légèreté de l'architecture se découpant dans l'air rappelle les fonds de tableau de Paul Véronèse, jusqu'à une certaine nuance glauque qui se retrouve dans sa couleur, comme dans l'aspect de la mer et du ciel. A Athènes, je crois voir encore le mont Hymette, d'un rose velouté de la nuance la plus tendre, à travers le feuillage transparent d'un bois d'oliviers, les colonnes dorées de l'acropole se détachant sur le fond rose du petit mont Lycabette; à droite, la ligne bleue de la mer dans le lointain. On comprend qu'en ces lieux où l'exquise pureté des lignes ne permet pas à l'âme de s'égarer dans une vague rêverie, l'éternelle vérité soit apparue sans voile, comme Vénus sortant du sein de l'onde. Dans cette région des idées pures où Platon vous transporte, on retrouve ces tons chauds

et fins, ces nuances vigoureuses et délicates, ces profondeurs lumineuses où l'œil se baigne dans une sereine clarté et la sévérité des lignes de l'Attique. « Ce monde est de la même étoffe que nous, a dit M. Cousin, et la nature est la sœur de l'homme. » Il y a, en effet, entre la pensée de l'homme et le monde qui nous entoure une affinité mystérieuse. Les créations du génie animent, idéalisent la nature. Si l'on croit voir dans les bosquets de Clarens Julie errant entre les berceaux de vignes, ses cheveux blonds détachés sur ses épaules, son chapeau de paille à la main, à tout instant, en parcourant Venise, les diverses créations de madame Sand vous reviennent en mémoire. Quand le soleil se couche derrière les lagunes, on se rappelle les *Lettres d'un voyageur*; quand il illumine la coupole dorée de Saint-Marc, on songe aux *Maîtres Mosaïstes*; et quand on glisse en gondole le long des canaux étroits et sombres de la vieille ville, on croit voir passer Consuelo enveloppée de sa mantille noire à chaque détour de rue.

Le miroir mobile du lac, frémissant au moindre souffle, a moins de limpidité que ces stances du troisième chant de *Childe Harold* où se réfléchissent les magiques couleurs des montagnes et du ciel. Douce lumière, léger bruit des vagues, dans cette poésie transparente comme l'onde et suave comme les teintes

de l'arc-en-ciel, on respire l'ineffable beauté de ces nuits d'été « où toute la nature semble répéter en silence que l'âme est immortelle :

It is the hush of night, and all between
Thy margin and the mountains, dusk, yet clear,
Mellow'd and mingling, yet distinctly seen,
Save darken'd Jura, whose capt heights appear
Precipitously steep; and drawing near,
There breathes a living fragrance from the shore
Of flowers yet fresh with childhood; on the ear
Drops the light drip of the suspended oar,
Or chirps the grasshopper one good-night carol more.
He is an evening reveller, who makes
His life an infancy, and sings his fill;
At intervals, some bird from out the brakes
Starts into voice a moment, then is still.
There seems a floating whisper on the hill;
But that is fancy, for the starlight dews
All silently their tears of love instil,
Weeping themselves away, till they infuse
Deep into nature's breast the spirit of her hues [1].

. . . . . .

1. « Voici l'heure de la nuit et du silence; depuis tes bords jusqu'aux montagnes, tous les objets sont voilés des molles ombres du crépuscule, et seront bientôt confondus dans les ténèbres; pourtant tous se distinguent encore, à l'exception du sombre Jura dont les hauteurs escarpées apparaissent comme des précipices. Plus près de ta rive, je respire le vivant parfum qu'exhale le calice des fleurs à peine écloses; on entend le bruit léger de l'eau qui découle de la rame suspendue sur l'onde, pendant que la cigale salue la nuit de ses chants répétés.

. . . . . .

Clarens! sweet Clarens, birth place of deep love!
Thine air is the young breath of passionate thought;
Thy trees take root in love; the snows above
The very glaciers have his colours caught,
And sunset into rose-hues sees them wrought
By rays which sleep there lovingly : the rocks,
The permanent crags, tell here of love, who sought
In them a refuge from the worldly shocks,
Which stir and sting the soul with hope that woos, then mocks.
Clarens! by heavenly feet thy paths are trod,
Undying love's, who here ascends a throne
To which the steps are mountains; where the god
Is a pervading life and light, so shown
Not on those summits solely, nor alone
In the still cave and forest; o'er the flower
His eye is sparkling, and his breath hath blown,
His soft and summer breath, whose tender power
Passes the strenght of storms in their most desolate hour [1].

» Elle aime à s'égayer le soir, fait de sa vie une enfance, et la passe à chanter. Par intervalle, quelque oiseau fait entendre sa voix dans les buissons, puis se tait. Je ne sais quel murmure semble flotter sur la colline, mais c'est une illusion; car les rosées de la nuit brillante distillent silencieusement les larmes d'amour qu'elles s'épuisent à pleurer, jusqu'à ce qu'elles aient imprégné le sein de la nature de l'essence où elle puise ses couleurs. (*Childe Harold*, III, st. 86 et 87.)

1. « Clarens, doux Clarens, berceau du véritable amour! L'air qu'on respire près de toi est le tendre souffle de la passion; tes arbres ont pris racine dans l'amour; les neiges qui couronnent les glaciers ont elles-mêmes revêtu tes brillantes couleurs; les rayons du soleil couchant leur donnent une teinte de rose et aiment à s'endormir sur leur sein. L'amour nous parle jusque

On est ici introduit dans un monde féerique et merveilleux, on dirait une de ces fleurs étranges qui croissent sous les tropiques, où des oiseaux éclatants et légers font briller, en voltigeant, leurs ailes au soleil :

A populous solitude of bees and birds,
And fairy form'd and many-colour'd things,
Who worship him with notes more sweet than words,
And innocently open their glad wings,
Fearless and full of life : the gush of springs,
And fall of lofty fountains, and the bend
Of stirring branches, and the bud, which brings
The swiftest thought of beauty, here extend,
Mingling, and made by love, unto one mighty end [1].

dans ces rochers, ces immuables rochers où il chercha un refuge contre les agitations du monde et les trompeuses espérances par lesquelles il excite et déchire l'âme.

» Clarens ! tes sentiers sont foulés par des pas célestes, les pas de l'amour immortel. C'est ici qu'il s'élève sur un trône dont les montagnes sont le marchepied ; c'est ici que le Dieu est une vie et une lumière qui pénètrent tout, et ce ne sont pas seulement tes sommets sourcilleux, tes grottes, tes forêts qui sont pleins de sa présence, la fleur s'épanouit sous son regard, l'air est échauffé de son souffle plus puissant que celui des tempêtes dans leur moment le plus terrible. »

1. « Une solitude peuplée d'abeilles et d'oiseaux, et de mille objets aux formes gracieuses, aux couleurs variées, qui, libres et pleins de vie, le célèbrent avec des sons d'une mélodie plus douce que la voix des hommes et déploient innocemment leurs ailes joyeuses ; le murmure des sources jaillissantes, la chute des cascades, le frémissement du feuillage, la rose en bouton qui rappelle aussitôt les charmes de la beauté, tout cet harmonieux ensemble semble être une création de l'amour. »

L'imagination de Lord Byron réfléchit la nature dans son infinie variété comme une glace éclatante et pure. Qu'elle vienne à refléter dans ses profondeurs le Colysée, le ciel étoilé, une fleur, un oiseau, c'est la même précision de contours, la même transparence, la même limpidité. On peut dire de son imagination ce que Macaulay a dit de l'intelligence de Bacon. Elle ressemble à la tente que la fée Paribanou avait donnée au prince Ahmed : pliez-la, elle semble un bijou pour la main d'une femme ; déployez-la, et les armées des puissants sultans peuvent reposer sous son ombre.

On peut, cè me semble, retracer à travers les âges deux courants divers de poésie descriptive qui se suivent parallèlement sans se confondre. La phrase de Rousseau, vaste, ondoyante, semble vouloir rendre par son harmonie les sons, les couleurs et les bruits confus de la nature. C'est l'impression de la nature réfléchie dans l'âme de Rousseau qui est ici décrite plutôt que la nature elle-même. Prenez les *Rêveries*; il n'y a pas là une description précise ; et cependant, où l'émotion intime qui naît de la contemplation du monde créé a-t-elle été rendue avec plus de charme et de puissance? Rappelez-vous aussi la magnifique description d'une journée d'été dans *Werther;* là c'est l'amour naissant, la douce langueur, la rêverie enivrante dont il remplit l'âme, si bien en accord avec celle qu'inspire la

nature. On la respire, pour ainsi dire, dans ses moindres bruits, ses mystères les plus confus. Ces descriptions sont plus musicales que pittoresques. Le souffle de la passion de l'homme frémit à travers le paysage et l'éclaire de sa lumière. L'école de Rousseau en traversant Bernardin de Saint-Pierre et madame Sand aboutit aux molles et vagues descriptions de M. de Lamartine s'étendant à l'infini, sans forme et sans mesure, comme un fleuve qui a débordé ses rives. Il est un autre art plus exact et plus sévère, dont l'origine remonte à cette antiquité naïve et primitive comme le monde naissant. Quelques mots jetés au hasard, quelques traits à peine indiqués ébranlent par un secret magique toutes les cordes de l'imagination et lui donnent la clef d'un monde enchanté. Ce sont là les peintures si fermes, si précises et cependant si colorées du Dante, dont l'éclat doux et vif rappelle les horizons lumineux d'Italie, ces lignes nettes et pures que dessine le paysage sous un ciel éblouissant de clarté. Au dix-septième siècle, il faudrait citer La Fontaine et aussi par éclairs madame de Sévigné. Rappelez-vous ses journées de cristal, et ses promenades dans son mail aux Rochers. Son point de vue était étroit sans doute comme l'était celui de son siècle, ce siècle tout de conventions et de formes qui dominaient la littérature elle-même. Les mêmes bar-

rières qui, à cette époque, arrêtaient les esprits en tout sens, rétrécissaient le tableau de la nature aux yeux du poëte. De nos jours, au contraire, le goût du grandiose, l'ambition de l'esprit qui prend l'enflure pour la force, nous ont valu l'abus des couleurs, l'absence de fermeté dans les lignes du dessin, qui font ressembler l'imagination du poëte à ces miroirs grossissants où tous les objets prennent une forme vague et démesurée. A cette école du Dante et d'Homère appartiennent Lord Byron et M. de Chateaubriand, bien qu'ils ne se soient en aucune manière imité l'un l'autre. Mais le décorateur se fait parfois sentir chez M. de Chateaubriand[1], comme aussi l'affectation, la recherche déparent souvent son style. Le jeu de l'imagination qui se plaît à rapprocher la nature et l'histoire me paraît le trait distinctif du talent de M. de Chateaubriand. Dans la netteté et l'éclat de ses descriptions, la ligne sévère de l'histoire se dessinant au fond du cadre splendide de la nature rappelle cette carte de la ville éternelle que l'on voyait jadis à Rome tracée sur la blancheur éblouissante du marbre. Cependant M. de Chateaubriand n'était pas doué de cette faculté qu'on nomme le goût, ce bon sens littéraire délicat et raffiné. Un instinct secret ne l'avertit pas du faux, de l'exagéré, soit dans le sentiment soit dans l'expression. Lord Byron saisit bien plus au vif la na-

ture et la vie ; l'inspiration jaillit de source ; jamais on ne surprend l'art du peintre. Malgré leur grandeur, leur élégance et l'éclat de leur coloris, les descriptions de M. de Chateaubriand n'ont pas cette puissance et cette intensité de vie [1].

Si l'on veut aussi comparer les deux procédés divers de Lord Byron et de M. de Lamartine, il faut rapprocher ces deux stances où ils expriment tous deux le même espoir religieux :

Yet if, as holiest men have deem'd, there be
A land of souls beyond that sable shore,
To shame the doctrine of the Sadducee
And sophists, madly vain of dubious lore,
How sweet it were in concert to adore
With those who made our mortals labours light!
To hear each voice we fear'd to hear no more!
Behold each mighty shade reveal'd to sight,
The Bactrian, Samian sage and all who taught the right! [2]

1. Voyez l'admirable description de la course de taureaux dans le premier chant de *Childe Harold*.

2. « Si pourtant, ainsi que l'ont pensé les hommes les plus vertueux, il est par delà le noir rivage une patrie des âmes, à la confusion de la doctrine des Sadducéens et de ces sophistes follement fiers d'une science douteuse, combien il serait doux d'adorer de concert avec ceux qui ont allégé nos mortels labeurs, d'entendre encore des voix qu'on craignait de ne plus entendre, de contempler, révélées à nos yeux, les grandes ombres du sage de Bactriane, du philosophe de Samos et de tous ceux qui ont enseigné le juste. » (*Childe Harold*, II, 8.)

On voit que Lord Byron se contente de marquer d'un trait précis le titre de l'homme à l'immortalité : *all who taught the right.* D'un coup d'aile poétique plus vigoureux, d'un élan vague et passionné vers l'infini, M. de Lamartine enlève l'âme à la terre :

Mais peut-être au-delà des bornes de sa sphère,
Lieux où le vrai soleil éclaire d'autres cieux,
Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre,
Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux!
Là, je m'enivrerais à la source où j'aspire;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour!
Que ne puis-je, porté sur le char de l'aurore,
Vague objet de mes vœux m'élancer jusqu'à toi! etc.

M. de Lamartine décrit en deux pages ce que Lord Byron vous peint en dix vers en traits ineffaçables; mais il reste de ces pages un éblouissement confus qui a bien aussi sa grandeur et son charme. S'il ne reproduit pas l'éclat transparent du ciel et de l'onde dans le pur cristal de Lord Byron, il vous rend mieux peut-être cette profusion, cette richesse de sons, de couleurs, de parfums qui fait de la nature, aux jours d'été, comme une bacchante enivrée de ses propres dons. Les paysages de M. de Lamartine semblent estompés à larges coups de pinceau et vus comme

à travers un brouillard lumineux, tandis que dans les peintures de Lord Byron et de M. de Chateaubriand la transparence et l'éclat de la couleur ne font que mieux ressortir la pureté de la ligne. Du reste, Lord Byron, grâce à la merveilleuse variété de ses dons, possède les deux genres différents. Il apparaît tour à tour le Salvator Rosa et le Claude Lorrain de la poésie. Cette poésie a parfois la vigueur et la précision du Dante ; parfois aussi elle s'éclaire d'une idéale lumière, comme le doux reflet de la lune sur les fleurs; elle soupire comme l'harmonie vague et confuse de la brise sur les flots ; c'est proprement un charme [1].

1. Que l'on me permette, pour mieux faire ressortir la variété de ses dons poétiques, de citer ici une ode peu connue de Lord Byron sur l'enterrement du général Moore en Espagne. On remarquera la mâle simplicité du style large mais court comme celui du Dante, qui contrastent si heureusement avec la poésie suave et enchanteresse du troisième chant de *Childe Harold :*

Not a drum was heard, nor a funeral note,
As his corse to the ramparts we hurried ;
Not a soldier discharged his farewell shot
O'er the grave where our hero we buried.
We buried him darkly at dead of night,
The sods with ours bayonets turning,
By the struggling moonbeam's misty light,
And the lantern dimly burning.
No useless coffin confined his breast,
Nor in sheet nor in shroud we bound him,
But he lay like a warrior taking his rest,
With his martial cloak around him.
Few and short were the prayers we said,
And we spoke not a word of sorrow ;

Les esprits de bonne heure tourmentés par le doute et dégoûtés de la vie humaine, les âmes naturellement religieuses, éprouvent dans la contempla-

But we steadfastly gazed on the face of the dead,
And we bitterly thought of the morrow.
We thought, as we heap'd his narrow bed,
And smooth'd down his lonely pillow
That the foe and the stranger would tread o'er his head,
And we far away on the billow!
Lightly they'll talk of the spirit that's gone,
And o'er his cold ashes upbraid him;
But nothing he'll reck, if they let him sleep on
In the grave where a Briton has laid him.
But half of our heavy task was done,
When the clock told the hour for retiring;
And we heard but the distant and random gun,
That the foe was suddenly firing.
Slowly and sadly we laid him down,
From the field of his fame fresh and gory;
We carved not a line, we raised not a stone;
But we left him alone with his glory.

« Pas un tambour ne se fit entendre, pas un chant funèbre, lorsque nous entraînâmes rapidement son corps vers les remparts, pas un soldat ne tira le dernier coup d'adieu sur la tombe où nous ensevelîmes notre héros.

» Nous l'ensevelîmes obscurément pendant le morne silence de la nuit, retournant le gazon avec nos baïonnettes, à la lueur d'un rayon voilé de la lune luttant contre le brouillard, à la faible clarté de la lanterne qui brûlait tristement.

» Un inutile cercueil n'enfermait point son sein; ni drap ni linceul ne le liaient, mais il était couché comme un guerrier qui repose enveloppé de son manteau martial.

» Courtes et en petit nombre furent les prières que nous dîmes, et nous ne prononçâmes pas un seul mot de douleur; mais nos regards fixes s'attachèrent longtemps sur la figure du mort, et nous pensâmes avec amertume au lendemain.

» Nous pensâmes, en préparant sa couche étroite et en unissant son chevet solitaire, nous pensâmes que l'ennemi et l'étranger

tion de la nature cette douceur particulière de se trouver en parfait accord avec l'auteur des choses dans l'admiration et l'amour. Aussi remarque-t-on que c'est presque toujours aux époques où les croyances positives s'écroulent que l'amour de la nature s'éveille. On dirait que l'homme y cherche alors comme un refuge contre les doutes effrayants de son âme.

Il y aurait une étude curieuse à faire, mais elle nous mènerait ici trop loin, des diverses transformations qu'a subies cet amour de la nature sous le prisme de croyances diverses, d'états d'esprit différents. Les génies chrétiens et les génies païens se distinguent plutôt encore par la diversité des inspirations que par la nature des croyances. Il y a des génies païens parmi les modernes. Ce qui distingue essentiellement le génie chrétien, c'est d'une part le sentiment de la

fouleraient aux pieds sa tête, tandis que nous serions au loin sur les vagues.

» Ils parleront légèrement du grand courage qui n'est plus, et ils l'insulteront sur ses froides cendres; mais rien n'éveillera son courroux s'ils le laissent dormir dans la tombe où les Anglais l'ont couché.

» La moitié de notre tâche pénible était à peine achevée quand l'horloge sonna l'heure du départ, et nous n'entendions par intervalles que les coups de fusil éloignés que l'ennemi tirait au hasard.

» Lentement et tristement nous le couchâmes au-dessous du champ de ses exploits encore frais et sanglant : nous ne traçâmes pas une ligne, nous n'élevâmes pas une pierre, mais nous le laissâmes seul avec sa gloire. »

misère humaine, et de l'autre, la vue sur l'infini, la pâle et resplendissante lumière du surnaturel, couleur de l'éternité, cette couleur, si l'on me permet une étrange comparaison, qui rappelle la transparence de l'opale parmi les pierres précieuses. Pascal et Lord Byron sont des génies chrétiens; Gœthe et Raphaël sont des génies païens.

Dans ce troisième chant de *Childe-Harod*, plus encore que dans ceux qui précèdent et qui suivent, on retrouve à tout instant la trace des sentiments personnels de Lord Byron transformés sous le rayon poétique. Il semble qu'à l'instar de Molière le souvenir de ses chagrins domestiques l'ait poursuivi pendant toute sa vie; cette secrète souffrance se révèle et se dérobe tour à tour comme le pâle fantôme d'Hamlet à travers ses œuvres. Ses poëmes pour la plupart ont été écrits sous l'influence d'une émotion poignante, l'émotion du moment présent. Par cette raison même, il reste comme artiste inférieur à Gœthe, à Shakespeare, à ceux qui s'élèvent de sang-froid au-dessus de leurs propres impressions et décrivent la vie humaine en spectateurs; mais cela fait aussi que ses poésies font vibrer les cordes les plus intimes de l'âme. Vous recevez, en le lisant, les confidences d'un ami et l'on se sent à la fois fier et un peu embarrassé d'être admis dans l'intimité de ce grand génie. Ainsi la comparaison des deux

rochers, qui dressent leurs pics vers le ciel et que le torrent profond du Rhône sépare, à deux cœurs divisés à jamais, où la haine a succédé à l'amour, lui a été évidemment inspirée par le souvenir de Lady Byron et de leur séparation [1].

Sur ces rives que Rousseau a éclairées de sa lumière, il trace le portrait du « grand sophiste, » (*self torturing sophist*,) ainsi que celui de Voltaire et de Gibbon, d'un trait plein de feu, d'énergie et de grâce :

He knew
How to make madness beautiful, and cast
O'er errings deeds and thoughts a heavenly hue
Of words, like sunbeams dazzling as they past
The eyes, which o'er them shed tears feelingly and fast [2].

Ce que Lord Byron dit là de Rousseau est bien autrement vrai de lui-même [3]. Chez Rousseau, presque

1. Ne trouverait-on pas aussi une allusion à ses rapports orageux avec sa femme dans ces vers du *Siége de Corinthe ?*

T'is said the lion will turn and flee
From a maid in the pride of her purity.

2. « Il sut embellir jusqu'à la folie et répandit sur des actes et des pensées coupables une céleste couleur; ses paroles éblouissaient comme les rayons du soleil, et arrachaient des larmes d'attendrissement. » (*Childe Harold*, III, 77.)

3. « Ma mère, avant que j'eusse vingt ans, nous dit-il dans son journal, voulait que je ressemblasse à Rousseau; madame de Staël le disait aussi en 1813, et la *Revue d'Édimbourg* dit à peu près la même chose dans son article sur le quatrième chant de

toujours, quelque expression grossière vient, en blessant le sens artiste, réveiller le sens moral et donner au mal son véritable caractère. Lord Byron vous enlace dans le voile magique de la beauté; comme dans l'art antique, la délicatesse se retrouve par la pureté et la grâce de la forme. Rousseau est encore grossier lorsqu'il prêche la vertu ; Lord Byron, jusque dans la peinture des plus criminels égarements, reste noble et délicat. Et il ne faudrait croire à aucun parti pris de corrompre ou d'égarer son lecteur. Ces grands magiciens sont eux-mêmes la première dupe de leurs propres enchantements; la vie de l'art et de l'imagination est en eux plus forte que la vie naturelle. C'est une glace qui reçoit la lumière avant de la refléter.

Ce sont des jeux pour vous, mais c'est la mort pour nous,

peuvent dire les âmes passionnées aux artistes, lorsqu'ils soulèvent par leurs enchantements les orages

Childe Harold. Je ne puis voir aucun trait de ressemblance entre nous. Il écrivait en prose, j'écris en vers; il était du peuple, je suis de l'aristocratie; il était philosophe, je ne le suis pas; il a publié son premier ouvrage à quarante ans, j'ai publié le mien à dix-huit; son premier essai lui a valu l'applaudissement universel, le mien m'a valu tout le contraire; il a épousé sa ménagère, je n'ai pu faire ménage avec ma femme; il croyait que le monde entier conspirait contre lui, chaque petit monde semble croire que je conspire contre lui, autant que j'en puis juger par les injures à [illegible] des journaux, etc. »

qui dorment au fond de leurs cœurs. Ce sont des victimes immolées par le magicien à sa funeste puissance.

On ne retrouve pas dans la prose de Lord Byron cette divine éloquence du vicaire savoyard, mélange d'enthousiasme et de sagesse, d'émotion et de raison qui apaise l'âme en l'élevant à la sublime sérénité dont le grand spectacle du soleil descendant lentement derrière les montagnes nous offre l'emblème. Je ne sais si Rousseau, malgré la bassesse de quelques-uns de ses instincts, n'est pas un écrivain plus moral. On sent chez lui un amour du devoir et de la vertu qui manque à Lord Byron. On dirait parfois un de ces animaux antédiluviens qui font effort pour se dégager du limon de la terre et s'élever vers le ciel et la lumière. Lord Byron, à l'extrémité opposée, est un ange déchu; c'est une nature dont les instincts primitifs furent nobles, élevés, délicats, qui s'est laissé entraîner au mal; il ne comprend la vertu que par l'élévation, jamais par la règle qui lui est naturellement antipathique. Il faut d'ailleurs toujours se défier des ouvrages de ceux soit hommes soit femmes, dont la vie a été plus ou moins dévoyée par les passions. Leurs ouvrages sont presque toujours des apologies.

Shakespeare est, dit-on, un écrivain plus moral que Lord Byron. Shakespeare ne me semble pas ce qu'on

peut appeler un écrivain moral, ou du moins c'est un écrivain moral inconscient. Le fond des choses lui était, je crois, assez indifférent. Il crée comme les feuilles tombent, comme le fleuve coule. Il réfléchit la morale comme il réfléchit l'âme humaine et la vie dans sa glace profonde et transparente. C'est la *Mutternatur* des Allemands. La morale joue son rôle dans l'âme et la vie humaines; elle apparaît aussi tout naturellement dans Shakespeare, sans aucune intention préconçue de sa part. Il n'est assurément pas le Tacite de la tragédie par l'inspiration morale, bien que la morale y apparaisse parfois tragique dans ses vengeances. Que l'on me comprenne bien; il n'est pas nécessaire, ce me semble, à la moralité d'une œuvre d'imagination que l'auteur soit pédantesquement, une férule à la main, faisant à tout propos la leçon à son lecteur [1]. Il faut cependant que la morale s'en exhale comme le parfum d'une fleur, et que l'auteur ait su choisir ces instants rares dans la vie où le bien et le beau se confondent, se prêtent un mutuel appui, et mêlent leurs divins rayons. Toutefois, si les poëmes de Lord Byron sont répréhensibles à ce point de vue, nous avons fait depuis ce temps de grands progrès. Port-Royal, au 17e siècle, condamnait la peinture des

1. Voir comment il ne faut pas faire dans le dernier roman de madame Beecher Stowe : *Pink and white tyranny*.

passions comme dangereuse par le plaisir qu'elle excite, lors même que le devoir triomphe et que l'idéal est placé du côté du devoir. La réprobation peut paraître sévère, mais nous sommes loin de ces temps. Au 18e siècle, nous avons vu la révolte de la passion contre le devoir, l'idéal placé dans la passion. De nos jours, il n'y a plus de lutte, parce que la barrière n'existe plus; on ne prend pas la peine de la renverser. Je dirai même que la passion n'existe plus. Voyez Alfred de Musset; c'est le règne de la fantaisie pure. Aussi plus d'émotion, plus de pathétique; car le pathétique et l'émotion naissent de la lutte et de la profondeur des sentiments. Lord Byron, du moins, appartient au règne de la passion; il connaît la morale, s'il ne la respecte pas.

Il y a encore, il faut le reconnaître, entre Lord Byron et Rousseau, une différence d'éducation. Lord Byron était un gentleman; il avait été mieux élevé. Molière, il est vrai, n'était pas de meilleure naissance que Rousseau; il était né sous les piliers des halles; mais Molière, comme Shakespeare, avait reçu du ciel ce don divin que ne possédèrent ni Lord Byron ni Rousseau; il savait se transporter dans les autres. Il savait faire parler tour à tour Thomas Diafoirus et Célimène, Alceste, Mathurine et Don Juan. Lord Byron et Rousseau n'ont jamais su faire parler qu'eux-

mêmes. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre cette faculté merveilleuse de s'oublier dans autrui, qui est la plus haute expression du génie, comme la charité est la plus haute des vertus dans l'ordre moral.

Rappelons-nous aussi que Lord Byron est mort bien jeune. Il se faisait en lui dans les derniers temps de sa vie une révolution morale qui fut brusquement arrêtée par la mort. Chez lui, l'âme était grande, mais il avait bien des puérilités qui se seraient plus tard dissipées comme le brouillard au soleil [1]. Son âme était un champ de bataille où le bien et le mal, la raison et la passion, la croyance et le scepticisme se disputaient tour à tour la victoire. Les grandes natures, comme les chênes vigoureux, mettent longtemps à croître. Certains écarts de la jeunesse ne sont souvent qu'un effort des natures puissantes pour chercher et trouver leur équilibre. Il est souvent de ces grands esprits dont on ne peut déterminer la marche parce qu'ils n'ont pas encore achevé leur évolution. La vie leur a manqué avant d'arriver au terme où ils auraient peut-être trouvé Dieu. L'essor de l'âme s'ignorant encore elle-même pour dégager l'idéal à travers les rêveries et les

1. Lady Blessington me semble avoir bien jugé Lord Byron lorsqu'elle a dit : « Il y avait en lui beaucoup de petitesses, et il y croyait trop ; mais il y avait aussi beaucoup de grandeur, et il n'osait pas assez le croire. »

orages des passions me rappelle ce génie des contes arabes qui sort du sein de la terre, enveloppé d'une épaisse vapeur; sa forme, d'abord indécise, grandit et se dessine peu à peu, s'élève vers le ciel, puis apparaît enfin radieuse aux premiers rayons du soleil, déployant ses brillantes ailes.

En arrivant à Genève après avoir descendu les rives du Rhin, Lord Byron s'établit à l'hôtel Sécheron. Peu de temps après, il choisit comme lieu de résidence la villa Diodati, à peu de distance de Genève. La villa Diodati est située sur le penchant du coteau qui domine la ville. La maison où demeurait Lord Byron est environnée d'une terrasse qui en fait le tour de trois côtés. On montre aux voyageurs le lit où il a couché et le bureau où il écrivait, l'avenue à gauche de la villa où il avait coutume de se promener et qui domine la vue de la côte et du lac. Là, le lac se rétrécit et se termine en promontoire; ses deux rives enserrent la coupe de lapis-lazuli et s'élèvent en coteaux richement décorés de berceaux de vigne et de maisons de campagne. Dans le fond, à gauche, on voit briller au soleil

La cité genevoise
Noble cité, riche, fière et sournoise.

Genève au loin découpe les tours sombres de Saint-Pierre sur un fond de transparence bleuâtre. Sous les

noires arches de ses ponts, le Rhône précipite son torrent de saphirs, dont le reflet de la lune fait des diamants.

Ce fut sur la terrasse de la villa Diodati, tandis que l'orage grondait dans la montagne, que Lord Byron écrivit la magnifique description du troisième chant. On pourrait trouver entre cette poésie et la poésie de la Bible plus d'un trait de ressemblance. La nature semble y être vue de haut, plutôt du point de vue du créateur que du point de vue de la créature. La joie solennelle qu'éprouve l'homme à s'enivrer au grand tumulte de la création est décrite en sublimes accents; les vers brillent comme des éclairs ; les échos sonores des montagnes qui se répondent l'un à l'autre avec des cris d'allégresse, la pluie qui tombe à torrents, le lac étincelant au loin de la lumière électrique présentent un admirable tableau mêlé de joie et de terreur. Ne dirait-on pas aussi les premières mesures qui succèdent à l'orage dans la symphonie pastorale, où l'on entend encore les dernières gouttes de pluie se jouant à travers les rayons du soleil ? « Et la terre rit comme si elle ne contenait pas de tombes. » C'est l'inspiration du second chant de *Lara* à son début, reproduite sous une autre forme :

But mighty nature bounds as from her birth.

« O terre toute baignée de sang et de larmes, s'écrie Corinne au cap Misène, tu n'as jamais cessé de produire des fruits et des fleurs[1]. » J'ai souvent remarqué la propriété qu'ont les grandes scènes de la création,

1. Ce fut à peu près à la même époque que parurent les vers si connus adressés à Lady Byron : *Fare thee well !* Je ne les citerai pas ici parce qu'ils me déplaisent; je n'y sens pas l'accent vrai, et je comprends fort bien que Lady Byron n'en ait pas été très-touchée. On prétend que madame de Staël dit, après avoir lu ces vers, qu'elle aurait voulu être aussi malheureuse que Lady Byron pour les avoir inspirés. J'avoue que je me permets de douter de la vérité de ce propos. Madame de Staël était elle-même trop sincère pour ne pas sentir et deviner ce qui sonnait faux. Il serait cependant injuste de prétendre que Lord Byron n'était pas ému en les écrivant. Sur le manuscrit original on voit la trace des larmes sur le papier. Il les composa un soir dans sa bibliothèque, après s'être laissé aller à une rêverie qui l'attendrit en lui rappelant les premiers temps de sa relation avec sa femme. Mais, encore une fois, je comprends que cette émotion d'artiste ait pu ne pas toucher bien vivement Lady Byron. Elle eut tort cependant d'en conclure que son mari n'était qu'un comédien. Les natures anglaises, fières, réservées, silencieuses, ont un peu de mépris pour les natures expansives qui s'exaltent et jouent un rôle vis-à-vis d'elles-mêmes. On peut dire de ces natures de poëte ce que M. de Rémusat a dit d'Abélard : « Il y a en eux quelque chose de l'insolence et du cynisme des natures nées pour la royauté; ils posent sans voile devant la foule. » Rien de plus terrible que cette passion de l'art quand elle vous possède. Tout est anéanti, tout est oublié, devoirs, affection, délicatesse, devant le désir de réaliser l'idéal qui s'est emparé de l'âme. Lord Byron était bien de ceux chez qui la passion de l'art et de la gloire absorbent tout et font pour un moment oublier tout autre sentiment. Avec sa nature susceptible, à la fois défiante et confiante, défiante par pénétration, et en

comme les grandes crises de la vie humaine, de rétablir en quelque sorte les grandes lignes des vérités religieuses. « Vous trouverez bien plus de sceptiques, dit un prédicateur anglais, dans un fauteuil au coin de leur feu, que sur un rocher en face de la mer et des cieux. » Après s'être perdu dans les broussailles de l'érudition, un savant peut arriver parfois à douter de l'existence d'Homère; mais qu'il relise la scène des adieux d'Hector et d'Andromaque, et il s'écriera : J'ai retrouvé mon Homère.

Le chant se termine comme il a commencé, par un tendre retour vers sa fille, « *the child of love, though born in bitterness and nurtured in convulsions,* » cette fille qui ne devait ni le connaître ni l'aimer [1]. Les

même temps confiante par une impossibilité absolue de dissimuler ses sentiments, il était organisé pour le malheur. Il y avait chez lui un singulier mélange de naïveté et de calcul, de sorte qu'il dissimulait quand ce n'était pas nécessaire et disait souvent ce qu'il n'aurait jamais dû dire. Il se serait défié de son meilleur ami, et, dans de singuliers accès d'épanchement, se serait confié à un inconnu. Or, rien n'était plus aisé que d'obtenir la confiance de Lord Byron. Il suffisait de le mettre sur le chapitre de ses griefs, de ses ressentiments : aussitôt la lyre résonnait; c'était à lui-même qu'il parlait, et il ne faisait plus aucune attention à son interlocuteur.

1. Lady Lovelace vint un jour en cachette chez M. Murray, et demanda à voir l'écriture de son père qu'elle ne connaissait pas. Dans la maison de Lady Byron, il était interdit, même aux domestiques, de prononcer le nom de Lord Byron.

générations se suivent et se précipitent dans la tombe :

Come d'autunno si levan le foglie.

Lady Lovelace est allée aujourd'hui rejoindre l'ombre de son père et de sa mère. Plutôt mathématicienne comme sa mère que poëte comme son père, elle avait hérité de Lady Byron la pureté de la conduite et la sévérité des principes ; de Lord Byron une certaine excentricité et l'insouciance de l'opinion du monde. Très-incrédule dans sa première jeunesse, elle était plus tard revenue à de meilleurs sentiments, et se fit lire à son lit de mort l'Évangile en grec.

Lord Byron, suivant son habitude, vivait sauvage et solitaire, et n'interrompait guère cette solitude que par de fréquentes excursions au château de Coppet. Aussitôt que madame de Staël sût Lord Byron installé à la villa Diodati, elle s'efforça de l'attirer à Coppet. Sa généreuse nature la portait à venir au secours de ce qui était persécuté, et la dureté, l'injustice du traitement que Lord Byron venait de subir en Angleterre émut tout ce qu'il y avait en elle de noble et d'élevé. C'était le moment où, dans toute la splendeur du talent et de la renommée madame de Staël répandait autour d'elle à flots pressés le mouvement, la lumière et la vie. Elle apparaissait tout

animée de cette vie puissante et de ce feu de génie qui brillait dans ses moindres entretiens. Le château de Coppet comptait alors parmi ses hôtes M. Schlegel, M. de Rocca, M. de Bonstetten, M. de Sismondi et M. de Sabran. Lord Byron et madame de Staël s'étaient déjà connus en Angleterre, et tout en se jugeant sévèrement l'un l'autre, ils se rendaient cependant justice. Ce fut dans une maison tierce qu'ils se rencontrèrent en Suisse pour la première fois. Naturellement, lorsqu'ils s'abordèrent, de tous les coins du salon, les yeux furent dirigés sur eux; on observait, on surveillait le choc des deux puissances. « Le lac Léman vous doit de la reconnaissance, Milord, lui dit gracieusement madame de Staël. » (Lord Byron venait alors de publier le *Prisonnier de Chillon*). « Un compliment de madame de Staël... » murmura Lord Byron; on n'entendit pas la fin de la phrase; il salua et s'enfuit à l'autre bout du salon. Il me semble voir d'ici M. Sainte-Beuve et madame Swetchine. « Quand on a fait *Volupté*, monsieur, on a une responsabilité. » — « Je saluai, dit M. Sainte-Beuve. » Madame de Staël ne se lassa pas, non plus, je pense, que madame Swetchine. Il faut un peu aimer les gens malgré eux en ce monde. Elle finit par attirer Lord Byron à Coppet. Il y venait souvent accompagné de son médecin Polidori, quelquefois en bateau, quelquefois à la nage; le

plus souvent il s'en retournait en bateau. Mais il y avait à Coppet des Anglais de passage qui jugèrent à propos de se scandaliser au sujet de Lord Byron. La première fois qu'il entra dans le salon de Coppet, il devint très-pâle, car il reconnut une Anglaise qui s'était chargée de négocier l'affaire de son mariage, et il fut obligé de faire un violent effort sur lui-même pour surmonter l'émotion que tant de souvenirs douloureux éveillèrent à cette vue. Quelques-unes de ces Anglaises prirent le parti de faire une scène et de sortir de la chambre quand Lord Byron y entra. De son côté, il ne se montrait pas aimable à Coppet. On le trouvait amer, sarcastique, prenant plaisir à scandaliser par des propos irréligieux le puritanisme de la société de Genève; enfin il s'amusait à se donner des airs sataniques. Personne n'avait plus de charme quand il voulait plaire, mais il ne le voulait pas toujours. Il avait un besoin de célébrité et un goût de faire effet qui luttait avec les instincts sauvages de sa nature. Cette vague recherche du beau, cette inquiétude du cœur et de l'imagination, ce démon intérieur qui agite les artistes, les rend la plupart du temps fort peu agréables dans les rapports habituels de la vie. Ils souffrent de la dépendance continuelle des autres où les met leur amour-propre, d'ordinaire susceptible et irritable, de ces autres qu'ils sentent à la fois infé-

rieurs et supérieurs à eux ; inférieurs par leurs talents, supérieurs par leur position de juges et de critiques. Ils font donc beaucoup mieux dans leur propre intérêt de se tenir éloignés du monde et de ne se manifester que par leurs œuvres ; comme ce sultan des contes arabes qui voyageait déguisé dans ses États, ils ne doivent se faire reconnaître que par la magnificence de leurs dons.

« Quand j'entrai, écrivait Lord Byron à un de ses amis, dans le salon de Coppet où j'avais été invité par madame de Staël pour un dîner de famille, je trouvai le salon plein d'étrangers qui étaient venus voir la bête curieuse. Une dame s'évanouit ou prétendit s'évanouir, et le reste fit une mine comme si Sa Majesté Satanique était entrée dans la chambre. Madame de Staël prit la liberté de me faire devant cette assemblée une leçon à laquelle je ne répondis que par un profond salut. » Le dirai-je? Ce ne sont pas les chuchotements et les insinuations mystérieuses des vieilles dames et des jeunes demoiselles puritaines entourant Lady Byron qui me donneraient une mauvaise opinion de Lord Byron ; ce serait plutôt ce fait incontestable : il a souvent pris plaisir à se moquer de ceux qui ont cherché à lui venir en aide lorsqu'il s'est trouvé dans une position difficile. Lord Byron ne pouvait pas souffrir les femmes auteurs. A ce titre, madame de Staël ne

devait pas lui plaire. Comme la plupart des hommes, il n'aimait pas à rencontrer l'égalité d'intelligence chez les femmes. Et cependant il rendait justice à ce talent spirituel, élevé, généreux, qui unissait l'énergie de l'homme à la grâce de la femme, qui mêlait à tant d'imagination une raison fine et profonde et était toujours emporté par de nobles instincts de bonté, de justice, de liberté, de courage. « Ne vous y trompez pas, dit-il un jour à quelqu'un qui parlait légèrement de madame de Staël devant lui, c'est la première femme de ce temps-ci, et peut-être de tous les temps.» Madame de Staël surtout avait une grande admiration pour Lord Byron; plus qu'aucun autre écrivain il mettait en mouvement son imagination. L'apparition de ses poëmes était pour elle un événement. Elle recréait, en quelque sorte, d'après ses ouvrages. « Avouez, lui disait madame Necker, lorsqu'elle méditait un poëme sur Richard Cœur-de-Lion, que votre Richard Cœur-de-Lion sera un Lara.» — « C'est possible, répondait-elle, mais je vous réponds bien que personne ne s'en doutera. » Il est toujours intéressant de connaître les jugements des personnes supérieures les unes sur les autres. Il y a chance que ce jugement soit vrai; on voit clair sur les hauteurs. Et il peut être curieux d'observer que Lord Byron et madame de Staël s'adressaient tous les deux le même genre de reproches. On connaît le

mot de madame de Staël sur Lord Byron : « Je lui crois juste assez de sensibilité pour abîmer le bonheur d'une femme. » Lord Byron, de son côté, disait que la sensibilité de madame de Staël était dans son imagination et dans sa tête plutôt que dans son cœur. Ils avaient entre eux ce trait commun d'être deux natures d'artiste, à la fois légères et profondes, chez qui l'imagination jouait le premier rôle. L'impossibilité de dissimuler leurs sentiments, et l'imprudence dans la confiance semblent aussi naturels à l'un et à l'autre. L'amour de la vérité serait encore un autre trait de ressemblance entre Lord Byron et madame de Staël. N'est-ce pas en effet le trait distinctif de ce qui est grand en tout genre, dans les arts, la philosophie, la politique, que cet amour de la vérité ?

L'aile ouverte et les yeux fixés sur le soleil [1].

Hâtons-nous de le dire, cependant, la comparaison serait injuste pour madame de Staël. Son cœur était plus chaud, son âme plus généreuse et plus pure que celle de Lord Byron. La fraîcheur et la jeunesse d'âme que madame de Staël sut conserver au milieu des temps si orageux et des mondes si divers qu'elle

1. « J'ai connu que Bonaparte baissait, disait madame de Staël, quand il ne s'est plus soucié de savoir la vérité. »

eut à traverser m'ont souvent fait penser à ces vers de Voltaire :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que ne ternit jamais l'amertume des mers.

Peut-être, tout en tenant compte de la petitesse des grands hommes, faudrait-il croire à une certaine gaucherie chez madame de Staël, puisqu'avec tout l'esprit du monde et une bonté égale à son esprit, cette personne, si aimée de tout ce qui l'entourait, eut souvent le malheur de déplaire à ceux-là mêmes qu'elle cherchait à captiver, et qui lui rendaient cependant justice. Ainsi Gœthe et Schiller disaient, après son départ, qu'ils se sentaient délivrés d'une grande maladie. Madame de Staël leur avait pourtant bien rendu quelque service en faisant connaître à la France la littérature allemande.

La réputation de Lord Byron a pâli en Angleterre ; madame de Staël semble aussi avoir pâli en France. Peut-être pourrait-on l'attribuer à la même cause. Ils ont, comme le pélican, nourri les générations nouvelles du plus pur de leur sang. L'imagination de Lord Byron a passé dans le domaine commun. Les idées de madame de Staël ont aussi passé dans le domaine public;

c'est encore à la source vive qu'elle a fait jaillir que viennent puiser tous les jours la littérature et la politique. Les oscillations de leur pensée par rapport aux vérités religieuses offrent aussi entre eux quelque analogie. Ils s'écartèrent tous deux de la tradition chrétienne au sein de laquelle ils avaient été élevés, Lord Byron plus encore que madame de Staël, qui resta toujours franchement déiste et spiritualiste. Ils eurent vers le milieu de leur vie quelques velléités de catholicisme; tous deux finirent par un certain retour au christianisme, plus marqué chez madame de Staël que chez Lord Byron. Chez l'un comme chez l'autre, la foi aurait fini, à ce que je crois, par triompher du doute. D'ailleurs, il faut bien le dire, la tradition de Lord Byron, comme la tradition de madame de Staël, était la tradition chrétienne, et chez les plus grands esprits comme chez les plus humbles, la tendance à retomber dans la tradition au sein de laquelle on a été élevé est bien forte. On y trouve une sorte de sécurité :

> J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,
> Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Pendant son séjour en Italie, Lord Byron pénétra un jour à Bologne dans le jardin de la jeune Italienne qui était devenue la maîtresse de son cœur. Il s'assit, en son absence, à l'ombre d'un bois d'o-

rangers, bercé par le doux murmure d'un de ces ruisseaux qui s'échappent des grottes italiennes sur un lit de coquillages, à travers les méandres des fleurs. Après avoir pendant quelque temps songé à son amour et aux malheurs qu'il attirerait peut-être sur la tête de celle qu'il aimait, il fondit en larmes, et cependant il pleurait difficilement, *le mie lacrime*, disait-il, *sono delle lacrime di sangue;* puis ses yeux tombèrent par mégarde sur le roman de *Corinne* qui était resté ouvert à cette place, au cinquième chapitre du second volume; et là-dessus il écrivit au bas de la page : « J'ai bien connu madame de Staël, mieux qu'elle ne connaissait l'Italie, mais je ne me doutais guère qu'un jour je penserais avec ses pensées dans le pays où elle a placé la scène de sa plus attrayante création. Elle a quelquefois raison et souvent tort à propos de l'Italie et de l'Angleterre, mais elle est presque toujours vraie dans la peinture du cœur humain, qui est le même chez tous les hommes, et qui n'est d'aucun pays ou plutôt de tous [1].» Ce jugement de Lord

1. « I knew Mme de Stael well, better than she knew Italy; but I little thought that one day I should think with her thoughts in the country where she has laid the scene of her most attractive production. She is sometimes right and often wrong about Italy and England, but almost always true in delineating the heart, which is but of one nation, and of no country, or rather of all. Byron, Bologna, August, 1823. »

Byron sur madame de Staël me semble frappant de vérité. Il serait assurément injuste de prétendre, comme on l'a dit souvent, qu'elle n'a pas su peindre l'Italie, et qu'elle n'entendait rien à la nature et aux arts. L'imagination ne lui manquait certainement pas; elle répandait à pleines mains en conversation les rubis, les roses et les diamants. C'était l'onde qui jaillit toute vive de la source, brille quand elle court et dont la rapidité entretient la fraîcheur. Ses descriptions dans *Corinne* ne sont peut-être pas exactes et précises comme on les aime en ce temps-ci; mais il n'importe; le soleil de l'Italie éclaire les pages de *Corinne* :

Connais-tu cette terre où fleurit l'oranger?

Je la connais, j'ai lu *Corinne*. Ses deux créations, *Delphine* et *Corinne*, suffiraient à elles seules pour prouver son talent d'artiste et d'inventeur. Cependant, ainsi que le remarque avec raison Lord Byron, c'est dans l'observation du cœur humain qu'est sa vraie supériorité. Son éloquence est une éloquence simple et naturelle qui part du cœur et va droit au cœur, sans traverser l'intermédiaire de l'art et de l'arrangement des phrases. Toute créature humaine peut s'élever à cette éloquence par instants, par éclairs, dans le transport de la passion. C'est la vive lueur que jette l'intel-

ligence quand elle entre en contact avec la vérité. De ce contact jaillit à l'instant même l'expression neuve, forte et colorée. Seulement, l'âme de madame de Staël est habituellement dans cet état d'émotion, d'ébranlement que les circonstances extraordinaires provoquent seules chez les êtres communs ; là est la grandeur et l'originalité de son génie. On peut étudier en elle la nature humaine élevée à des proportions gigantesques. Chacun fait avec elle des découvertes dans son propre cœur et y retrouve ce qu'il a mille fois senti sans avoir su l'exprimer. D'autres l'ont égalée ou surpassée quant à la beauté du langage, l'art des descriptions et de la composition ; aucun ne lui a ressemblé en ce genre[1]. C'est là qu'est son domaine, c'est là qu'elle règne par la double puissance de l'analyse et de l'imagination combinées, d'une imagination retournée en dedans, qui ne réfléchit pas le monde extérieur, mais qui illumine les profondeurs de l'âme :

Apparet domus intus, et atria longa patescunt.

1. Nul n'a peint mieux qu'elle, dans ses romans, les premiers éclairs de la passion naissante, quand on voit poindre à l'horizon la flamme qui va bientôt envahir et embraser le ciel, ou bien encore, la passion dans ses orages et dans ses tumultes, quand l'âme bouleversée par l'éruption du volcan n'offre plus qu'un vaste chaos de sentiments, d'idées, de volontés confuses et désordonnées.

On pourrait dire que de tous les grands esprits que la France a produits, elle est peut-être avec Voltaire celui qui a offert la réunion la plus complète des qualités distinctives de sa nation. Personne n'a possédé à un plus haut degré que madame de Staël, cette nature sympathique de la nation française qui sait s'approprier, s'assimiler en quelque sorte par une intelligence sagace et bienveillante les idées et les sentiments des nations étrangères, tout en conservant sa propre originalité, et en rectifiant par un simple et ferme bon sens ce qui blesse la vérité, le goût et la raison. Prenez le livre de l'*Allemagne*, et vous verrez la qualité qui domine encore tous les autres, celle qui sert de régulateur et de rhythme à cette musique brillante, c'est encore le bon sens, un bon sens inspiré, rapide et impétueux dans ses allures, privilége des grands esprits français depuis Bossuet jusqu'à madame de Staël. Les contrastes abondent dans son talent, et de là naît l'admirable mesure, l'équilibre merveilleux de ses facultés ; l'esprit critique ne nuit en rien au sentiment poétique, la finesse et la profondeur de l'analyse ne refroidissent pas l'enthousiasme et la chaleur du cœur.

Jamais le mot esprit, expression éminemment française qui ne se retrouve pas dans d'autres langues, dans toute l'étendue et la profondeur que l'on peut donner à

ce mot, ne s'est appliqué plus justement qu'à madame de Staël. Que de grâce dans les peintures de la société retracées dans *Delphine*, de cette lutte d'une société qui finit avec l'esprit nouveau représenté par une femme s'essayant péniblement à se dégager de ses entraves! Que de vérité et de finesse dans la création du personnage de madame de Vernon et de ces quelques figures du monde qus chacun croit reconnaître au passage! Le dirai-je? Madame de Staël ne m'a jamais semblé plus charmante que dans ces lettres à Camille Jordan, où elle nous apparaît avec le feu et la douceur de Delphine souriante sous un éclair de grâce héroïque[1].

Peut-être madame de Staël a-t-elle manqué d'un certain sens artiste, qui est l'une des qualités indispensables des œuvres de poésie et d'imagination. La poésie, comme l'art lui-même dont elle est la plus divine expression, doit être cette chaîne d'or qui unit la beauté de la forme à la beauté morale. Elle doit se colorer

1. J'ai en ma possession un charmant portrait de madame de Staël dans sa première jeunesse ; ses boucles brunes légèrement poudrées descendent sur ses épaules; sur la bouche entr'ouverte règne un vague sourire; ses grands yeux noirs brillent de génie et de bonté. Un ruban bleu noué gracieusement autour de la taille retient les plis d'une robe de mousseline blanche qui dessine les contours fuyants des épaules. Rien de plus gracieux que ce portrait. C'est l'éclat du génie dans la jeunesse; le soleil de Delphine et de Corinne y brille déjà.

des reflets du ciel et de la terre. Que ce soit l'accord rhythmé des sons, ou les lignes pures et délicates de la beauté, ce qui nous ravit dans les arts, c'est toujours cette union mystérieuse de notre double nature, et c'est pour cela même qu'ils ébranlent jusqu'aux plus intimes profondeurs de notre être. L'imagination de madame de Staël est toute renfermée dans le domaine moral, si l'on peut ainsi parler. Le monde extérieur la touche peu ou du moins il réveille en elle des impressions et des sentiments plutôt que des images. On peut expliquer par là la faiblesse du style descriptif en certaines parties de ses ouvrages, comme aussi quelques jugements faux sur les arts et presque toujours empreints de ce caractère de vague et de généralité qui prouvent chez l'auteur une assez grande ignorance, ou tout au moins une assez grande indifférence à ce sujet; enfin, on pourrait encore lui reprocher une certaine absence de sévérité vis-à-vis d'elle-même, qui se fait sentir dans son style comme dans ses idées. Peut-être vise-t-elle trop souvent au bon mot, et se croit-elle dispensée de tout autre jugement plus approfondi et plus raisonné lorsqu'elle est arrivée à donner à sa pensée une forme rapide et brillante, qui aurait, en conversation, excité l'approbation et rangé les auditeurs de son avis. Le style de madame de Staël est admirable lorsqu'elle est ani-

mée par l'enthousiasme ou inspirée par la passion ; plein de grâce et d'agrément dans la plaisanterie, et pour ainsi dire dans la conversation écrite ; mais il lui manque peut-être l'élégance et la beauté de la forme qui plaît aux imaginations artistes. Cette harmonie, cette perfection de langage est-elle le résultat de l'étude ? est-ce là ce don naturel qui dirige la main du peintre et du statuaire, lorsqu'ils cherchent à reproduire le modèle idéal qui flotte devant leurs yeux, et qui inspire à l'écrivain au moment où il prend la plume, l'accord parfait de l'idée et de l'expression ? Je serais porté à croire qu'en cela comme en toutes choses le talent est primesautier, et que le travail ne peut guère ajouter ni remédier aux facultés naturelles.

Citons encore ici quelques jugements de lord Byron sur madame de Staël. « C'est une belle créature, disait-il à Lady Blessington, mais, avec ses grands talents, d'une simplicité tout à fait extraordinaire qui la portait à croire tout ce qu'on lui disait, par conséquent à se laisser continuellement attraper, ce qui lui arrivait souvent à Londres. Elle avait la manie de croire que le monde entier s'occupait d'elle, et ne parlait incessamment que de ses griefs réels ou imaginaires. » A ces mots, dit Lady Blessington, je ne pus retenir un léger sourire ; Lord Byron s'en aperçut et rougit. « Madame

de Staël, disait-il encore, était très-éloquente quand son imagination s'enflammait, et il fallait peu de chose pour l'enflammer. Elle avait plus de puissance d'imagination que de raisonnement, peut-être parce qu'elle avait exercé plus l'une que l'autre. Il y avait dans son style parlé de la profondeur apparente, et, à travers ses phrases brillantes, une certaine obscurité vous laissait dans l'esprit cette vague mais fâcheuse impression qu'elle ne comprenait pas toujours bien clairement ce qu'elle s'efforçait d'exprimer aux autres. Elle avait la manie de se perdre dans les discussions philosophiques ; une fois égarée dans les mille détours de ce labyrinthe métaphysique, elle ne savait plus par quelle voie en sortir; car la fougue d'imagination, qui l'avait engagée dans ce dédale, était impuissante à l'en retirer. On reconnaissait toujours chez elle le défaut d'une éducation mathématique qui lui eût servi de lest et de boussole, et en dépit de toute l'adresse qu'elle mettait à dissimuler sa défaite, à couvrir sa fuite, un logicien capable lui eût sans peine coupé la retraite.» — «Madame de Staël n'a jamais su, disait madame de Genlis, combien j'aurais eu envie de l'élever. » Il semble que Lord Byron aurait eu la même envie. Peut-être madame de Staël, de son côté, aurait-elle pu trouver que ce manque de lest et de boussole se faisait aussi parfois sentir dans l'intelli-

gence de Lord Byron. Bien que Lord Byron eût assurément beaucoup d'esprit, il n'avait pas une grande abondance d'idées, et je m'imagine que dans une discussion entre madame de Staël et lui, ce n'est pas lui qui aurait eu le dernier mot. Madame de Staël, à ce qu'il prétend, le sermonnait parfois, et l'on conçoit qu'entre un précepteur un peu impérieux et un élève aussi rebelle, les rapports dussent parfois être orageux. A cette occasion, il dit un jour qu'il lui pardonnait « ses terribles bonnes intentions[1]. » Elle s'entremit pour le réconcilier avec sa femme. Ils eurent à ce sujet plusieurs conversations. Lord Byron se défendit; il dit qu'il avait fait tout ce qu'il pouvait en retardant autant que possible l'acte de séparation afin de laisser à Lady Byron le temps de revenir à lui, mais qu'une fois ce pas fait ils étaient séparés pour jamais. Il cita à madame de Staël ses propres paroles dans *Delphine* : Un

1. « Madame de Staël, disait-il encore, était souvent brusque et indiscrète dans ses questions ; elle m'interrogeait continuellement, mais elle ne me blessait jamais, parce que je savais que ses questions ne procédaient pas d'une vaine curiosité, mais du désir de vous être utile. Elle cherchait toujours à sonder mon caractère qui n'est pas facile à pénétrer. Personne n'était plus sincère que madame de Staël; sa bonté de cœur était réelle. Elle prit le plus grand intérêt à ma querelle avec Lady Byron, et je crois que, si elle l'eût connue, elle eût pris quelque influence sur elle, qui eût peut-être balancé celle de sa mère. Elle fit les derniers efforts pour amener une réconciliation entre nous. C'était la meilleure créature du monde. »

homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre. A cela elle me répondit, écrivait-il plus tard à M. Disraëli, qu'il ne fallait pas faire la guerre au monde; qu'il était toujours plus fort qu'un individu : « Je l'ai essayé moi-même dans ma jeunesse, mais cela ne m'a pas réussi. » Voici une lettre de Lord Byron adressée à madame de Staël, ayant trait à cette négociation, et que j'ai trouvée dans les archives de Coppet. On remarquera combien dans ses nuances et sa délicatesse, elle fait honneur à Lord Byron.

« Diodati, 24 août 1816.

» Chère madame, j'avais l'intention de vous écrire avec quelque détail, mais ce sujet éveille en moi trop de pensées pour pouvoir les exprimer par des paroles. La nouvelle dont vous me parlez m'est arrivée à l'improviste ; (j'ai défendu à mes correspondants d'Angleterre de nommer ou même de faire allusion à aucun membre de ma famille, ma fille exceptée.) Dire seulement que je suis affligé de la maladie de Lady B..., c'est ne rien dire ; mais elle-même m'a privé du droit de dire davantage. Notre séparation peut avoir été de ma faute; mais elle a été de son choix. J'ai tout essayé pour la prévenir, et je ferais autant et plus pour y mettre fin. Un mot pourrait le faire, mais il ne m'appartient pas de le prononcer. Vous m'avez de-

mandé si je pensais que Lady B... me fût attachée. A cette question je puis seulement répondre que je l'aime. Je suis absolument incapable d'ajouter un mot de plus sur ce sujet; et j'aurais beau en dire dix mille, ils aboutiraient à la même conclusion et seraient aussi inutiles que sincères.

» Je ne puis terminer sans vous remercier encore une fois de vos bienveillantes dispositions à mon égard, tant en cette occasion que dans plusieurs autres, et sans vous prier de me croire toujours et fidèlement.— Votre obligé et affectionné serviteur.

» BYRON [1]. »

« Diodati, August 24th, 1816.

» 1. Dear madam — It was my intention to address you at some length — but my subject has too many thoughts for words. — The intelligence which you mentioned came upon me unexpectedly — as my correspondents in England are forbidden by me to name or allude to any branch of that family — except my daughter. — To say — that I am merely sorry to hear of Lady B... illness — is to say nothing — but she has herself deprived me of the right to express more. — The separation may have been my fault, but is was her choice. — I tried all means to prevent — and would do as much and more to end it — a word would do so, but it does not rest with me to pronounce it. — You asked me if I thought that Lady B. was attached to me ? — To this I can only answer that I love her. — I am utterly unable to add a word more upon the subject — and if I were to say ten thousand they would only come to the same conclusion — and be as unavailing as sincere.

» I cannot conclude without thanking you once more for your

Enfin, il consentit à écrire une lettre à un ami commun, exprimant son désir de se réconcilier avec Lady Byron, tandis que madame de Staël, de son côté, écrivit à lady Romilly. Sir Samuel Romilly avait été, comme on sait, avec le docteur Lushington, un des légistes qui avaient conseillé la séparation. Lady Byron répondit, comme toujours, par un refus imperturbable. Lord Byron sait bien que nous ne pouvons pas vivre ensemble, telle fut sa seule et constante réponse; et à partir de ce jour les cœurs furent plus divisés que jamais. Réconciliés aujourd'hui dans la paix du tombeau, ils étaient condamnés par le malheur de leur nature et de leur destinée à se servir jusqu'à leur dernier jour d'instrument de torture l'un à l'autre. Madame de Staël se trompa [1], comme se trompent souvent

kind disposition towards me on this — as on others — occasions — and by begging you to believe me ever and faithfully.

» Your obliged
and affectionate servant,

» To the Baroness de Stael Holstein. » » BYRON. »

1. Si l'on veut voir se dessiner la fière silhouette des deux caractères, il faut relire les lettres que Lord et Lady Byron échangèrent à l'occasion de la publication des *Mémoires de Lord Byron*. Lord Byron avait chargé M. Murray de soumettre le manuscrit de ses *Mémoires* qu'il écrivait alors à Venise, à l'inspection de Lady Byron, afin qu'elle en retranchât ce qui ne lui conviendrait pas. Lady Byron, irritée peut-être par de légitimes griefs,

les belles âmes; elle crut la nature de Lady Byron aussi généreuse que la sienne. Si elle eût contracté par amour un mariage imprudent, elle ne se serait pas plu à faire de l'homme de génie qu'elle avait épousé un *outlaw*. Elle aurait, au contraire, cherché à le réconcilier avec lui-même et avec la vie. Elle lui aurait parlé « d'une certaine beauté de la nature qui n'est pas là pour narguer l'homme, mais pour lui prédire de meilleurs jours. »

On a dit, et je crois avec raison, que Lord Byron avait plus de goût pour la fille de madame de Staël que pour madame de Staël elle-même. J'aimais sa fille, dit-il en plus d'un endroit, après avoir critiqué assez sévèrement madame de Staël. Elle apparaît pour la première fois en Angleterre dans son journal [1], où il fait allusion à une soirée passée chez sa mère. « Mademoiselle de Staël descendit le soir, dit-il, et dansa devant nous la danse du châle avec beaucoup de

et ayant, il faut le reconnaître, de fortes raisons de se défier de la discrétion de Lord Byron, répondit par une lettre assez dure et assez sèche où elle se refusait à la lecture de ses Mémoires en lui conseillant dans son intérêt de s'abstenir de les publier. Lord Byron répondit à son tour par une lettre aussi fière et aussi irritée, terminant par cette citation du Dante :

La fiera moglie più ch'altro mi nuoce.

1. Journal de 1813.

grâce et de précision. » Il la retrouva à Coppet en 1816, mariée depuis peu de temps et dit qu'il était intéressant d'assister à l'épanouissement des affections domestiques chez une jeune femme. La duchesse de Broglie, nous raconte-t-il, me dit un jour à Coppet, en réponse à une remarque que je lui faisais sur les erreurs des hommes d'esprit, « qu'on était plus sévère pour eux, et qu'après tout ils n'étaient pas plus mauvais que d'autres; seulement, étant plus en vue, leurs fautes attiraient plus l'attention, particulièrement en tout ce qui pouvait les rabaisser au niveau des autres ou élever les autres à leur niveau[1]. » On voit que Lord Byron avait conservé un souvenir reconnaissant de cette bienveillante coquetterie.

J'ai toujours pensé qu'il y avait une réminiscence de la personne que Lord Byron avait vue à Coppet dans un des plus jolis portraits de femme qu'il ait tracés, sous le nom d'Aurora :

Early in years, and yet more infantine
In figure, she had something of sublime
In eyes which sadly shone, as seraph's shine.
All youth, but with an aspect beyond time;
Radiant and grave, as pitying man's decline;
Mournful, but mournful of another's crime,

1. Journal de 1814.

She look'd as if she sat by Eden's door,
And grieved for those who could return no more [1].

Jamais le génie de Lord Byron ne fut plus actif et son inspiration plus féconde que pendant ce temps passé à la villa Diodati. Il acheva le troisième chant de *Childe-Harold*, commencé dans son voyage; il écrivit le *Dream* (*le Rêve*) qui le reporta aux jours de sa première jeunesse; la *Monodie sur la mort de Shéridan*, qui fut récitée à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane [2], et enfin un poëme étrange, *Darkness* (*les Ténèbres*), où l'obscurité de la conception s'unit à l'obscurité de la pensée et de la diction. Sans doute, il y a de la puissance dans cette peinture des angoisses de la terre aux prises avec la désolation des derniers jours. C'est bien ainsi qu'on

1. « Enfant par l'âge et plus encore par son extérieur, elle avait je ne sais quoi de sublime dans les yeux qui brillait tristement comme ceux d'un séraphin. Tout en elle était jeunesse, et elle semblait hors des atteintes du temps; radieuse et grave, comme si elle eût plaint l'homme déchu; triste, mais d'un crime qui n'était pas le sien, on eût dit qu'elle était assise à la porte d'Éden, et pleurait sur ceux qui en étaient exilés sans retour. (*Don Juan*, XV, 45.) »

2. C'est dans cette monodie que se trouve ce beau vers qui semble une allusion à sa propre destinée :

And folly loves the martyrdom of fame,

et cet autre vers si vrai et si touchant :

That what to them seem'd vice might be but woe.

rêve la fin du monde dans son horreur; mais il me semble que l'on sent à l'étrangeté du sujet et au vague de l'exécution la trace de l'influence de Shelley sur Lord Byron. Il avait, en effet, fait connaissance à Sécheron avec M. et madame Shelley et une de leurs parentes établie dans le même hôtel. Il y avait déjà eu entre Lord Byron et Shelley un échange de lettres, et Shelley avait envoyé son poëme de la *Reine Mab* à Lord Byron qui en fut frappé, mais c'était la première fois qu'ils se voyaient. Shelley était, à cette époque, comme lui, un proscrit de la société anglaise. Son histoire et sa fin tragique sont aussi étranges que ses œuvres et son caractère. Il était né en 1792 dans le comté de Sussex. Maltraité par son père qui ne sut rien comprendre à la fine et originale nature qu'il avait à diriger, il ne fut pas plus heureux en échappant à sa tutelle pour entrer dans les écoles publiques. A treize ans, il avait déjà publié deux romans ; à l'âge de quinze ans, au sortir du collége d'Éton, il entreprit de réformer le monde et la nature, déclara la guerre à tous les préjugés sociaux, à toutes les erreurs accréditées. Dès le début, il prit bravement le taureau par les cornes et publia un livre intitulé : *De la Nécessité de l'athéisme*, qu'il dédia à tous les évêques d'Angleterre. Pour ce fait il fut expulsé de l'université d'Oxford et encourut le déplaisir de son père. Mais déjà il vivait dans un

monde idéal, création de son imagination et de sa raison, éclairé par la froide et brillante clarté d'une lune d'hiver. Tous les événements de notre monde lui étaient assez indifférents :

Sans haine et sans amour, il vivait pour penser.

Il suffit de regarder son portrait pour pénétrer dans cette nature étrange, plutôt fantastique que réelle; de grands yeux qui dévorent la moitié de son visage, le nez légèrement aquilin, la bouche finement dessinée, l'ovale pur et grec, un teint qui devait avoir une transparence et une délicatesse un peu maladives, et l'on comprend que Shelley eût comme Lord Byron le privilége d'enflammer l'imagination des femmes. Il fut le martyr de ses opinions légèrement conçues et présomptueusement exprimées. Il se vit successivement chassé de l'université d'Oxford et de l'Angleterre. Un mariage d'inclination qu'il avait contracté contre la volonté de son père ne tourna pas heureusement. La tutelle de ses enfants lui fut enlevée par les tribunaux d'Angleterre, toujours en raison de cette accusation d'athéisme ; et enfin après avoir conclu une nouvelle union avec Mary Godwin [1], jeune fille faite pour le

1. Fille du célèbre écrivain, auteur de *Caleb Williams* et de divers autres romans qui ont eu une grande réputation en Angleterre.

comprendre par le cœur, l'esprit et la hardiesse des opinions, il quitta définitivement l'Angleterre en 1817. On voit que sans partager ses erreurs, on doit du respect à son caractère. Il sut souffrir plutôt que de rétracter ce qu'il croyait la vérité. Shelley adopta ce panthéisme poétique de Gœthe, que M. Caro nous a naguère spirituellement exposé; il s'en fit le prédicateur et l'apôtre.

Lorsqu'il vint à connaître Lord Byron, il ne laissa pas d'avoir une certaine influence sur lui, sans avoir pu parvenir à lui faire jamais adopter ses opinions [1]. La pensée de Lord Byron était toujours éveillée par la pensée d'autrui, mais l'énergie native qui résidait en lui corrigeait ce qu'il y avait de disparate dans ces inspirations diverses et y établissait une unité secrète.

1. Il serait facile de reconnaître la trace du vague mysticisme de Shelley, de cet universel amour qui, selon lui, animait la nature entière dans les stances enchanteresses du troisième chant de *Childe Harold*. Cette note ne semblerait-elle pas avoir été écrite par Shelley lui-même? « But this is not all; the feeling with which all around Clarens, and the opposite rocks of Meillerie, is invested, is of a still higher and more comprehensive order than the mere sympathy with individual passion; it is a sense of the existence of love in its most extended and sublime capacity, and of our own participation of its good and of its glory : it is the great principle of the universe, which is there more condensed, but not less manifested, and of which, though knowing ourselves a part, we lose our individuality, and mingle in the beauty of the whole. »

Il y avait chez lui un certain fonds de bon sens qui ne pouvait s'accommoder des doctrines de Shelley. « L'esprit de Lord Byron vacillait, dit avec raison Thomas Moore, mais il retombait toujours sur certains principes fixes. L'idée de Dieu était au nombre de ces principes fixes [1]. Bien qu'il ait souvent douté de tout, il n'abandonna jamais la croyance en Dieu. Sur certains points en politique et en religion, il était ferme comme un rocher, mais comme un rocher incessamment battu par les vagues du doute. Les esprits sensés finissent toujours par retomber, comme par une gravitation naturelle, sur l'idée de Dieu, et le bon sens, qui chez Lord Byron faisait contre-poids à une fougueuse imagination, était un des heureux contrastes de cette nature si richement douée.

Shelley n'a exposé son système en aucun de ses ouvrages ; il l'a toujours dissimulé sous le voile poétique. C'est en effet la forme qui se prête le plus aisément à l'exposition philosophique du panthéisme. Le système de Shelley tel qu'il nous apparaît à travers sa poésie est impossible à serrer de près, et échappe à la démonstration. Il ne résiste pas à l'étreinte de la logique, qui, fermant toutes les portes par où s'échappent l'i-

1. « Il est plus naturel, dit Lord Byron dans son journal, d'imaginer un créateur qu'un concours fortuit d'atomes. Toutes choses remontent à une source bien qu'elles s'écoulent vers un océan. »

magination et le sentiment, le réduit au pur athéisme, c'est-à-dire au monde éternel, seul moteur de lui-même, comme l'avait conçu M. de la Place. Il faut reconnaître, cependant, qu'il y a malheureusement un grand nombre d'esprits de toute sorte, vulgaires et éminents, qui ne sont pas frappés de l'évidence d'une première cause, de sorte que si la nécessité peut encore se plaider en faveur de cette vérité, l'évidence du moins ne peut plus se soutenir. Dans l'esprit des anciens, l'idée d'une première cause était encore moins nette que l'idée de l'immortalité de l'âme, ce qui semblerait prouver que cette idée n'est pas très-naturelle à l'esprit humain :

Discite justitiam moniti et non temnere divos,

dit Virgile, qui n'avait assurément pas une idée bien claire de l'unité de Dieu.

Les notions de l'humanité dans ces régions métaphysiques sont faibles et incomplètes, et de nos jours en particulier où l'esprit humain s'est à la fois étendu et affaibli, si décidé que l'on soit à se tenir ferme sous son drapeau, on s'aperçoit que tous les systèmes se joignent et rentrent en quelque sorte les uns dans les autres.

Il y a peut-être moins loin du christianisme au panthéisme, que du déisme pur au panthéisme. L'idée de

l'incarnation réalise une sorte d'union mystérieuse entre Dieu et le monde. Il faut convenir que le langage des théologiens sur ce point est souvent singulièrement entaché de panthéisme. J'en dirai de même des philosophes déistes, lorsqu'ils essaient de concilier le fini et l'infini, en faisant de la création une émanation de la première cause. Le spectacle qu'offre à nos yeux la création, on doit le reconnaître, donne en apparence raison au panthéisme. Il suggère plutôt l'idée d'un grand organisme qui se développe suivant des lois dont il n'a pas conscience que du gouvernement d'un Dieu juste et sage. Il y a un abîme entre l'être absolu tel que la raison le conçoit et le Dieu de la création. Peut-être cette femme héroïque qui s'écriait en mourant : « Nature, ouvre ton sein, Dieu juste, reçois-moi, » exprimait-elle assez bien cette double tendance de l'esprit humain qui ne peut s'expliquer la nature sans Dieu, et ne consent pas non plus à la regarder purement et simplement comme son œuvre. Cette œuvre a dû être tout au moins singulièrement altérée et défigurée. Le redoutable problème du mal élève un obscur nuage entre Dieu et la création. Ce monde est si incohérent, si contradictoire, qu'il ne faut pas s'étonner de retrouver ces incohérences et ces contradictions dans des régions supérieures. Ces contradictions ne se retrouvent-elles pas partout ?

Ainsi un instinct profond porte l'homme à regarder la souffrance comme un châtiment, et cependant la vie est loin d'être une éducation; pour peu qu'on la laisse faire, elle corrompt.

Shelley, malgré ses erreurs, était une âme religieuse, enflammée du pur amour du bien et du beau. C'est précisément la difficulté de concilier cet amour du bien et du beau avec le spectacle de ce monde qui le précipita dans le panthéisme. Il y a une mélancolie plus profonde encore que celle de Childe-Harold, on sent que le christianisme a passé par là; c'est la mélancolie des marbres antiques, le soupir vers l'infini qui ne trouve pas de réponse. Et cependant, le sentiment religieux, et même le sentiment de l'immortalité, de la vie éternelle, a pu parfois exister à l'état, il est vrai, bien vague et bien confus en dehors de la croyance à la cause première. Le panthéisme est ivre de Dieu, disait un philosophe allemand suivant une expression plus poétique que juste. Une certaine disposition mystique se voit parfois chez les panthéistes. C'est en ce sens, et en ce sens seulement, au point de vue du sentiment, qu'ils ont le droit de protester contre l'accusation d'athéisme [1]. Shelley n'était pas non plus

1. Shelley a raconté dans un de ses poëmes intitulé : *Julian et Maddalo*, une de ses conversations métaphysiques avec Lord Byron, tandis qu'ils chevauchaient ensemble sur les bords du

sans quelque hérésie au sujet de l'institution du mariage. La vérité oblige à le reconnaître; c'est là une des hérésies morales qui succèdent habituellement à la perte de la foi religieuse, disons plus, de la foi catholique.

Il est de mode aujourd'hui en Angleterre de préférer la poésie de Shelley à celle de Lord Byron. Cette opinion me semble tant soit peu paradoxale. Bien inférieure en puissance, en pathétique, en profondeur, je ne sais cependant si la poésie de Shelley ne l'égale pas par la finesse, la délicatesse, les traits d'exquise sensibilité. On dirait de ces stalactites brillantes, de ces grappes de cristaux colorés de mille nuances ; mais on n'y sent pas circuler le courant de feu qui anime la poésie de Lord Byron et lui prête tant d'éclat et de charme. Si haut qu'elle s'élève, la poésie de Lord Byron prend toujours pied dans la réalité; jamais il ne perd de vue la terre, alors même qu'il plane dans le ciel. Il prend la réalité dans ses serres et l'emporte avec lui dans les régions de l'idéal. La poésie de Shelley est suspendue entre le ciel et la terre, comme ces fils tenus de la vierge dorés par le soleil d'automne, et s'éclaire de mille lueurs indécises. Le poëte lui-même semble, tel que l'Ariel de

golfe de la Spezzia. « Personne, dit-il, n'a jamais pu savoir ce que Maddalo (Lord Byron) pensait au fond sur ces sujets-là. »

Shakespeare, une créature aérienne et fantastique. Il est cependant une de ses œuvres qui n'est ni assez connue ni assez admirée. La Cenci est, selon moi, une des plus belles tragédies des temps modernes. Les touches délicates, les traits pathétiques s'animent à cette lueur poétique au sein de laquelle nagent les idéales créations de Shakespeare et de Lord Byron, et qui ne se peut ni définir ni dépeindre, comme le rayon, la flamme, le son. Cette noble figure de la Cenci est dessinée d'un trait vigoureux et délicat qui fait songer à quelque esquisse de Léonard. L'obscur et redoutable phénomène de la fausse conscience apparaissant peu à peu chez la jeune Béatrice, aux prises avec une situation plus forte qu'elle, innocente et criminelle à la fois, le fier regard de cette candide enfant qui fait pâlir ses accusateurs, son effroi de la mort auquel succède une héroïque résignation, tout ce tableau est admirable de vérité. Je trouve cette tragédie, si peu connue, supérieure aux tragédies de Lord Byron, auxquelles on ne rend cependant pas la justice qu'elles méritent. Il est certain qu'on aurait pu lui dire ce que Marmontel disait à Diderot : « Vous avez l'inverse du talent dramatique ; il consiste à se transporter dans les autres, vous transformez tout en vous. » Je n'excepterai de cette condamnation que Sardanapale et ses deux drames bibliques, *Caïn* et

Heaven and Earth. La conception du rôle de Sardanapale est originale et gracieuse. Lord Byron lui a prêté sa fantaisie et sa flamme. Il l'a fait brillant comme lui. Il est vrai qu'il lui prête aussi dans ses rapports avec sa femme des délicatesses que ne pouvait guère connaître un satrape de l'orient traînant cent concubines après lui. On comprend et on excuse la passion de Myrrha. Rien de plus suave que cette esclave grecque, à la bouche rose et grave, qui semble nager dans une atmosphère de lumière et de pureté, et unit une âme héroïque à la molle langueur des filles de l'Ionie. On voit briller son regard noir sous ses longs cils et ses dents blanches et transparentes sur le rose ardent de ses lèvres. Elle aime le généreux monarque en Sardanapale, et cependant elle rougit d'aimer un barbare, et use de toute son influence sur lui pour élever son âme et l'armer contre les terreurs de la mort. Si elle est quelquefois trop tendre, trop soumise, et si cette soumission contraste avec l'élévation héroïque de son caractère, c'est bien celle qui convient à une esclave grecque, à une séduisante fille de l'Ionie, chez qui la liberté et le mépris de la mort sont tempérés par le sentiment intérieur de ce qu'elle regarde comme une passion qui l'abaisse. Ne pourrait-on pas trouver quelque rapport entre le Sardanapale de Lord Byron

et le Sévère de *Polyeucte* ? Cette même nature libre, généreuse, d'un politique s'élevant au-dessus des croyances de son temps, d'un homme parfaitement aimable qui a conscience du charme qu'il possède, cette vue large et indifférente qu'il jette sur les affaires de ce monde, n'exclut pas une certaine chaleur d'imagination, et une sensibilité hautaine et fière. Le Sardanapale de Lord Byron est un épicurien sur le trône, si blasé sur le plaisir que la douleur et le danger, quand ils viennent à fondre sur lui, ne lui causent ni inquiétude ni terreur. Il va de la salle du banquet à la bataille comme à la danse, conduit par les grâces, avec la jeunesse, la joie et l'amour pour guides. Il se sert tour à tour de l'épée et de l'éventail, du bouclier et du miroir, et dans les bonnes comme dans les mauvaises circonstances plane au-dessus de sa destinée. A la fin, cet épicurien voluptueux se transforme en héros, et l'héroïsme de la Grèce apparaît aussi chez Myrrha. Sardanapale se regardant dans un miroir pour arranger sa chevelure avant de courir au combat et de monter sur le bûcher, offre un original mélange de mollesse, de courage et de légèreté.

La grande beauté du mystère de *Heaven and Earth* (*Ciel et terre*) est dans son intrépide simplicité. Lord Byron envisage en face la sublime grandeur de son sujet. Le monde naissant nous apparaît dans sa magnificence

et sa fraîcheur; on y sent passer comme le souffle du matin de la création, cette clarté et cette pureté de l'aube qui se lève, ce qu'un ancien appelait *pars divinior diei*. Et cependant le monde est déjà condamné à mort. L'homme, l'ange, le démon apparaissent tour à tour devant nous. Les anges adressent à peine la parole même à leurs belles maîtresses, et ils dédaignent les discours sentencieux de Noé et de ses fils. La scène s'ouvre à minuit au pied des côtes boisées du mont Ararat. Les créatures mortelles, ayant le sentiment de leur perversité, ont entendu la terrible prédiction du déluge qui les menace, et toute leur vie est assombrie par la terreur; mais les fils de Dieu sont descendus sur la terre, et le cœur des femmes a été ému de leur beauté. Anah et Aholibamah errent à la pâle clarté des étoiles, et évoquent les anges qu'elles aiment. Elles sont d'un caractère différent; Anah, douce, gracieuse, soumise; Aholibamah, fière, impétueuse, ambitieuse; l'une aime avec crainte, l'autre avec orgueil. Les évocations des jeunes filles ont un singulier accent de passion, et on comprend qu'elles aient fait descendre les anges du ciel dans ce drame où l'amour divin s'unit à l'amour terrestre comme en ces horizons lointains où le ciel et la mer se confondent. Les anges apparaissent au sein de la nuit portés sur leurs brillantes ailes, et laissent

dans les airs une trace lumineuse qui colore les flancs du Mont Ararat. Le ciel s'est ouvert, le voile qui nous sépare des réalités invisibles est soulevé, et l'on voit monter et descendre les anges que le patriarche Jacob vit plus tard apparaître dans ses songes au pied de son échelle mystique. Azaziel et Samiasa s'envolent et disparaissent dans les airs emmenant avec eux Anah et Aholibamah. C'est le triomphe de l'amour sur la mort et les terreurs du jugement dernier. On les voit s'élever dans les airs de ce vol majestueux et sublime des anges qui décorent la chapelle Sixtine. Puis vient une magnifique description du déluge, où Lord Byron s'est évidemment inspiré du célèbre tableau du Poussin; un ciel de plomb étendu sur les eaux; le soleil éteint et livide; les rochers et les arbres suspendus à leurs pics attendant leur destin avec un sombre effroi; quelques créatures humaines se débattent en vain contre les vagues. On entend un cri déchirant; une femme tend son enfant à Japhet et le supplie de le sauver; les uns maudissent et blasphèment; les autres bénissent encore Dieu jusque dans le sein de la mort; enfin les eaux s'élèvent peu à peu et l'on aperçoit au loin l'arche qui flotte sur l'abîme. Il y a plus de vie, plus de mouvement, plus de lumière dans le tableau de Lord Byron que dans celui du Poussin. On a dit de Milton qu'il était le fils d'une

nymphe et d'un archange. Lord Byron semble issu de cette union mystérieuse d'un ange et d'une de ces filles égarées de la terre qu'il a peintes brûlantes d'amour dans son mystère.

Les redoutables questions que soulève le drame de *Caïn* sont plutôt du ressort de la philosophie que de la poésie, bien que Lord Byron ait éclairé ces profondeurs de la nature humaine et de la vie de lueurs éclatantes et sombres qui dévoilent à l'imagination les perspectives de l'infini. Le drame de *Caïn* s'ouvre avec grandeur et majesté par la prière de la première famille humaine adressant ses vœux au Dieu créateur, aux rayons du soleil levant. Adam et Ève, Abel, Adah, Zillah, invoquent tour à tour l'Éternel. Caïn seul reste silencieux et sombre, et dès le premier dialogue éclatent les révoltes de son âme hautaine contre la vie et la destinée. Tourmenté de la soif de connaître, de pénétrer dans ces redoutables mystères, les réponses de ses parents ne le satisfont pas; il trouve avec raison qu'ils répondent à la question par la question. La terreur saisit Caïn devant ses propres pensées revêtues d'une forme humaine; un ange lui apparaît soudain d'une beauté étrange et mystérieuse. Lucifer lui révèle le secret des angoisses, des doutes qui travaillent sourdement son âme. Il lui révèle aussi son immortalité qu'il ignore, et dans un dis-

cours admirable d'audace et de désespoir, il l'exhorte du moins à se rendre puissant, puisqu'il est destiné au malheur et à un malheur éternel. Adah entre en ce moment, et son effroi à l'ouïe de la conversation impie entre Caïn et Lucifer lutte en vain contre la fascination que l'ange rebelle exerce sur elle. Milton a été accusé le premier d'une certaine partialité pour le personnage de Satan. Il lui a prêté un noble orgueil, une fière indépendance, un stoïcisme altier contre la douleur ; mais le Lucifer de Lord Byron est bien autrement intéressant. Sa grandeur, sa mélancolie, son air de souffrance qui le range parmi les opprimés et excite notre pitié, ses vues profondes sur l'infini en font un Hamlet transporté dans de plus hautes régions. « Nous sentons tous, a dit M. de Vigny, quelque sympathie pour les révoltés de la création. » Le Méphistophélès de Goethe serait seul de nature à satisfaire les vrais croyants ; c'est purement et simplement le génie du mal. Il semble que Lord Byron ait personnifié dans les divers acteurs de son drame les combats qui déchiraient son âme. Il a donné à Lucifer et à Caïn ses doutes hardis, ses angoisses, ses révoltes contre la destinée humaine ; dans la bouche d'Adam, d'Abel, de Zillah et d'Adah il a mis ses élans religieux, ses retours de foi (par imagination, disait l'incrédule Shelley). On serait d'abord

tenté de croire, à la force des arguments et à la faiblesse des réponses, que Lord Byron a révélé le fond de sa pensée par la bouche de Lucifer et de Caïn ; mais je crois qu'il n'en est rien. A cette époque, il inclinait plutôt du côté de la foi. Les vues de Lord Byron sont bien plus profondes que celles de Milton qui se confine dans la légende sans la renouveler par le génie. Milton n'a pas ces élans vers les hauteurs qui rappellent les courses de l'isar sur les cimes escarpées, dont l'œil devient plus vif et le pas plus sûr là où le vertige prendrait à l'homme. Mais toutes les hauteurs sont désolées, a dit Lord Byron lui-même dans *Childe Harold*, et elles touchent aux abîmes. Il n'était donc pas complétement de bonne foi lorsqu'il se justifiait devant la société anglaise irritée et scandalisée en comparant *Caïn* au *Paradis perdu* et son Lucifer au Satan de Milton. Milton n'était pas secrètement complice de son Satan, ou du moins il l'était bien à son insu, tandis que chez Lord Byron l'impartialité entre les deux camps est évidente. Sa foi, si peu qu'il lui en restât, ne ressemblait guère à la foi de Milton ; c'était une étoile tremblante dans les profondeurs du ciel qui pouvait encore guider ses pas incertains, mais ce n'était plus le brillant fanal qui éclairait Milton. Le vol de Caïn et de Lucifer à travers les abîmes de l'espace et au milieu des innombrables

soleils qui peuplent cet espace est d'une singulière beauté. On dirait ces nuits d'été où le ciel ruisselle d'étoiles, tandis que la terre est perdue dans l'ombre. Le Dante dans sa foi naïve et ardente réfléchit le ciel comme ces miroirs qui répercutent les rayons du soleil. Le mystère de *Caïn*, ce sont les limbes du sceptique. Le poëme de *Caïn* fut dédié à Walter Scott, afin d'atténuer l'orage que l'apparition de ce drame étrange allait soulever en Angleterre. Rien de plus curieux que la lutte de la société anglaise et de l'enfant terrible qu'elle a mis au monde. Il la tire par sa robe, par sa perruque; elle se rajuste dans son fauteuil. Walter Scott intervient comme un bon père et plaide pour Lord Byron les circonstances atténuantes. Quant au pauvre Murray, il ne sait plus où donner de la tête; il se prosterne devant la société anglaise; il se prosterne devant Dieu; il se prosterne devant Lord Byron; entre ces trois puissances, il ne sait plus à laquelle entendre. Et cependant, Lord Byron aimait l'Angleterre, bien qu'il n'eût jamais le mal du pays. Sa nature d'artiste se plaisait mieux sous le ciel de l'Italie. Au fond, pour lui comme pour tout Anglais, l'Angleterre était le premier pays du monde. Le souvenir de l'Angleterre et de la société anglaise le poursuivait comme un fantôme. Il y avait de l'amour sous sa haine et sa colère.

Les deux jeunes poëtes se prirent naturellement d'une vive sympathie l'un pour l'autre. Réunis par l'attrait des spéculations métaphysiques, le culte de la nature et de la poésie, ils se promenaient en bateau sur le lac de Genève, et à la lueur scintillante des étoiles s'enivraient de parfums, de lumière et d'amour. Quelquefois ils laissaient tomber leurs rames, et restaient immobiles en face des glaciers du Mont-Blanc. Là, ils suivaient dans le reflet de l'onde les dégradations du magique tableau. Après avoir passé par toutes les nuances du violet, de l'iris, de la pourpre, du carmin, le Mont-Blanc vient enfin s'évanouir dans une mortelle pâleur; les glaciers n'apparaissent plus que comme des fantômes. Soudain une illumination reparaît sur les hauteurs; une nuance rosée colore pendant quelques instants les sommets neigeux, et puis tout rentre dans la nuit. Ne pourrait-on pas comparer ce pâle reflet à l'intérêt mélancolique qu'éprouvent les générations passées pour les générations nouvelles, et qui leur fait par instant battre le cœur autant par réminiscence que par sympathie?

Madame Shelley, sa cousine, et le docteur Polidori se joignaient souvent à eux dans ces excursions sur le lac. Quelquefois la société débarquait sur le rivage pour se promener, et dans ces occasions, Lord Byron restait en arrière des autres, traînant nonchalamment sa canne après lui, et, tout en marchant, il donnait

une forme aux pensées et aux images qui l'obsédaient. Souvent aussi, il s'appuyait sur un des côtés du bateau, et se livrait en silence à ce travail intérieur qui l'absorbait tout entier.

La relation de Lord Byron avec Polidori et Shelley le fait apparaître sous un aspect très-aimable, brillant de gaieté, de grâce et d'enjouement. Le docteur Polidori était un médecin italien, qui unissait à quelque esprit une grande impertinence. Lord Byron ne le gardait que par charité, car sa compagnie lui était insupportable, et il ne fallait rien moins que sa généreuse nature pour supporter ses étranges sorties. Il s'en vengeait, cependant, en faisant de ses ridicules le but habituel de ses plaisanteries. Entre autres prétentions, Polidori avait celle d'être poëte, et un soir chez madame Shelley il apporta une tragédie de sa façon en insistant pour qu'on en fît la lecture. Dans l'espoir de diminuer l'ennui, Lord Byron se chargea de la lire et ce ne fut pas une petite épreuve pour la gravité de l'auditoire. En dépit de l'inquiète surveillance de l'auteur, il était impossible de résister au malin sourire qui se faisait jour à travers les yeux du lecteur, dont la seule ressource pour ne pas éclater de rire, était de louer de temps en temps à outrance la sublimité des vers, ajoutant à la fin de chaque éloge : « Je vous assure que l'on nous a offert, quand j'étais au co-

mité de Drury-Lane, des choses pires que cela. »

Un jour, Polidori avoua à Lord Byron qu'il était devenu amoureux. Le soir même, Lord Byron se promenant à grands pas dans le cottage de Shelley, avec cette impossibilité de garder un secret qui était une de ses faiblesses, fit allusion à ce qu'il venait d'apprendre. Le front de Polidori se rembrunissait à mesure que la plaisanterie devenait plus claire et plus vive, et il finit, dans sa colère, par accuser Lord Byron de dureté de cœur. « Moi, insensible, s'écria Lord Byron ; vous pourriez tout aussi bien dire que le verre n'est pas fragile, quand, lancé dans un précipice, il gît en poussière au fond de l'abîme. » On peut remarquer ici que, par une illusion assez fréquente, Lord Byron prenait la faculté de sentir pour la faculté d'aimer. Sa sensibilité lui faisait du bruit et lui dissimulait le fond de personnalité qu'il y avait dans sa nature.

Après avoir passé à Sécheron quinze jours sous le même toit que Lord Byron, M. et madame Shelley s'établirent dans une petite maison sur la rive opposée du lac, du côté du Mont-Blanc. Pendant une quinzaine de jours, quoique le temps fût devenu mauvais et qu'il fît grand vent, Lord Byron traversait tous les soirs le lac pour aller les visiter, et « quand il s'en retournait sur le lac sombre à la nuit tombante, dit madame Shelley à Thomas Moore, le vent nous ap-

portait de loin les sons de sa voix chantant votre chant tyrolien de la liberté qui s'est depuis lié intimement dans ma mémoire au souvenir de notre ami. »

Pendant le séjour qu'il fit à la villa Diodati, Lord Byron fréquenta peu la société de Genève, cette caverne d'honnêtes gens, comme il disait dans ses jours d'humeur. Il n'y était pas vu avec bienveillance, et en dehors du château de Coppet, où il allait deux ou trois fois par semaine, sa sauvagerie naturelle ne le portait pas à faire de nouvelles connaissances. Genève offrait à cette époque la réunion la plus complète d'esprits éclairés et distingués : Dumont, l'interprète de Bentham, l'ancien ami de Mirabeau; le savant Pictet; l'érudit Favre; Rossi, ce Romain moderne, dont la sagacité politique et l'érudition vivante faisaient déjà pressentir la brillante carrière; Sismondi, esprit droit, loyal et sérieux. On y voyait encore M. de Bonstetten, qui, avec sa bonhomie, sa vive imagination, son esprit léger, juste, fin et cette fraîcheur d'impressions tenant encore de l'enfance et de la jeunesse dans l'âge mûr, rappelle par bien des côtés l'excellent et aimable M. Ampère; enfin ces gracieuses étrangères venues du Nord qui se détachaient avec leur séduisant éclat sur ce fond un peu raide et sérieux de la société genevoise. Les allures libres et sans gêne du docteur Polidori firent plus d'une fois du tort à Lord Byron, et

sa réputation d'hospitalité eut à en souffrir. Un jour, il imagina d'inviter à dîner, sans être aucunement autorisé par le maître de la maison, quelques-uns des membres éminents de la société de Genève, entre autres, M. Pictet et M. de Bonstetten. Lord Byron jugea à propos de punir cette inconvenance en lui déclarant que, puisqu'il avait invité ses hôtes sans le prévenir, il n'avait qu'à faire lui-même les honneurs de sa maison. Au moment où ces graves personnages arrivèrent, il était à naviguer sur le lac et ne rentra pas à l'heure du dîner; ils purent le voir au loin de la terrasse de Diodati se livrant sous leurs yeux à ce divertissement. Retournant à Genève, blessés et désappointés, ils durent sans doute accroître la défaveur publique qui avait précédé Lord Byron en ce lieu. Il n'était que trop aisé de donner à cette conduite les apparences du caprice et de la grossièreté.

Cet infortuné Polidori, plus fou que méchant, était devenu jaloux de l'intimité croissante de Lord Byron et de Shelley. Lorsqu'il les entendit projeter de faire le tour du lac sans le mettre de la partie, son cœur fut profondément blessé, et il fit à Lord Byron des remontrances assez inconvenantes, que Lord Byron reçut avec hauteur. Les bornes de la politesse ayant été dépassées des deux côtés, Polidori jugea lui-même son renvoi inévitable. Au désespoir de ce qu'il consi-

dérait comme sa ruine, le pauvre jeune homme était, à ce qu'il paraît, sur le point de commettre l'acte funeste qui deux ou trois ans plus tard termina sa vie ; il prit du poison dans la caisse de pharmacie, et il réfléchissait s'il devait écrire une lettre d'adieu avant de mourir, quand Lord Byron, fort loin de soupçonner un semblable dessein, frappa à la porte, entra et lui tendit la main en signe de réconciliation. Cette révolution était trop soudaine pour Polidori ; il fondit en larmes, et il a raconté depuis que rien ne pouvait égaler la douceur pénétrante, la tendresse que Lord Byron avait mise à calmer son âme, et à le ramener peu à peu à la raison.

La petite société qui se réunissait tous les soirs sur les bords du lac, se promenait un jour en bateau. Polidori, par mégarde, heurta Lord Byron d'un violent coup de rame à la jambe. Lord Byron détourna la tête pendant quelques instants pour cacher sa souffrance. « Ayez la bonté, Polidori, dit-il après un moment de silence, de faire plus attention une autre fois, car vous m'avez fait grand mal. » — « Je suis bien aise de voir, répondit gravement Polidori, que vous savez courageusement supporter la douleur. » Après un instant de silence, Lord Byron, d'un ton calme et contenu : « Permettez-moi de vous conseiller, Polidori, lorsqu'il vous arrivera de blesser quelqu'un de ne pas lui en

témoigner votre satisfaction. Les gens n'aiment point à apprendre que ceux qui leur ont fait du mal en sont fort aises. Il n'est pas toujours sûr qu'ils puissent commander à leur colère. J'ai eu quelque peine à m'empêcher de vous jeter par-dessus le bord, et sans la présence de madame Shelley, il est probable que je me serais laissé aller à quelque violence dont vous auriez gardé le souvenir. » Quelques jours après, madame Shelley, après une forte ondée, montait la colline pour se rendre à la villa Diodati. Lord Byron, l'apercevant de son balcon où il était avec Polidori : « Vous, qui vous piquez de galanterie, Polidori, vous devriez déjà avoir sauté du haut de ce balcon, et offert votre bras à madame Shelley. » Polidori choisit l'endroit le moins élevé et sauta ; mais la terre étant mouillée, son pied glissa et il se foula la cheville. Lord Byron aida à le transporter aussitôt dans la maison, s'empressa de chercher de l'eau froide pour y mettre le pied blessé, et, lorsque Polidori fut placé sur le sopha, s'apercevant qu'il était mal à l'aise, il monta rapidement l'escalier, effort que son infirmité lui rendait pénible, pour chercher un oreiller. « Fort bien ! je ne vous aurais pas cru un si bon naturel, » fut la reconnaissante remarque de Polidori. Et puis, à côté de ces traits de bonté, la vérité m'oblige à raconter cette anecdote que je tiens de M. Rossi ; on comprendra ainsi les contrastes de cette

mobile et insaisissable nature. Lord Byron était à Genève dans le salon de M. Pictet, appuyé contre la cheminée. On se pressait autour de lui, on l'entourait comme un prince; chacun cherchait à obtenir un mot ou un regard. Le vieux M. de Bonstetten, excellent homme et des plus empressés auprès de lui, laissa échapper dans le cours de la conversation je ne sais quelle erreur géographique. (Il prit le Pirée pour un nom d'homme.) Lord Byron se retourna, me dit M. Rossi, et le releva devant tout le monde avec tant de hauteur et de dureté que je me dis intérieurement : c'est un méchant homme. Ces contradictions sont essentielles à la nature de Lord Byron, ce qui ne rend pas la tâche de ses biographes facile. Grâce à la prodigieuse mobilité de ses impressions, son esprit était un diamant taillé à mille facettes, brillant de mille feux, qui réfléchissait tour à tour toutes les couleurs. Il y avait en lui plusieurs hommes qui pensaient, s'amusaient, se prenaient à partie, se répondaient, et c'est de cette variété que se formait la trame de son inimitable talent. Il y avait en lui du sceptique et du railleur, et cependant il aimait et cherchait la vérité avec ardeur. On en parlera longtemps, disait-il souvent de lui-même, prévoyant qu'il serait d'âge en âge une énigme pour la postérité. Ainsi, ses biographes le disent tour à tour avare et prodigue, hardi et timide.

Par moments son imagination se frappait ; il se croyait ruiné et il faisait de petites économies dont souriaient ceux qui auraient été incapables de donner toute leur fortune pour la cause de la Grèce. Sa bravoure devait aussi ressembler à celle de M. de Turenne ; il était d'une nature trop délicate et trop nerveuse pour rester insensible à l'émotion physique du danger. Les poëtes ont là-dessus des organisations de femmes.

Lord Byron racontait quelquefois un dialogue original qu'il eut avec Polidori en descendant le Rhin. « Après tout, lui disait Polidori, ne pouvant pas souffrir sa dépendance et cherchant toujours à établir l'égalité entre eux, je ne vois pas ce que vous pourriez faire et ce que je ne serais pas capable de faire tout comme vous.» — « Eh bien ! puisque vous me forcez à le dire, il y a trois choses que je puis faire et dont vous seriez incapable. » Polidori le défia de les nommer. « Je puis, reprit Lord Byron, traverser ce fleuve à la nage, moucher une chandelle à la distance de vingt pas avec une balle, et j'ai écrit un poëme dont quatorze mille exemplaires se sont vendus en un jour. » Animé d'une sourde irritation contre Shelley, Polidori s'imagina, à la suite d'une joute sur l'eau, où Shelley l'avait emporté sur lui, que son antagoniste l'avait traité avec mépris, et malgré les principes bien connus de Shelley contre le duel, il en vint au point de lui adresser une sorte de défi dont

celui-ci ne fit que rire. Lord Byron, craignant que Polidori ne prît avantage plus tard de cette singularité de son ami : « Rappelez-vous, lui dit-il, que si Shelley a quelque scrupule au sujet du duel, moi, je n'en ai aucun et serai en tout temps prêt à prendre sa place.»

Il avait repris à Diodati ses habitudes de vie régulières; car, par un de ces contrastes si fréquents chez les natures impétueuses, il unissait à ses fougueux caprices, aux excès de tout genre auxquels il se livrait parfois, le goût de la régularité dans l'emploi de ses heures. C'est un besoin qu'ont souvent les âmes ardentes; elles cherchent dans les habitudes un secours contre elles-mêmes. Cette régularité est aussi une ressource contre l'ennui; l'ennui qui, au premier abord, ne semblerait devoir être le partage que des esprits médiocres et des âmes vides, est souvent au contraire le fléau des âmes ardentes et des esprits supérieurs. Voltaire, Chateaubriand, madame de Staël, Lord Byron le fuyaient comme un ennemi personnel. Il déjeunait tard et puis il se rendait au cottage de Shelley; ils faisaient ensemble une excursion sur le lac. A cinq heures, il dînait seul, observant toujours une diète austère et retournait de nouveau le soir se promener sur le lac. Quand le temps ne le permettait pas, les habitants du cottage passaient la soirée à Diodati. La conversation ne tarissait pas et se prolongeait

souvent jusqu'au lever du jour. Tristes ou gais, on se représente ce que devaient être ces charmants entretiens où l'imagination et l'esprit des deux jeunes poëtes s'excitaient et s'aiguisaient tour à tour par la sympathie et la discussion. Lord Byron lisait tout haut des stances du poëme de *Childe Harold* improvisées le jour même, brillantes d'humidité et de fraîcheur, comme la nature encore éclatante de la rosée du matin, où se réfléchissaient toutes les gloires du ciel et de la terre; et cependant les yeux ardents de madame Shelley et de sa belle cousine s'enflammaient aux accents du jeune poëte. Ils lisaient aussi pendant ces longues veillées des histoires de revenants, et, s'exaltant peu à peu dans une demie hallucination, « croyaient au diable, dit M. Villemain, tout en doutant de Dieu. » Shelley traduisait à Lord Byron, qui ne savait pas l'allemand, les premières scènes du *Faust* de Gœthe, et déjà, à ces lueurs nouvelles du nébuleux soleil de l'Allemagne, les premiers linéaments du drame de *Manfred* se dessinaient dans la chambre obscure où s'évoquent les merveilleuses apparitions.

Dans une de leurs excursions sur le lac, Lord Byron et Shelley furent sur le point de périr en face des rochers de Meillerie, et de prêter par leur fin tragique un nouvel éclat à ces lieux déjà illustrés par le génie et le malheur. Ils avaient le livre de la

Nouvelle Héloïse à la main, quand ils furent assaillis par un de ces coups de vent qui faillit submerger la barque de Julie et de Saint-Preux. « Le vent, nous dit Shelley, avait crû par degrés avec violence jusqu'à ce qu'il devînt effroyable, et, élevant les vagues à une immense hauteur, il couvrit toute l'étendue du lac d'un chaos d'écume. Le batelier s'était stupidement obstiné à avoir la voile tendue dans un moment où le bateau était sur le point de sombrer sous la violence de l'ouragan. Il la lâcha en découvrant son erreur, mais le bateau refusa un instant d'obéir au gouvernail dont le manche était cassé, de manière à en rendre le maniement très-difficile. Une vague tomba dans la barque, puis une autre... » Lord Byron, qui s'attendait à tout moment à n'avoir plus de ressource que dans son habileté de nageur, avait déjà ôté son habit; Shelley ne sachant pas nager, Lord Byron insistait pour qu'il le laissât employer ses forces à le sauver. Shelley s'y refusait obstinément; tranquillement assis sur un coffre, il avait passé les mains dans les deux poignées, et déclarait sa résolution d'enfoncer dans cette position, sans faire un effort pour se sauver. « Je sentis, dit-il, à cette perspective de la mort imminente, un mélange d'impressions où la terreur ne dominait pas. Mes sentiments eussent été moins pénibles si j'avais été seul; mais je savais que mon compagnon mettrait

tout en œuvre pour me sauver, et la pensée que sa vie serait peut-être sacrifiée à la mienne m'accablait d'humiliation, me plongeait dans un douloureux abattement. Quand nous arrivâmes à Saint-Gingolph, les habitants, qui ne se servent pas de barques aussi fragiles que la nôtre et qui auraient frémi de s'aventurer dans n'importe quelle barque par un tel temps, étaient réunis sur le rivage et échangeaient avec nos bateliers des regards d'étonnement et de félicitation. » Il me semble que le caractère divers des deux jeunes poëtes, chez l'un, l'énergie de l'action, chez l'autre, la force passive de la résignation et de l'abnégation, se dessinent bien dans cette scène.

Au mois d'août, l'auteur du *Moine*, Sir G. Lewis, vint à Diodati passer quelque temps avec Lord Byron. Peu de temps après, ses deux amis, M. Hobhouse et Scrope Davies, vinrent le rejoindre aussi, et il entreprit avec eux un voyage en Suisse. Il nous a laissé le récit de ce voyage dans un journal adressé à sa sœur, madame Leigh, où se retrouve par instants toute la puissance de son talent. En quelques rapides esquisses dessinées à grands traits, il fait apparaître l'aspect sublime et la grâce sauvage de la nature alpestre. Ce sont les ébauches d'un maître. Peut-être le grand effet de la poésie de Lord Byron tient-il à ce qu'il laisse presque toujours quelque chose à achever à l'imagination de

ses lecteurs. Ce sont de magnifiques ébauches, et l'œil cherche en vain à suivre le vol de l'aigle dans les profondeurs lumineuses ou obscures où il se perd. Il termine ce journal par ces paroles d'un accent singulièrement douloureux : « Mais avec tout cela, des souvenirs amers, et surtout celui plus récent encore de chagrins domestiques qui doit m'accompagner jusqu'au tombeau, m'ont poursuivi jusqu'ici ; et ni la musique du berger, ni le craquement de l'avalanche, ni le torrent, ni la montagne, le glacier, la forêt ou le nuage n'ont pu un moment soulever le poids qui accable mon cœur et parvenir à me faire oublier mon misérable individu au sein de la majesté, de la puissance et de la gloire de cette nature qui m'entourait de toute part. »

C'est de ce voyage que naquit l'étrange création de *Manfred*. « Ce qui m'a fait faire *Manfred*, dit Lord Byron lui-même, c'est la Jungfrau. Vous en trouverez les premiers linéaments dans le journal que j'ai envoyé à ma sœur. » En effet, si l'on compare le journal au drame de *Manfred*, on y retrouve les observations et les images qui se sont plus tard transformées en poésie. Ce fut aussi, bien qu'il s'en soit défendu, la lecture de *Faust* qui lui inspira la première pensée de *Manfred*. « Je n'ai jamais lu *Faust*, écrivait-il à M. Murray, dans une lettre datée de Venise, car je ne

sais pas l'allemand; mais M. Lewis, en 1816, à Cologny, m'en traduisit la plus grande partie à haute voix et j'en fus naturellement très-frappé; mais c'est le Staubbach, la Jungfrau bien plutôt encore que *Faust* qui m'ont inspiré *Manfred*. La première scène cependant se trouve ressembler à celle de *Faust*[1]. » Dans une autre lettre, il ajoute : « J'aimais passionnément le *Prométhée* d'Eschyle, lorsque j'étais enfant; c'était une des pièces grecques que nous lûmes trois fois dans la même année à Harrow. Le *Prométhée* a toujours été tellement présent à ma mémoire, que je puis facilement suivre la trace de son influence à travers tout ce que j'ai écrit; mais je récuse Marlowe et sa progéniture. Vous pouvez m'en croire sur parole. » Ainsi, de l'aveu même de Lord Byron, bien qu'il s'en défende ici, *Faust* et *Prométhée* ont présidé comme d'invisibles puissances à l'inspiration de son drame. On est frappé en effet en lisant le *Prométhée* enchaîné d'une certaine ressemblance entre le sombre sentiment de la fatalité antique, la préoccupation âpre et

1. Quelques années plus tard, Lord Byron écrivait de Venise : « Jeffrey est très-aimable de défendre l'originalité de *Manfred*; je ne savais pas que personne l'eût attaquée. Quant à la première idée de *Manfred*, on peut la trouver dans le journal que j'ai envoyé à madame Leigh avant de quitter la Suisse. J'ai toute la scène de *Manfred* devant les yeux, comme si c'était hier, et je pourrais la désigner place par place, torrents et tout. »

douloureuse des problèmes de la destinée humaine qui agitaient l'âme d'Eschyle et l'inspiration du *Manfred* de Lord Byron. Eschyle était cependant plus croyant encore que Lord Byron. Il n'avait pas une complaisance d'imagination à demi souriante pour la religion de son temps; elle était à ses yeux une réalité redoutable.

Madame Sand et M. Taine ont fait tous les deux de belles analyses du drame de *Manfred*, de sorte qu'ils m'ont bien peu laissé à dire après eux. Tous deux ont comparé *Faust* et *Manfred*. Cette comparaison est naturelle. Mais si l'on trouve entre ces deux œuvres, surtout au début, une certaine ressemblance extérieure, la profonde diversité du génie des deux poëtes éclate surtout dans l'essai qu'ils ont tenté d'animer et de réaliser le monde surnaturel. L'intelligence de Gœthe était plus puissante, plus étendue et plus variée que celle de Lord Byron; mais il n'avait pas comme lui cette élévation de vue, ces traits de pathétique qui brûlent et déchirent. La sensibilité et la passion de Gœthe s'épuisèrent avec *Werther*; à partir de ce moment, il ne fut plus qu'un artiste, spectateur bienveillant et impassible des choses humaines. Gœthe avait pour Lord Byron, si richement pourvu de cette intensité saisissante qui lui manquait, une admiration qui n'était pas sans quelque mélange de jalousie. Il témoignait un grand dédain pour les jeunes

poëtes allemands qui le suivaient dans la carrière et l'accablaient de leurs compliments, mais il éprouvait ou affectait pour Lord Byron une bienveillance presque paternelle. Assis sur le sommet de l'Olympe, dans la tranquille majesté de la pensée qu'il s'était créée, il suivait de loin les écarts de cet ardent jeune homme, se débattant contre le doute et les passions, et succombant aux orages dont il avait lui-même triomphé. Il voyait les chevaux de feu qui emportaient le jeune imprudent dans les abîmes, et lorsqu'il fut enlevé par la tourmente, Gœthe immortalisa cette préoccupation de son imagination dans la création d'*Euphorion*. Lord Byron mettait autant de soin à nier cette ressemblance avec *Faust* que Gœthe en mettait à la constater. Assurément, Lord Byron a dû être préoccupé de Gœthe en écrivant *Manfred*, et cependant il avait le droit de nier que *Manfred* fût une réminiscence ou une imitation de *Faust*. Si le premier mot lui avait été donné par Gœthe, la conception de Lord Byron était originale et bien différente de celle de Gœthe. Il y a là, en effet, comme un beau témoignage de la puissance de l'homme sur le monde surnaturel. Manfred a comme Faust acquis par la science un pouvoir magique sur le monde des Esprits. Bien que rebelles, ils obéissent à sa voix, et tout en lui obéissant, cherchent à le dominer à leur

tour. Au milieu de cette puissance, Manfred est, comme Faust, misérable. La soif de l'infini n'est pas la seule peine de l'âme de Manfred. Il est poursuivi par le remords d'un crime inconnu, par le remords et non par le repentir, ce qui est fort différent. Le repentir est, à ce que je crois, plus rare encore que la vertu. Le repentir est, pour ainsi dire, seul à seul avec la vertu, ayant pour adversaire l'orgueil qui porte toujours à ne pas reconnaître ses torts. Il n'en est pas de même du remords, auquel personne n'échappe et qui est l'action délétère du mal sur l'âme. A tout ce monde fantastique qu'il évoque autour de lui, Manfred ne demande que d'apaiser ce tourment. Il le demande en vain aux brillants Génies qui planent au-dessus des glaciers; il peut évoquer de l'écume des flots la blonde fée des Alpes, mais il ne peut obtenir d'elle la guérison de sa blessure. Enfin, par un effort désespéré de son âme, il parvient à arracher la douce image de celle qu'il a aimée et qu'il a tuée, à la nuit éternelle, et il obtient d'elle un mot de paix et de pardon. Ce n'est pas par le pouvoir magique des Esprits, c'est par l'ardente prière de son cœur qu'il obtient du ciel cette faveur. Alors, il rentre en possession de lui-même, dans la paix et la lumière. Il échappe à l'empire des Esprits qui cherchent à l'intimider, les fait rentrer dans le néant, et se soumet noblement

à la loi qui condamne à la mort tout être vivant.

Le drame de *Faust* est plus intéressant et plus varié que celui de *Manfred;* la vie humaine s'y reflète dans son étendue; mais le vol de l'imagination plus élevé chez Lord Byron, le vol de l'aigle

Par un instinct trop fort dans l'infini lancé

se révèle surtout dans sa conception du surnaturel. Ces beaux génies diaphanes, aussi purs et aussi brillants que les neiges des Alpes et l'écume lumineuse des cataractes qui les exhale à la voix de Manfred, ne ressemblent guère au sabbat de Méphistophélès et à son cortége de fantastiques et grossières figures. Remarquons la magie de l'enchanteur qui nous transporte à son gré dans le lieu de la scène qu'il a rêvé, dès les premiers vers de *la Fiancée d'Abydos*, sous le ciel velouté de l'Orient, où le voile parfumé des orangers tempère les rayons de l'astre de feu, dès le début de *Manfred*, dans les Alpes au pied de la Jungfrau. Manfred demande aux Esprits qu'il évoque l'oubli du passé; ce passé funeste est à la fois l'idole et le fardeau de son âme. C'est là ce qu'ils ne peuvent lui accorder. Ils lui offrent tous les royaumes de la terre, mais son âme est immortelle comme la leur. Manfred les adjure alors de revêtir une forme sous laquelle il puisse les voir :

I would behold ye face to face. I hear
Your voices, sweet and melancholy sounds,
As music on the waters, and I see
The steady aspect of a clear large star;
But nothing more [1].

Un des Esprits apparaît sous une figure de femme. Manfred croit reconnaître celle qu'il a aimée. Le pâle fantôme de sa victime prononce quelques paroles comme le père d'Hamlet et ne produit pas moins de terreur. Il veut s'élancer vers elle; elle s'évanouit; il tombe sans connaissance.

La seconde scène s'ouvre, au soleil levant, sur les hauteurs de la Jungfrau parée de son voile d'argent, dont les plis magnifiques déroulés à profusion tombent de son front et vont flottant jusqu'à terre. On y sent la fraîcheur des neiges et l'odeur de la bruyère sauvage. Les lumineux brouillards s'engouffrent dans les montagnes; le lac est resplendissant des plus beaux reflets de la pourpre matinale; l'allégresse et la vie éclatent dans les bois, dans les prés. Le chalumeau du berger qu'on entend au loin, comme le chasseur de chamois qui apparaît au tournant des rochers, rappellent le magnifique début du *Guillaume Tell* de Schiller. Les fines aiguilles des glaciers de la

1. « Je voudrais vous voir face à face. J'entends vos voix, un son mélancolique et doux comme la musique sur les eaux, et je vois une grande étoile brillante et immobile, mais rien de plus. »

Jungfrau présentent par un jeu bizarre de la nature quelque ressemblance avec les flèches élancées de la cathédrale de Milan. A la lueur de la lune on dirait un frêle édifice d'argent découpé sur un ciel d'azur. Quand on est sur les hauteurs de la cathédrale de Milan, cette cité de marbre blanc, éblouissante au soleil, fait rêver aux visions de l'Apocalypse. Il semble que les statues de saints, immobiles sur leurs flèches élancées, veillent pour garder la ville qui dort à leurs pieds. Ainsi les Génies évoqués par Manfred planent sur les pics de la Jungfrau[1]. On y respire l'air qui se respire sur les hautes cîmes. Une des plus charmantes scènes est assurément l'apparition de la fée des Alpes. La céleste beauté de l'aérienne figure éclaire de sa lumière égale et pure les enchantements de cette tranquille vallée, et fait ressortir par un saisissant contraste les horreurs qui l'environnent. Manfred contemple le torrent qui descend de la montagne, semblable à une colonne d'argent vacillante et à demi brisée. Il évoque la fée des Alpes. Elle s'élève sur l'arc-en-ciel au-dessus de la cascade. C'est à elle que Manfred ouvre son cœur. L'histoire douloureuse et romanesque qui

1. Lord Byron a peuplé le monde de créatures surnaturelles. Ainsi, ce secret qui dort sous l'Océan et que les génies de la mer tremblant dans leurs grottes de corail n'osent même révéler aux vagues, est assurément une des beautés du *Giaour*.

se dérobe et se révèle tour à tour dans le drame est obscure et à peine indiquée, et c'est peut-être cette obscurité qui en fait la beauté. On y pressent je ne sais quoi de voilé et de profond comme ces teintes bleuâtres des gorges de la Jungfrau. Manfred a été la cause involontaire de la mort de celle qu'il a aimée ; je l'ai tuée, dit-il, non avec la main, mais avec le cœur. Il a survécu à sa douleur et à ses remords. C'est à peine s'il ose prononcer son nom ; il la décrit en quelques vers, il ne la nomme pas ; il ne parle même pas de sa figure. Le charme des héroïnes de Lord Byron tient précisément à ce mystère qui les entoure comme d'un voile aérien. On ne sait ni d'où elles viennent ni où elles vont. Elles sont à peine esquissées en quelques traits qu'illumine le rayon divin ; ainsi de Médora, *that bird of beauty* qui semble sortir du sein de l'onde ; ainsi de la fière et délicate figure de Kaled, ce premier type imité depuis, où la grâce féminine et la force se confondent [1]. Gœthe dans

1. Light was his form and darkly delicate
That brow whereon his native sun had sate,
But had not marr'd, though in his beams he grew,
Fhe cheek where oft the unbidden blush shone through
Yet not such blush as mounts when health woul show
All the heart's hue in that delighted glow. etc. (I, 26.)

« Svelte est sa taille et délicats les traits de ce visage qu'a bruni son soleil natal, tout en respectant ses joues où monte souvent une rougeur involontaire ; ce n'est pas cette rouguer charmante de la santé où le cœur tout entier vient se réfléchir ; etc. »

Kunst Aundlterthum (*l'Art et l'Antiquité*) a comparé le monologue de *Manfred* (*We are the fools of time and terror*) au monologue d'*Hamlet*. Il semble donner la supériorité à *Manfred*. Je suis loin d'être de son avis. Si beaux que soient ces premiers vers, ils n'égalent pas l'originalité de Shakespeare écartant le voile des croyances reçues et plongeant un sombre regard dans les profondeurs de l'infini. Sur cette voie où tant d'autres l'ont depuis suivi et imité, aucun ne l'a surpassé ni même égalé. L'apparition d'Astarté est la plus pathétique scène de ce drame étrange. « Comme il souffre, comme il l'aime, s'écrie M. Taine [1], quelle triste et douteuse réponse ! » On pourrait la comparer à la scène du tombeau de *Roméo et Juliette*, à la *Françoise de Rimini* du Dante. Je ne sais si entre les trois scènes je n'accorderais pas la supériorité à l'apparition d'Astarté. Le caveau de Juliette nous apparaît tout illuminé de l'amour de Roméo et du soleil de l'Italie. C'est bien la passion et la douleur ; mais ce n'est pas la mort dans sa lugubre réalité. J'en dirai autant de l'*Enfer* du Dante. Ses morts semblent plus vivants que les vivants d'aujourd'hui. Paolo et Francesca sont encore tout brûlants des passions de la terre : *Questi che mai da me non fia diviso*. Mais ce

1. Voir pour cette scène la belle traduction de M. Taine.

qui serre douloureusement le cœur dans l'apparition d'Astarté, c'est précisément ce voile obscur, impénétrable, étendu par la mort entre nous et ceux que nous avons aimés, et que toute l'ardeur de la passion de Manfred ne peut parvenir à soulever; c'est le contraste de la vie et de la mort dans leur saisissante réalité, si bien que je ne conseillerais pas à ceux qui ont eu le malheur de perdre des êtres chéris, de lire cette scène. On ne sait ce qu'est Astarté. Vit-elle encore? ne vit-elle plus? Lui a-t-elle pardonné? Sa voix semble sortir des profondeurs de l'éternité. Nous l'avons vu passer comme un éclair dans tout le charme de la beauté et de l'innocence; mais à la fin elle reparaît dans le mortel silence d'un fantôme, avec un regard fixe, glacé, qui semble révéler la mort, le jugement, l'éternité. Gœthe par l'apparition de Marguerite au sabbat, et Virgile par l'entrevue de Didon et d'Énée aux Champs-Élysées, ont cherché à produire le même effet. La douleur, le délaissement de tout secours humain et divin sont admirablement peints dans le regard et l'attitude de la figure frêle, décolorée, le sinistre ruban rouge autour du cou, qui passe en silence au milieu du sabbat magique, sur les hauteurs du Brocken, et que Faust contemple avec un mélange de douleur et d'effroi, à la vue du mal qu'il a fait. Énée aperçoit de loin l'ombre de Didon, errante sous le pâle feuillage d'un bois

d'oliviers, comme la lueur incertaine de la lune traversant les nuages. Didon les yeux baissés regarde la terre de ce même regard fixe, sans passion ; puis elle s'éloigne dans un dédaigneux silence, *inimica refugit in nemus umbriferum*. L'ombre de Didon est plus sereine que celle de Marguerite; les remords d'Énée sont aussi plus attendris et moins déchirants que ceux de Faust et de Manfred. Le paisible séjour de l'Élysée est habité par des ombres qui ne conservent plus que le pâle reflet des passions terrestres; tandis que le sabbat de *Faust*, éclairé des sombres lueurs de l'enfer, nous montre l'âme humaine livrée à tous les déchirements, à toutes les angoisses de la honte, du remords et du désespoir. Il y a moins de sensibilité et de pathétique, mais plus de terreur dans l'apparition de la Marguerite de *Faust*. Peut-être, par ces douteuses apparitions, ces trois grands poëtes ont-ils assez bien figuré l'état instinctif de l'homme dans cette pénombre où la Providence l'a placé, un voile sur la tête, balbutiant quelques vérités incomplètes sur les bords de l'infini. Il semble que l'humanité ne puisse ni abandonner ni accepter complétement cette vérité qui lui est si chère. Ceux qui ne croient pas à l'immortalité en parlent parfois comme s'ils y croyaient, et ceux qui y croient en parlent souvent involontairement comme s'ils n'y croyaient pas. Il n'est guère de belles œuvres

d'art qui n'étendent leur horizon au delà de cette terre et ne pénètrent dans les régions de l'infini. Il n'est guère de grand artiste qui n'ait entendu derrière le voile de ce monde comme un murmure profond des grandes voix qui nous appellent à d'autres destinées, et n'ait cherché à deviner quelque chose de ce drame obscur qui s'agite au-dessus de nos têtes. Énée, seul au milieu du tumulte et de la poussière du combat, découvre dans le lointain les divinités redoutables qui ébranlent de concert les fondements de Troie.

Homère, Orphée et Eurydice, Alceste aux enfers, l'*Éneide*, le Dante, Milton, *Manfred* et *Caïn*, on suivrait à travers les âges cette voie lactée où le génie a cherché à soulever le voile qui recouvre à nos yeux les réalités du monde invisible et nous a fait pénétrer à sa suite dans ces régions mystérieuses. Dans le *Paradis* de Milton comme dans celui du Dante, les lignes sont lumineuses et précises comme leurs convictions. Dans le *Caïn* et le *Manfred* de Lord Byron, il y a au contraire une obscurité mêlée de lumière qui a bien aussi sa grandeur poétique, et qui répond mieux à nos notions confuses et incertaines. Peut-être sommes-nous plus sensibles à ces beautés, précisément parce que nous comprenons mieux de notre temps l'état d'esprit de Lord Byron que celui du Dante et de Milton.

C'est dans les conversations du dernier acte avec

l'abbé que Manfred montre à nu son âme et le douloureux scepticisme qui le dévore; il voit se dresser autour de lui les redoutables problèmes de la métaphysique comme les glaciers qui l'entourent de leurs pics étincelants. Mais ce scepticisme se réfute lui-même par sa propre grandeur, et rien n'explique les ridicules attaques dont Manfred fut l'objet de la part du parti orthodoxe et dévot en Angleterre. A travers la nuit de son âme, il y a des éclairs de foi, et la sublime tristesse que soulèvent en lui les mystères de notre existence est unie à un ardent désir d'immortalité et exprimée dans un langage qui est lui-même divin. « J'en demande humblement pardon, dit madame Sand, au grand lyrique qui a adressé à Lord Byron ces vers fameux :

Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,

Byron me semble beaucoup plus préoccupé de la science des choses divines que M. de Lamartine lui-même. Il n'a rien accepté à la légère; la chose lui paraissait trop grave pour n'être pas discutée chaudement et amèrement dans le sanctuaire de son âme. Il se souciait fort peu de passer pour un athée ou pour un sceptique; lui, le plus instinctivement religieux de tous les poëtes, condamné par la nature même de ce sentiment religieux à une sincérité farouche, il

cédait à tous les mouvements anarchiques de sa conscience. » Je le crois aussi, « prophète désolé, poëte plus déchiré que Job et plus inspiré que Jérémie, » suivant l'éloquente expression de madame Sand, Lord Byron est plus instinctivement religieux que M. de Lamartine. Mais c'est surtout une supériorité d'artiste que le poëte anglais a ici sur le poëte français. La nature de Lord Byron était, si l'on me permet cette expression, plus réelle que celle de M. de Lamartine. Il ne se payait pas de mots; il ne se contentait pas de phrases; écrivant un poëme sur Charlotte Corday, il ne lui aurait pas donné des cheveux blonds et des cheveux bruns à dix pages de distance. En effet, quand on relit aujourd'hui cette fameuse apostrophe de M. de Lamartine à Lord Byron, on est frappé, sous l'éclat de la forme, de la pauvreté des idées.

Il fit l'eau pour couler et l'homme pour souffrir.

Ne voilà-t-il pas une belle réponse aux doutes terribles qui travaillent l'humanité? L'humanité a vu clair, ses yeux se sont ouverts, elle a compris sa condition. Ce n'est pas avec des banalités religieuses et des phrases de convention qu'on peut panser une pareille plaie. On sait que Lord Byron fut très irrité de la liberté qu'avait prise M. de Lamartine, quand il en eut connaissance. Je ne sais même s'il daigna d'abord

lire les vers qui lui furent adressés. « Il y a, dit-il, un certain Martin ou Martine qui a fait des vers sur moi, pensez-vous que je doive me battre en duel avec lui? » S'étant enfin résolu à le lire : « il me traite, dit-il, comme une espèce de monstre, mais poliment. » Peut-être pressentait-il qu'après l'avoir placé parmi « ces purs enfants de gloire et de lumière, » M. de Lamartine attaquerait un jour sa gloire sur cette terre avec un singulier acharnement.

Il semblait que Lord Byron eût sans cesse à ses côtés le génie moqueur de Voltaire qui arrêtait l'essor de ses ailes et leur élan dans l'infini, et de cette lutte entre ces deux natures naît le pathétique du drame de *Manfred*. Par l'ardeur et la puissance de son imagination, Manfred parvient à créer autour de lui tout un monde surnaturel, et s'enchante de ses propres visions, comme il parvient aussi à évoquer l'image, hélas ! bien faible et fugitive de celle qu'il a aimée. Et puis, tout à coup, l'illusion s'évanouit; il s'aperçoit qu'il a été le jouet des rêves passionnés de son cœur, et il ne reste plus que Manfred, Manfred seul avec son remords et son désespoir en face de l'éternelle et impassible nature.

Lord Byron, comme Alfred de Musset et M. de Lamartine, semble avoir sans cesse oscillé entre le doute et la foi. M. de Lamartine me paraît avoir été

mieux inspiré par le doute que par la foi. La méditation intitulée *le Désespoir* est assurément d'un sentiment plus vrai et plus sérieux que *la Réponse de la Providence* qui est faible et banale. Ces grands artistes, ces capricieuses et brillantes imaginations inclinent facilement au scepticisme. Ils sont eux-mêmes créateurs de mensonges, *ipsi sibi somnia fingunt.* Le monde et la vie ne leur apparaissent souvent que comme une éclatante fantaisie, une bulle de savon aux mille couleurs étincelantes au soleil. Et cependant, je suis portée à croire que chez Lord Byron la foi aurait tôt ou tard fini par l'emporter sur le doute. Que l'on relise l'admirable lettre adressée à un pasteur protestant, M. Shephard, qui lui envoyait une touchante prière composée pour lui par sa femme à son lit de mort. On dit que dans les voyages de long cours les navigateurs s'aperçoivent de l'approche de la terre à un certain aspect du ciel et des eaux, au souffle parfumé qui passe dans les airs. On peut dire que la lettre de Mrs Shephard fut pour Lord Byron comme ces parfums qui annoncent l'approche d'une terre inconnue. Déjà on entrevoit l'aurore qui éclaire peu à peu ces ténèbres dans la description de saint Pierre au quatrième chant de *Childe Harold*, là où ces colonnes de jaspe et de porphyre, ces pavés de marbre et ces coupoles dorées rappellent les vi-

sions apocalyptiques de la nouvelle Jérusalem :

and thou
Shalt one day, if found worthy, so defined,
See thy God face to face, as thou dost now
His Holy of Holies, nor be blasted by his brow [1].

Il sortit de bonne heure du scepticisme absolu et arriva à en croire et à en savoir sur ces sujets-là ce que l'humanité en a toujours su, dit Voltaire, c'est-à-dire fort peu de chose. Chaque génération vient à son tour interroger le sphinx et cherche à lui arracher son secret. Mécontente des solutions précédentes, elle en imagine d'autres qui ne satisferont pas mieux celles qui la suivront.

Lord Byron, pour sa part, n'a jamais complétement cessé d'être chrétien. « Lord Byron, disait Shelley, n'a jamais pu s'affranchir complètement des illusions du christianisme. Il ne se préoccupait pas de ramener ses points de vue divers à l'unité secrète qui les relie par le fil logique du raisonnement et quand il l'aurait voulu, je ne sais trop s'il l'aurait pu. Je crois qu'il eût volontiers dit à tout système bien lié, bien coordonné qu'on lui aurait offert :

There are more things in heaven and earth,
Than are dreamt of in your philosophy.

1. « Et vous, un jour viendra, où si vous en êtes jugé digne, vous verrez votre Dieu face à face, comme vous voyez maintenant

Si ce sont là les contradictions d'un poëte, ce sont aussi les divinations d'un poëte. Si l'on veut connaître le degré précis de christianisme auquel il était arrivé à la fin de sa vie, on le trouvera dans cette stance de *Don Juan* :

And thou, diviner still,
Whose lot it is by man to be mistaken,
And thy pure creed made sanction of all ill,
Redeeming worlds to be by bigots shaken,
How was thy toil rewarded?.We might fill
Volumes with similar sad illustrations,
But leave them to the conscience of the nations [1].

Si jamais Dieu s'est incarné, disait-il, il a dû le aire sous la forme du Christ; c'était, ajoutait-il, la créature où il entra le plus de divin (*who breathes more of the divine*). On prétend qu'après avoir entassé objections sur objections contre le christianisme, il finissait par dire : « Et cependant, je crois [2]. » Peut-être pen-

son saint des saints, et vous ne serez point anéanti par son regard. (*Childe Harold*, IV, 155.) »

1. « Et toi, plus divin encore, dont le sort est d'être méconnu par l'homme, et dont la pure doctrine a servi à sanctionner toutes les iniquités ; toi, qui rachetas un monde que les dévots ont bouleversé, quelle fut la récompense de tes travaux ? Nous pourrions remplir un volume de ces tristes exemples, mais nous les abandonnons à la conscience des nations. »

2. Truth's fountains may be clear — her streams are muddy,
And cut through such canals of contradiction
That she must often navigate over fiction.

La vérité peut avoir une source claire, mais ses flots sont

sait-il que toutes les difficultés, les mystères du christianisme se retrouvent dans la nature des choses ; le livre de la nature, selon lui, était aussi plein de choses étranges, mystérieuses que la Bible, et là dessus la religion naturelle et la religion révélée n'avaient rien à se reprocher l'une à l'autre. L'instinct religieux était fort chez lui, et l'instinct religieux se prend bien plus aisément à la personne du Christ, qu'au Dieu abstrait de la raison. D'ailleurs, les âmes blessées par la vie éprouvent plus que d'autres le besoin de celui qui, selon la belle expression de Mme de Staël, « descendit sur la terre, non pour la gloire, non pour le génie, mais pour la souffrance et la mort. » A vrai dire, l'incrédulité de Lord Byron serait la foi d'un grand

troubles, et coulent dans un si grand nombre de canaux contradictoires, que force lui est souvent de naviguer sur les eaux de la fiction. » (*Don Juan*, XV, 88.)

« Il n'est pas une opinion, disait Gœthe, dont on ne puisse aussitôt soutenir l'opinion contraire. Après avoir parcouru les chemins philosophiques de l'opinion, de la controverse et du doute, nous arrivons enfin à une espèce de certitude. » C'était bien là aussi la tendance de l'esprit de Lord Byron. Seulement Gœthe comme Lord Byron ne restaient pas dans le doute et savaient conclure, tout en gardant une certaine mesure de scepticisme dans leurs opinions. « La vérité, disait encore Gœthe, pourrait se comparer à un diamant, dont les feux se jouent non pas sur un seul côté, mais sur un grand nombre de côtés. Il peut donc y avoir du vrai dans tous les systèmes sur l'infini, sans qu'il y ait un seul système absolument vrai. »

nombre d'esprits de ce temps-ci [1]. Son âme était faite pour comprendre toutes les nuances du sentiment religieux. Sa poésie naturellement lancée comme une flèche sur les hauteurs aurait tôt ou tard traversé les ténèbres du scepticisme, pour s'élever à ces pures régions de l'âme que la flamme divine saisit et consume. Sa foi se fut avancée alors comme la sainte Catherine de Raphaël, une palme à la main, au milieu des dragons du doute.

Si l'on cherche à pénétrer dans les profondeurs de l'âme de Lord Byron, on y reconnaît trois passions diverses qui tour à tour l'agitent et le dévorent : la douleur de l'amour trompé, le remords d'une faute inconnue, enfin le tourment incessant des problèmes de l'infini, comme le mouvement d'un aigle qui bat des ailes contre les barreaux de sa cage. Presque toujours dans sa poésie nous saisissons le même procédé, ou plutôt, car le mot de procédé a ici quelque chose de trop artificiel, la même marche involontaire de l'imagination et de l'âme. Le spectacle resplendissant de la nature réveille dans son

1. On pourrait ajouter encore une autre preuve tirée des derniers moments de Lord Byron. Les paroles des mourants n'ont pas, il est vrai, une grande valeur; elles tiennent à l'émotion du moment. Elles témoignent cependant d'un certain état d'esprit traditionnel ou individuel.

âme la soif de l'infini, et cette soif de l'infini fait par un retour sur lui-même jaillir le sang de quelque blessure secrète qui s'ouvre aussitôt et mêle ses teintes sombres à l'éclat des couleurs. Regardez une goutte d'eau sous le verre du microscope et vous verrez des monstres qui se dévorent entre eux ; ainsi le cœur humain sous les fleurs et les sourires recèle quelque ennemi secret qui le déchire. Il ne faudrait pourtant pas se représenter Lord Byron comme un être malheureux, poursuivi par le remords et une idée fixe. La mobilité de ses impressions, son amour passionné de la nature, cette faculté de se distraire de lui-même et de s'examiner avec la curiosité indifférente d'un artiste, étaient autant de ressources que la Providence lui avait préparées contre le ravage de ses dévorantes facultés. Même dans les jours les plus sombres, il pouvait oublier ses souffrances avec ses amis, et se montrer dans leur cercle le plus aimable et le plus spirituel de tous ; il savait chasser sa douleur avec une épigramme, et par moment voir le côté plaisant de toutes choses et de toutes personnes.

Revenons à *Manfred*. Mme Sand admire vivement la dernière scène du drame sorcier, ainsi que Lord Byron l'a baptisé lui-même. « Jamais, dit-elle, le fantastique n'a été traité avec cette supériorité, jamais avec des moyens aussi simples on n'a produit un effet

aussi dramatique. Cette lente apparition de l'Esprit que le vieux prêtre n'aperçoit pas d'abord, et qu'il contemple avec douleur et sans effroi à mesure qu'elle se dessine entre Manfred et lui, est d'une gravité lugubre. Je crois qu'il n'y avait rien de si difficile au monde que d'évoquer le démon sérieusement. Est-il rien de plus magnifique, ajoute-t-elle, dans le sentiment et l'expression que cette invincible puissance de Manfred à l'heure de la mort, méprisant le désespoir qui lui dispute son dernier souffle, et triomphant de tous les remords, de tous les doutes, et de toutes les souffrances de sa vie par cette grande notion de la sagesse et de la justice éternelles? (*The mind which is immortal, — of his own desert*). Il y a là tout un dogme et un dogme de vérité. »

Je n'ai cru pouvoir mieux faire que de citer ici Mme Sand. On ne saurait assurément contester son autorité en fait d'art et de littérature, mais je ne sais si les philosophes reconnaîtraient cette autorité sur le terrain périlleux de la métaphysique. Chez Mme Sand de nos jours, comme chez Gœthe et Lord Byron, la puissance sur ces sujets-là vient plutôt encore de l'imagination et du sentiment que de la raison. J'ai entendu dire à M. Sainte-Beuve que Mme Sand était de tous les écrivains contemporains celui qui avait exercé la plus grande influence sur sa géné-

ration. Il n'est en effet aucun de nous, homme ou femme, qui se reportant aux années de sa jeunesse ne se souvienne d'un roman de Mme Sand comme d'un événement de sa vie morale, lecture d'autant plus séduisante qu'elle nous était plus défendue à cet âge encore incertain entre l'enfance et la jeunesse où les battements de cœur et la rougeur vous prennent à la vue d'un livre. Il n'est donc aucun de nous qui n'ait suivi avec anxiété les évolutions de l'esprit de Mme Sand et ses compromis entre le déisme et le panthéisme. Elle semble cependant aujourd'hui s'être arrêtée dans la croyance à cette divinité « devant laquelle il est doux de se prosterner dès cette vie, et dans le sein de laquelle il est délicieux de s'abîmer en espérance quand on s'élance vers l'avenir. » On aurait grand tort d'exclure les poëtes et les artistes du domaine de la métaphysique. Platon était aussi poëte que philosophe. Les Grecs, il est vrai, n'éprouvaient pas sur les problèmes de l'âme et du monde cette douloureuse anxiété qui tourmente les modernes. Ils jouent avec ces problèmes et leur imaginent mille solutions ingénieuses, plutôt pour se charmer et s'enchanter eux-mêmes que pour satisfaire un impérieux besoin de vérité. La joueuse de flûte et les danseuses qui apparaissent dans le banquet de Platon ne semblent pas trop déplacées au milieu de cette assemblée

de philosophes couronnés de fleurs et énivrés de parfums. Les doutes et les anxiétés de Cicéron et de Platon ne jetaient aucun trouble dans leur vie. La brillante et légère imagination méridionale chassait tous ces nuages. Après s'être bâti quelque système aérien, ils se satisfaisaient eux-mêmes de la splendeur de cet édifice fantastique élevé sur le sable, et s'endormaient aussi tranquilles que s'il eût été bâti sur le roc. Le doute était un état moins pénible pour les anciens que pour les modernes; ils en portaient le poids bien plus aisément. Ils avaient le doute calme et non le scepticisme inquiet et douloureux. Le christianisme n'ayant pas ouvert les perspectives de l'éternité, ils ne regrettaient pas comme d'autres le bien qu'ils avaient perdu. Ce sont des enfants pleins de génie, bien supérieurs peut-être en esprit, en élévation, en exquise pénétration, à ceux qui leur ont succédé, mais ce sont des enfants. Ils semblent aux premières fraîcheurs du matin n'avoir pas encore porté le poids du jour et appris ces tristes secrets que la douleur révèle à l'homme vers le milieu de la vie. Et cependant, redisons-le, de nos jours comme dans l'antiquité, l'humanité n'a pas trop de tous les instruments que Dieu lui a donnés pour atteindre à ces vérités de l'ordre supérieur qui lui échappent de toute part. Sans être de force à les saisir dans leur ensemble, elle

peut cependant avoir quelques échappées, quelques lueurs sur l'infini, et ces lueurs peuvent tout aussi bien s'allumer à la flamme de l'imagination et du sentiment qu'à la froide lumière de la raison. Il ne faut pourtant rien exagérer, et l'on serait plutôt disposé de nos jours à attacher une trop grande importance philosophique aux conceptions des artistes, et à les faire bien plus systématiques qu'ils ne le sont en réalité. J'ai entendu un jour un bel esprit discuter sur le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Il avait découvert une idée théologique dans l'attitude de la Vierge, placée au-dessous du Christ comme le Médiateur, tandis que le Rédempteur des hommes foudroie l'humanité. Ce qui a tout simplement séduit Michel-Ange, c'est l'attitude gracieuse de la Vierge assise à droite, au-dessous du Christ et retenant sa robe, par un mouvement plus élégant que charitable, pour ne pas la souiller au contact des réprouvés. Je suis cependant très-éloignée de regarder Lord Byron, non plus que Michel-Ange, comme de purs artistes en ces matières indifférents au fond des choses. Ce passage d'une lettre à M. Murray qui avait oublié dans la première édition le vers qui termine la dernière scène : *Old man, 't is not so difficult to die*[1], « Vous avez détruit tout l'effet et la morale du

1. « Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir. »

poëme en supprimant le dernier vers du dialogue de *Manfred*, » prouve l'importance philosophique qu'il attachait à son œuvre. Lors de l'apparition du drame de *Manfred*, on décida d'autorité que Lord Byron n'aurait pu peindre avec une aussi effrayante énergie l'agonie du remords, s'il n'eût lui-même commis quelque crime, comme s'il était nécessaire, dit Mme Sand avec un accent de vérité pénétrante, d'avoir commis un crime pour savoir ce que c'est que pleurer éternellement et souffrir sans remède.

Ce fut au mois d'octobre 1816 que Lord Byron quitta la villa Diodati, accompagné de son ami, M. Hobhouse, pour se diriger vers l'Italie. De nouveaux horizons vont s'ouvrir devant cette jeune vie déjà si dévastée. Au souffle harmonieux de l'Italie se transforme peu à peu cette souple et merveilleuse organisation; avec le ciel brumeux du nord se dissipe la mélancolie de cette âme triste et passionnée qui se reflétait dans sa poésie comme de noirs rochers dans une eau profonde et transparente; cette mélancolie du moins change de nature. La vie, quoique toujours triste au fond, lui apparaît sous des couleurs plus variées et plus vraies. Là, il jouira de quelques instants de bonheur entre les tourments de son adolescence et les tourments de sa fin tragique. Sous ce doux climat, il

trouvera ce qu'il rêvait peut-être déjà en quittant les rives de l'Angleterre :

> Un autre ciel, une autre aurore,
> Un autre nid pour ses amours.

Là, renaîtra pour lui une seconde jeunesse, un second printemps de la vie, dans l'affection idolâtre d'un jeune cœur. Ce fut en ce pays où chanta la muse de Paesiello, de l'Arioste et de Cimarosa qu'il créa le poëme de *Don Juan*, son chef-d'œuvre peut-être, qui unit aux vives et fraîches impressions de la jeunesse, le désenchantement et l'amère ironie d'un autre âge ; où l'on ne sait ce qui se doit le plus admirer des traits de pathétique, des ravissantes couleurs de l'imagination, ou de cette verve étincelante de l'esprit qui ne se connaissait plus depuis Voltaire. On croit entendre cet air charmant, le *Carnaval de Venise*, que Paganini, sur son fantastique violon, faisait passer tour à tour du mode majeur au mode mineur. A travers les gémissements d'une tristesse déchirante il jetait comme des étincelles une succession de notes rapides et éclatantes, et soupirait de lugubres plaintes après l'insouciante ivresse d'une poétique gaieté. La variété des scènes dans ce poëme, l'éclat de la lumière, la fraîcheur de l'air donnent un peu l'impression d'un voyage sur mer. Par moments,

cette poésie a l'harmonie des vagues et le bruit majestueux de l'océan. On pourrait citer le *Don Juan* de Lord Byron, *l'Amphitryon* de Molière, *le Mariage de Figaro*, *l'Obéron* de Wieland, *le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, comme modèles de cette fantaisie ailée où ces esprits mêlés d'air et de feu planent dans les airs au-dessus de leur propre sujet, et se jouent du monde et d'eux-mêmes. Toutes les voix de la nature chantent et le poëte nage dans sa propre lumière. Qui ne se souvient de cette ravissante lettre de dona Julia, chef-d'œuvre de poésie et de sentiment? Avez-vous vu la Psyché de Naples? C'est la même pureté de lignes, jointe à une expression d'ineffable tristesse et de secrète langueur. On dirait qu'un soupir trahit les regrets mal étouffés de son cœur. Et cette même femme, si touchante vis-à-vis de l'homme qu'elle aime, est audacieuse et effrontée vis-à-vis de son mari, par un contraste qu'il est permis de peindre, car il est dans la nature. On a souvent comparé le poëme de *Don Juan* au *Candide* de Voltaire. Quelle injustice!

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes.

Sous l'ironie de Lord Byron on sent palpiter une nature généreuse et sensible, et ce contraste est le charme de *Don Juan*. La plaisanterie était chez lui une forme de l'esprit. Dans ses derniers moments et

jusque dans les convulsions de l'agonie, il plaisantait encore avec son domestique Fletcher. Dans ce poëme de *Don Juan* en apparence si léger, il n'est peut-être pas dix pages où l'éternel problème ne s'élève du fond de l'âme et de la conscience, comme les flots de la mer incessamment soulevée qui viennent d'un mouvement monotone battre les murs d'une forteresse inexpugnable. Chez Lord Byron, la légèreté était à la surface et le sérieux au fond. Le contraire se rencontre bien plus fréquemment. « Les femmes ne peuvent souffrir ce poëme, disait-il, parce qu'il est vrai. » Il est, en effet, certaines personnes qui ne peuvent souffrir de voir peindre la vie telle qu'elle est, dans sa variété et ses contrastes. On reproche à Lord Byron d'avoir tout confondu, le noble et le vil, le sublime et le bas, d'avoir fait naître une fleur pour la flétrir aussitôt après. Ce mélange, il faut le reconnaître, c'est la vie humaine elle-même. La destinée se joue si bien de l'homme qu'on dirait parfois un poëte tragique, à la façon de Shakespeare et de Lord Byron, terminant en plaisanterie ce qu'il a commencé sérieusement, se moquant de tout et de tout le monde. Mais encore n'en faut-il pas rire, car il convient d'avoir la dignité de son malheur. Il n'est certes pas interdit à l'artiste de se servir de ce contraste, si fréquent dans la vie, du sublime et du ridicule ; il ne faut pas cependant en trop

abuser et Lord Byron en a abusé dans *Don Juan*. Sous ce rapport, Shakespeare pouvait lui servir de modèle et de maître. Shakespeare ne se plaît pas à flétrir la beauté qu'il a créée, il ne place le ridicule que comme contraste et non comme dissolvant de la vie humaine. Du reste, il ne faut pas attacher à *Don Juan* plus d'importance que Lord Byron n'en attachait lui-même. C'est une fantaisie d'imagination, ce sont les arabesques du Vatican et la décoration de la Farnésine. Mais ces fantaisies d'imagination faites en se jouant se sont trouvé être un chef-d'œuvre. L'énergie, l'intensité de la pensée, du sentiment et de la passion a toujours été le trait caractéristique du génie de Lord Byron. Dans ses premiers ouvrages, il ébranlait le fond des âmes, plutôt qu'il ne se jouait à la surface des choses. Dans *Don Juan* il réunit les deux génies. Il se rit de tout en laissant entrevoir sa tristesse ; on reconnaît dans ce poëme je ne sais quelle indolence ironique bien en rapport avec son mépris pour l'état de société dont il partageait les travers, mêlant le scepticisme à l'exaltation et l'incrédulité à la rêverie mystique.

Je crois cependant que si l'on était obligé de choisir et de fixer les rangs entre les œuvres de Lord Byron, ce serait encore aux deux derniers chants de *Childe Harold* qu'il faudrait décerner la palme. Pour être

moins suave et moins enchanteur que le troisième, le quatrième chant écrit en Italie et à Rome contient peut-être de plus sévères beautés. Lord Byron le dédia à M. Hobhouse, et la dédicace témoigne de la tendre et constante amitié qui les honore tous deux; car M. Hobhouse n'était assurément ni un complaisant ni un flatteur. Il a consacré lui même un volume entier sous le titre de *Historical illustrations of the fourth canto of Childe Harold* aux notes et aux éclaircissements du poëme de son ami. On est frappé quand on lit avec attention les poëmes, les tragédies de Lord Byron et les notes qui les accompagnent, de l'érudition précise et sévère, du travail préparatoire exact et consciencieux qu'il s'imposait à lui-même avant d'ouvrir les ailes de son imagination. C'est sur cette trame serrée qu'il répand les fleurs brillantes de sa poésie, et c'est ce qui lui donne, si je puis ainsi parler, un certain caractère de solidité, de réalité qui manque aux effusions et aux vagues émotions de M. de Lamartine.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques!

Tel paraît aussi avoir été son système de versification. Il chercha toujours à imiter la stance de Spenser, de Beattie et des anciens poëtes anglais. On peut même lui reprocher une certaine affectation d'archaïsme. La nature, l'antiquité et le christianisme, ces

trois grandeurs de Rome, lui apparaissent dans leur grâce et leur majesté. A la vue de cette campagne romaine qui seule a le privilège, comme la mer et les montagnes aux neiges éternelles, de révéler l'infini, un souffle de désintéressement passe sur son âme, jusque-là si profondément personnelle. Il s'écriera avec saint François de Sales : « Où étions-nous, mon âme, en ce temps là ? Le monde avait déjà tant duré, et de nous il n'était nulle nouvelle. »

Upon such a shrine,
What are our petty griefs ? Let me not number mine [1].

Que l'on relise les stances sur le gladiateur mourant si l'on veut voir comment la poésie peut revêtir l'éclat, l'immobilité du marbre et cette profondeur d'expression qui n'altère en rien les lignes pures de la beauté sculpturale,

Ove le membra fanno a l'alma velo.

On croit encore errer sous les voûtes du Vatican où apparaissent tour à tour dans leur merveilleuse beauté ces statues qui, mieux que la peinture elle-même, semblent une émanation de la vie éternelle [2]. La

1. « En un tel lieu que sont nos chétives douleurs ? Je ne saurais compter les miennes. (IV, 106.) »

(2) Voyez l'*Appollon du Belvédère*, st. 161 du quatrième chant.

Or view the Lord of the unerring bow,
The god of life, and poesy, and light : etc.

grâce grecque, la grâce antique se joue comme un voile souple et léger autour de ces stances. Pour la première fois, la Niobé des nations a trouvé un chantre égal à sa grandeur, et je ne sais si la poésie humaine s'est élevée plus haut que dans la magnifique apostrophe à l'Océan qui termine le quatrième chant de *Childe Harold.*

Jamais homme ne jouit de son vivant plus que Lord Byron des douceurs de la renommée. Cette renommée s'étendait dans les deux mondes, et il reçevait de l'amour des femmes et de l'admiration des hommes les plus délicats et les plus flatteurs témoignages. C'est par là que la passion de la gloire s'élève aux joies célestes et infinies de l'amour; et cependant, par un amer retour sur sa propre destinée, il dit dans son journal: « Quelle chose étrange que la vie et l'homme! Si je venais à la porte de la maison où habite ma fille, la porte me serait fermée au visage, à moins, ce qui ne serait pas impossible, que je n'assommasse le portier; et peut-être, si j'allais à Drontheim, la ville la plus reculée de la Norwége ou dans le Holstein, je serais reçu à bras ouverts dans des maisons d'inconnus et d'étrangers, n'ayant avec moi d'autres liens que ceux de l'esprit ou de la renommée. » On a plaisir à voir quelques éclairs de joie et de sérénité illuminer, avant qu'elle ait disparu de ce monde, cette âme si

triste et si troublée. A Venise, à Vérone, à Ravenne, dans le bois de pins consacré par le Dante et où il rêva ses charmantes stances de l'*Ave Maria* [1], il eut certainement des impressions douces et d'heureux jours. Il y a quelque chose de paisible et de mélancolique dans la solitude de ces petites villes d'Italie; leur tristesse ne ressemble en rien à la tristesse de nos villes de province françaises. L'on sent qu'on y pourrait vivre sous la douce influence du climat, du ciel et des beaux arts. Je vois encore, de la terrasse du palais Cornazzi où se tint le congrès de Vérone, la vue qui s'étend au loin sur les montagnes et la plaine où l'on suit le cours de l'Adige à travers la campagne dépouillée. Je ne sais pourquoi ce petit paysage attristé par l'hiver me rappelait les rapides esquisses du Dante jetées çà et là dans son poëme, ces quelques vers où il semble prendre plaisir à se répéter à lui-même les doux noms de sa belle contrée:

Siede la terra dove nata fui
Sulla marina dove il Po discende
Per aver pace co'seguaci sui.

Mais ce ne fut là qu'une halte passagère dans le

1. Ces stances sont une traduction du Dante :

Che paia'l giorno pianger che si muore. (*Purgat.*, c. VIII.)

bonheur ; je doute que Lord Byron fût jamais mort

Heureux, tranquille,
Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville.

Attaché à sa fougueuse nature comme Mazeppa à son cheval, il se serait toujours précipité dans un excès quelconque, soit en mal, soit en bien. Comme l'enfant des contes des fées, il eût toujours brisé le vase brillant pour arriver à la liqueur amère qui est au fond.

Il existe en un mot chez la plupart des hommes,
Un poëte mort jeune en qui l'homme survit.

Quand Lord Byron partit pour la Grèce, il sentait le poëte mourir en lui. « Une résolution simple et forte, dit M. de Rémusat, s'empara de son âme ; il sembla reconnaître qu'elle était enfin venue l'occasion tant cherchée d'une activité tout ensemble utile et poétique. La Grèce insurgée satisfait à la fois ses opinions, ses penchants, ses vertus et son génie. Un poëte brave et adroit, un grand seigneur blasé, romanesque et radical, qui aime ses aises et le danger, la gloire, la nature et la liberté, était comme appelé à devenir le compagnon et le chantre des hauts faits des Hellènes. » Il avait dès son départ le pressentiment qu'il ne reviendrait pas. Le désir d'expier les fautes de sa

vie par une noble fin fut aussi pour quelque chose dans sa résolution. *Causam optimam tuendam assumpsi, miserebitur Deus* [1]. Le monde se partage, à mon gré, entre les natures qui s'élèvent et les natures qui s'abaissent, les âmes qui montent et les âmes qui descendent. Ce n'est pas tomber, c'est retomber, qui est le propre des natures vulgaires. Jamais poëte n'aborda une entreprise en se défiant plus des illusions, et, en général, Lord Byron n'était pas sujet à l'enthousiasme. La désespérante clairvoyance de son esprit était prompte à dissiper le nuage. Ce ne fut ni avec l'ignorante ardeur d'un jeune homme, ni avec la foi d'un croisé que Lord Byron s'embarqua dans cette entreprise, mais avec les sentiments d'un philanthrope sage et éclairé. « Dieu et la liberté, » disait Voltaire sur le déclin de l'âge. « J'ai toujours été la même, vive et triste, disait madame de Staël dans ses derniers jours, j'ai aimé Dieu, mon père et la liberté. » Lord Byron a connu aussi cette passion des grandes âmes, qui les agite, qui les enflamme, suivant la belle expression de M. de Tocqueville. Ce qu'il a encore le mieux aimé, à ce que je crois, c'est la gloire, la nature et la liberté. Seulement l'ombre de son scepticisme s'étendait par moments sur la liberté elle-même. Il lui

1. Épitaphe que le pape Pie IX a fait mettre sur la tombe de M. Rossi.

semblait, dans son mépris de l'humanité, que c'était de toutes les chimères la plus vaine, de toutes les illusions de ce monde la plus trompeuse. Il a douté de tout, même des passions qui le dévoraient. N'a-t-il pas raillé l'amour, et qui l'a cependant plus profondément senti?

Ce fut à Gênes qu'il dit un dernier adieu à celle dont l'amour avait consolé et relevé son âme; ce fut à Gênes que l'inexprimable bonheur dont cette jeune créature de vingt ans avait joui en tremblant pendant quelques années devait avoir son terme :

> Man's love is in man's life a thing apart,
> 'T is woman's whole existence [1].

Il faut lire dans l'admirable biographie de M. Villemain le récit de cette fin héroïque à Missolonghi, alors que Lord Byron, abandonné de tous les siens, assailli par la fièvre, les pluies torrentielles qui faisaient de Missolonghi un marais, luttait seul contre les hordes indisciplinées qu'il avait à commander. Il semble qu'il ait eu de bonne heure pour Missolonghi, cette répugnance instinctive qu'inspire souvent à l'homme le lieu où il doit mourir. Des excès de tout genre, l'excès du travail et l'excès des plaisirs avaient usé de bonne

1. « Dans la vie de l'homme, l'amour est un épisode; pour la femme, c'est toute l'existence. (*Don Juan*, I, 194.) »

heure cette frêle et ardente organisation. C'est là qu'on le voit jetant un triste regard sur un passé de fautes et d'infortunes, un regard plus triste encore dans l'abîme obscur d'un autre avenir,

> The hopeless warrior of a willing doom,
> In bleak Thermopylæ's sepulcral strait. [1]

Lord Byron ne s'entendait pas avec ceux-là même qui étaient engagés avec lui dans la même entreprise. Malgré la loyauté de son caractère, le colonel Stanhope, député du comité des Hellènes siégeant à Londres, et établi avec Lord Byron à Missolonghi, était plutôt pour lui un embarras qu'un secours et un appui. Le *colonel typographique*, Lord Byron le surnommait ainsi, était imbu d'idées philanthropiques et libérales qu'il voulait assez mal à propos appliquer à la population à demi-sauvage de la Grèce, se débattant sous l'étreinte de ses oppresseurs. Son idée fixe était d'établir la liberté absolue de la presse sur toute l'étendue du continent grec. Lord Byron pensait, au contraire, qu'il y avait quelque chose de plus pressé à faire pour la Grèce que d'y décréter la liberté de la presse et d'y fonder des journaux qui se disputeraient

1. « Victime sans espoir, marchant à un trépas volontaire dans le défilé sépulcral des froides Thermopyles. (*Childe Harold*, II, 73.) »

entre eux ; selon lui elle voulait être secourue par les armes et non par la plume ;

> Je veux, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
> Je veux de la poudre et des balles. [1]

Quand on lui demanda une devise à mettre à la tête du journal grec, le *Télégraphe*, il donna celle-ci : *Folie pour les Grecs*, par allusion au passage de saint Paul. Du moment où il fut arrivé en Grèce, personne ne déploya un jugement plus sûr, et plus de hardiesse, plus de présence d'esprit dans des circonstances où il eût été permis à chacun d'en manquer. C'est à tort que l'on suppose souvent une certaine incompatibilité entre l'esprit poétique et le bon sens pratique. Chez les natures supérieures, ces qualités, au contraire, s'appellent et se font contre-poids l'une à l'autre. Il n'y a pas de grand politique et de grand capitaine sans imagination, comme il n'y a pas non plus de grand poëte sans ce bon sens supérieur qui fait les hommes d'état.

1. Il écrivait le 26 octobre 1823 à M. Bowring : « Il était arrivé ici (le colonel Stanhope) comme font tous ceux qui viennent dans ce lieu pour la première fois avec certaines idées déclamatoires (*high flown notions*) des élèves de rhétorique de Harrow ; le colonel Napier et moi nous l'avons remis dans le vrai sur ces points, ce qui était absolument nécessaire pour prévenir chez lui le dégoût ou peut-être l'envie de partir. Mais maintenant nous pouvons mettre sagement l'épaule à la roue sans nous soucier de la boue qui peut l'embarrasser par moments. »

Il y avait du poëte dans l'empereur Napoléon, et de l'homme politique chez Lord Byron.

Citons ici M. Villemain; quand on se trouve en présence des grands maîtres de l'art on ne peut mieux faire que de leur laisser la parole : « Les forces de Byron ne pouvaient suffire à cette vie d'irritation et d'inquiétude. Un jour qu'après une crise nerveuse et un évanouissement il était sur son lit, malade et épuisé par des sangsues aux tempes, les Souliotes qui la veille avaient menacé l'arsenal et tué un officier suédois, se précipitent à grands cris dans sa chambre en brandissant leurs armes. Le visage pâle et sanglant de Byron à demi-soulevé imprima pourtant le respect à ces hommes farouches ; et quelques mots de sa bouche les firent sortir émus et un moment dociles... Depuis plusieurs mois, malgré son courage et sa continuelle activité, il se sentait défaillir. Il était troublé par de tristes pressentiments et par ces frissons involontaires qui sont moins des symptômes de faiblesse morale que des avant-coureurs de mort. Il vit avec tristesse dans les murs de Missolonghi l'anniversaire de sa trente-sixième année. Il le pleura dans des vers admirables, ses derniers vers, où, disant adieu à la jeunesse et à la vie, il ne souhaitait plus que la *fosse du soldat*. Cette pensée lui revenait souvent. Il disait à un fidèle serviteur italien : *Je ne sortirai pas d'ici*; *les Grecs, les Turcs*

ou le climat y mettront bon ordre. Dans ses lettres, il plaisantait encore sur les scènes de désordre et de misère dont il était le témoin, mais sa mobile et nerveuse nature en souffrait profondément; et il y avait du désespoir dans son rire sardonique. Deux nobles sentiments soutenaient son âme, la gloire et l'amour de l'humanité. Mais son corps vieilli de bonne heure succombait. On lui écrivait des Iles Ioniennes pour l'engager à quitter Missolonghi. Ses compatriotes, ses amis, le colonel Stanhope, le corsaire Trelawney, partirent. Il resta dans ce *tombereau de boue*, comme il disait énergiquement, au milieu des marais et des pluies insalubres de Missolonghi. Il en ressentit bientôt la mortelle influence. Surpris par l'orage dans une promenade à cheval, et revenant trempé d'eau et de sueur, il monta dans une barque pour gagner sa demeure, et fut saisi d'une fièvre violente. Le lendemain cependant il parcourut encore, à cheval, un bois d'oliviers voisin de la ville avec son fastueux cortége de Souliotes. Il rentra plus malade, se débattit deux jours contre les médecins qui voulaient le saigner, et leur céda enfin par crainte pour sa raison plutôt que pour sa vie[1]. Cette saignée n'arrêta point la fièvre et ne

1. Triste preuve du néant de l'intelligence humaine que Lord Byron, Pascal et Rousseau se soient toujours sentis sur le bord de la folie !

prévint point le délire. On voulait faire venir de l'île de Zante un médecin plus renommé; mais le gros temps y mit obstacle. Byron, consolé seulement par un ou deux amis fidèles, et par les pleurs de ses vieux domestiques, était là gisant presque sans secours dans une pauvre et tumultueuse demeure, dont sa garde de Souliotes occupait le rez-de-chaussée. C'était le jour de Pâques, si joyeusement fêté par les Grecs, qui se répandent alors dans les rues, dans les places, en criant: *le Christ est ressuscité, le Christ est ressuscité.* Ce jour, la ville fut moins bruyante. On alla tirer l'artillerie loin des murs; et les habitants s'invitaient l'un l'autre au silence et au recueillement. Le soir, la tête de Lord Byron s'embarrassa, sa langue ne put prononcer que des mots entrecoupés, et après de vains efforts pour faire entendre ses dernières volontés à son vieux domestique anglais, Fletcher, il fut saisi de délire. Ayant pris une potion calmante, il eut encore un retour de raison, exprima des regrets obscurs, prononça quelques touchantes paroles sur la Grèce, et puis, en disant : *je vais dormir*, tomba dans une léthargie qui se termina le lendemain par la mort, au moment où un orage éclatait sur la ville, et faisait dire aux Grecs : *le grand homme se meurt.* Le grand homme ! il l'était en effet pour ceux qu'il était venu défendre et auxquels il avait si noblement sacrifié sa vie. »

Lord Byron ne se sentait soutenu par aucune illusion sur le peuple et sur le succès probable de la cause à laquelle il se dévouait; il n'était pas non plus, hélas! soutenu par une foi bien vive aux récompenses d'une autre vie. Et c'est là précisément ce qui donne aux derniers temps de sa vie un certain caractère d'austère grandeur. Assurément, Dieu et la vertu n'auraient pu le compter que comme un ouvrier de la dernière heure. Le dirai-je cependant? autant qu'on ose pénétrer dans ces délicats rapports de l'âme avec Dieu, je n'ai jamais pu lire le récit si pathétique des derniers moments de Lord Byron sans une certaine émotion religieuse. Lord Byron termine son drame de *Manfred* par ces mots: *Old man, 't is not so difficult to die.* Là, c'est le stoïcisme de l'homme qui mesure d'un triste et intrépide regard cet abîme dont La Rochefoucauld a dit: « le soleil et la mort ne se peuvent regarder en face. » Mais dans la mort de cet autre Manfred, ne sentez-vous pas quelque chose de plus doux, de plus apaisé? Un éclair a brillé dans cette nuit et j'ai reconnu la lueur qui vient de l'éternité. Il n'y a pas jusqu'à ces mots : *Maintenant je veux dormir*, qui ne témoignent d'une confiance touchante, et ne fassent involontairement penser à cette belle parole de la nouvelle Héloïse mourante : « Qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil. »

« Heureux, dit Pindare, ceux qui meurent dans leur jeunesse, quand le monde retentit encore du bruit de leur nom. » Mais pour nous quels regrets! pour le monde, quelle perte! Comment ne pas pleurer quand la destinée tranche sous nos yeux, par une singulière coïncidence, précisément au même âge, la vie d'un Mozart, d'un Raphaël, d'un Lord Byron! Le dégoût de la poésie qui avait saisi Lord Byron n'était probablement que passager. Chez une nature aussi riche, la source était loin d'être épuisée. Quand le point de vue de la jeunesse qui, pour être le plus brillant, n'est pas le plus étendu, se serait élevé et agrandi, la splendeur de la nature n'eût plus été pour son âme devenue religieuse qu'un voile léger à travers lequel il eût aperçu la splendeur divine. Un nouvel âge eût vu lever de nouvelles moissons, et l'on ne peut mesurer ce que nous avons perdu. Pour lui-même, il n'est pas à regretter qu'il soit mort à l'âge aimé des dieux :

> C'est pour se consumer que le flambeau s'allume,
> Mais il brûle un moment sur les autels des dieux.

Il est des histoires qui ont le privilége de faire jaillir du cœur de l'humanité comme une source éternelle de larmes. Lord Byron, Héloïse et Marie Stuart allumeront toujours plus de passions que Washington et Lady Russell. Une vie tragique, de grandes souf-

frances, la beauté, enfin une nature qui valût mieux que la destinée, aussitôt l'imagination s'enflamme, et recrée l'idéal qu'elle devine comme une belle statue mutilée que le temps a détruite.

« La Providence, dit M. de Rémusat, a été envers Lord Byron juste mais sévère, comme si elle avait voulu nous apprendre que, lorsqu'on a follement abusé des plus beaux de ses dons, on n'a pas droit à cette récompense, le bonheur dans la gloire. » Soit! acceptons, si l'on veut, la condamnation; mais convenons que la Providence a en ce monde d'autres justices plus pressées à exercer. La beauté et la tristesse de ses derniers jours expient bien des fautes. Le désespoir de Caïn et de Manfred est aujourd'hui passé de mode. Notre génération veut jouir et s'amuser, tout en s'arrangeant avec la religion existante par un vague calcul d'intérêt bien entendu pour une autre vie. Si la renommée de Lord Byron a pâli en Angleterre, comme en France, c'est par ses bons tout autant que par ses mauvais côtés. De la pléiade qui étincelle à l'aurore de notre siècle, il est deux seuls noms, à ce point de de vue moral, que je lui préfère, Schiller et madame de Staël.

Il suffirait, pour remettre au rang qui lui est dû le caractère de Lord Byron, de songer que dans le cours de sa courte vie il n'a jamais perdu un ami; au-

cun de ceux qui l'ont approché, maîtres, compagnons, serviteurs, qui ne se soit vivement attaché à lui ; celle que désola et immortalisa son amour a conservé, jusque dans ses derniers jours, un tendre et ardent respect pour sa mémoire. Les singularités de son caractère furent, il faut le reconnaître, au moins autant que son génie, la cause de l'attention universelle qu'il excita. Une variété de dons à peu près sans limites, une mobilité d'impressions et de sentiments, source même de son talent poétique, et une impétuosité sans contrôle qui le portait à y céder sans cesse, tel fut le foyer d'où jaillit le feu d'artifice qui éblouit le monde. Mais cette mobilité de Lord Byron n'était qu'à la surface, elle n'atteignait pas le fond de ses sentiments et de ses opinions qui retournaient toujours comme la boussole au même pôle. Peut-être y était-il d'autant plus fidèle qu'il se défiait plus de ce kaléidoscope intérieur qui lui faisait voir ainsi tous les aspects changeants de la vie et de l'âme humaines. Les plus grands torts qui ont pu lui être reprochés ont tenu précisément à l'impossibilité où il était de contenir les caprices de son génie ou plutôt à la volonté qu'il avait de ne jamais les contenir. Il semblait que chez lui le poëte, l'artiste fissent oublier l'homme qui restait au-dessous sensible et délicat, mais qui, une fois monté sur ce Pégase ailé, ne connaissait plus d'abîmes qui pussent l'effrayer, ni

de barrières qui pussent l'arrêter. Il serait difficile ou pour mieux dire impossible de fixer ici en quelques lignes son rang dans la littérature anglaise. Pour ma part, je ne lui connais d'égal que Milton et de supérieur que Shakespeare.

On sait que Lord Byron avait témoigné à plusieurs reprises une vive répugnance à être enterré en Angleterre. Il avait dit, comme Scipion, à son ingrate patrie : Tu n'auras pas mes os. Il s'était souvent exprimé à ce sujet très-vivement avec M. Hoppner. On se souvient de ce touchant passage d'une de ses lettres : « J'ai trouvé dans le cimetière de la Chartreuse une ou plutôt deux jolies épitaphes. Voici la première :

Martini Luigi
Implora pace.

Voici l'autre :

Lucrezia Piccini
Implora eterna quiete.

C'est là tout; mais il me semble que ces deux ou trois mots comprennent tout ce qu'on peut dire sur un tel sujet, et puis, en italien, c'est de la véritable musique. Ils expriment le doute, l'espoir et l'humilité ; rien de plus touchant que *implora* et la modestie de cette requête. Ils ont eu assez de la vie, ils n'ont besoin que de repos ; ils l'implorent, et un repos éternel, *eterna quiete*. Cela ressemble à une inscription grecque

dans quelque ancienne « cité des morts. » Si je dois être enterré de votre vivant, que j'aie pour épitaphe l'*implora pace* et rien de plus [1].

Triste preuve de la vanité de notre fragile existence que ce fût là le dernier vœu d'une vie qu'avaient fatiguée la gloire, la passion et le malheur. L'effroi du néant, si terrible dans la jeunesse, diminue en avançant dans la vie. Ne plus aimer, ne plus penser paraît horrible. Plus tard, on est lassé d'aimer et de penser, et le néant apparaît comme le repos. Et cependant, ne médisons pas de la gloire, pas plus que de l'amour et de la liberté. Ce sont de nobles présents du ciel. Quel qu'en soit le prix, a dit Montesquieu, il faut savoir le payer aux Dieux.

On s'étonne que les amis de Lord Byron aient mis si peu de soin à accomplir ses dernières volontés. En demandant qu'on écrive sur sa tombe ces mots: *implora pace*, il semble qu'il ait eu le pressentiment des controverses qui allaient s'élever sur son cercueil. En arrivant à l'entrée de la Tamise, le colonel Stanhope écrivit aux exécuteurs testamentaires: « A l'égard des funérailles, je suis d'avis qu'il faudrait consulter immédiatement la famille de Sa Seigneurie, et obtenir

1. On pourrait rapprocher ce fragment de la lettre de Lord Byron de la célèbre parole de Luther traversant un cimetière : *Beati, quia quiescunt.*

l'autorisation d'une sépulture publique soit dans l'abbaye de Westminster, soit dans la cathédrale de Londres. » Une démarche ayant été faite auprès des révérends personnages qui gouvernaient Westminster-Abbey, la réponse fit pressentir qu'un refus positif serait le résultat d'une demande plus directe. Un pareil acte d'intolérance ne pouvait cependant passer inaperçu, et la discussion s'éleva à ce sujet dans le parlement d'Angleterre. M. Hobhouse, dans une brochure, plaida éloquemment la cause de son ami [1]. L'exclusion de Lord Byron de l'enceinte de Westminster, s'écria-t-il, est une honte pour l'Angleterre. Il semble en effet qu'à partir de ce jour quelque secret remords de cet acte d'intolérance, couronnant des années de persécution, ait sans cesse poursuivi les Anglais. Lord Byron avait confié sa vengeance au temps et à Némésis. « J'ai vécu et je n'ai point vécu en vain. Mon âme peut perdre sa force, mon sang son ardeur, et mon corps peut périr, même en domptant la douleur : mais je porte au-dedans de moi ce que ne peuvent lasser ni le temps ni les tortures, ce qui me survivra quand je rendrai le dernier soupir, quelque chose de surnaturel dont ils ne se doutent pas et qui, semblable au souvenir des sons d'une lyre de-

1. Voir pièces justificatives, lettre B.

venue silencieuse, pénétrera dans leurs âmes amollies et réveillera dans leurs cœurs maintenant d'airain les derniers remords de l'amour. » (*Childe-Harold*, IV, 137).

J'ai toujours pensé que la sévérité des Anglais pour Lord Byron, sévérité qui dure encore à l'heure qu'il est, tient au sentiment des torts qu'ils ont eus envers lui. Ceci, jusqu'à un certain point, les honore et prouve la constance de leurs sentiments. Parlez à un Anglais de l'ouvrage le plus léger et le plus scandaleux de la littérature française, il sourira. Ils ne nous font pas l'honneur de nous prendre assez au sérieux pour se scandaliser. Mais parlez-lui de l'auteur de *Childe-Harold* et du *Prisonnier de Chillon*, aussitôt il prend un air grave. Il est même difficile de les attendrir sur la fin héroïque de Lord Byron en Grèce. Les Anglais sont assurément capables de philanthropie, et ce sont eux qui, les premiers en Europe, ont donné le signal de l'abolition de la traite. Il ne faut cependant pas que leur amour propre ou leur intérêt national soient en jeu. Il ne faut pas non plus leur demander une philanthropie dont le point de départ serait une exaltation d'imagination. De tout temps, en ce qui concerne les affaires de la Grèce, ils ont été assez disposés à dire comme M. de Villèle : je n'ai jamais pu comprendre l'intérêt que l'on prend à cette localité. La France,

disons-le à son honneur, serait beaucoup plus capable d'une croisade de ce genre. La France comprend la liberté par l'imagination, l'Angleterre la comprend par le bon sens [1]. Les portes de Westminster-Abbey se fermèrent devant Lord Byron, qui sacrifia à trente-cinq ans une vie encore pleine de toutes les promesses de la gloire à un peuple auquel il ne devait rien; et les cendres de Lord Castlereagh, qui a vendu son pays à l'Angleterre après l'avoir noyé dans des flots de sang, reposent dans cette même cathédrale de Westminster; il est impossible de ne pas éprouver quelqu'indignation à voir tant de sévérité pour les faiblesses du cœur et de l'imagination unie à tant d'indulgence pour des torts plus graves. Cependant, on peut constater depuis quelque temps en Angleterre un heureux retour de l'opinion en faveur de Lord Byron. Déjà, à l'ouïe de l'imprudente agression d'une Américaine, nous avons vu l'Angleterre tout entière se lever pour défendre son poëte. Espérons-le donc ; tôt ou tard

La voix du genre humain qui les réconcilie

contraindra la société anglaise à réparer ses torts en-

1. Sous ce rapport, on pourrait trouver quelque ressemblance entre la France et Lord Byron. Comme lui, elle est à la fois susceptible d'exaltation et d'ironie, et se déjoue sans cesse elle-même; et de même on trouverait un fond sérieux sous la forme légère.

vers Lord Byron, comme elle répare aujourd'hui ses torts envers l'Irlande; elle ne restera pas à jamais

Parvi Florentia mater amoris [1],

et nous verrons les cendres de Lord Byron revenir sous ces arceaux où Marie Stuart et Élisabeth reposent en paix à côté l'une de l'autre.

Le cercueil de Lord Byron stationna dans la Tamise, sur le vaisseau qui avait ramené ses cendres de Grèce, pendant le temps que durèrent les discussions au Parlement. La controverse, qui menaçait d'être longue, se termina par une intervention de sa sœur, Mme Leigh, qui déclara que son frère serait déposé dans le caveau de ses pères, à Hucknall, aux environs de Newstead. Le lundi, 11 juillet 1824, le cercueil de Lord Byron quitta Londres, accompagné d'une suite nombreuse de voitures qui contenaient les amis personnels du grand poète. Le colonel Leigh, son beau-frère, conduisait le deuil. Le rang du noble Lord était marqué par la magnificence du cortége. Des constables et des hérauts d'armes marchaient en avant. Suivait un coursier de bataille couvert de velours noir, conduit par deux pages et monté par un cavalier qui portait,

1. Épitaphe qui se lit sur la tombe du Dante à Ravenne :

Quem genuit, parvi Florentia mater amoris.

à demi renversée, une couronne de pair d'Angleterre. Puis venait le char funèbre et une longue suite en deuil. La procession, après avoir traversé les rues de la capitale, poursuivit sa route vers le Nord. Comme le convoi sortait de Londres, un beau jeune homme en costume grec se mit à marcher derrière le char, la tête découverte et dans un deuil profond. Un étranger lui ayant demandé s'il faisait partie du cortége, il répondit qu'il avait servi Lord Byron dans le levant et venait lui rendre les derniers devoirs. On voulait le faire monter en voiture à côté des domestiques, mais il préféra marcher et fit toute la route à pied. Le convoi s'avançait lentement à travers les plaines vertes et les champs cultivés de l'Angleterre. On remarqua que de tous côtés, dans les villes et dans les campagnes, les paysans, les ouvriers, les hommes du peuple descendaient de leurs coteaux et de leurs maisons, avides de rendre un dernier hommage au grand homme que l'Angleterre avait perdu, tandis qu'au contraire les volets des maisons des riches propriétaires se fermaient. Comme on approchait de Nottingham, on vit à un détour de route une jeune dame, d'une tournure élégante, chevauchant à côté d'un homme plus âgé qu'elle. Attirée par la foule et la vue du funèbre cortége, elle s'approcha sur le bord de la route, arrêta son cheval, et demanda à un des passants quel était le person-

nage qu'on conduisait ainsi à sa dernière demeure. Qui ne se souvient du pathétique final de *Lucie de Lamermoor*, où le chœur des serviteurs répond d'un chant plus triste encore que les larmes à cette même interrogation? On lui répondit que c'était le cercueil de Lord Byron que l'on ramenait de Grèce pour être enterré à Newstead. Tout à coup, on vit la jeune dame pâlir, chanceler, abandonner les rênes de son cheval et tomber sans connaissance. Cette inconnue n'était autre que l'infortunée Caroline Lamb. Depuis quelques années, elle avait vécu dans la retraite et s'était rapprochée de son mari, qui lui avait montré beaucoup de délicatesse et de générosité. Mais une dernière secousse acheva de briser cette âme faible et ardente. On la ramena encore évanouie à son château, et quand elle revint à elle, elle avait perdu la raison. Elle languit encore quelque temps, appelant sans cesse Lord Byron dans son délire et puis le repoussant avec fureur. Ainsi finit par une catastrophe tragique, qu'on trouverait invraisemblable créée de la main d'un poëte ou d'un romancier, cette liaison frivole commencée dans les salons de Londres.

Le vendredi, 16 juillet, le cercueil de Lord Byron fut déposé à l'église du petit village de Hucknall, dans le caveau de la famille, auprès du cercueil de sa mère. Il y avait un an, jour pour jour, que se promenant

dans les jardins de Gênes il avait dit au comte Gamba : Où serons-nous dans un an? La cérémonie fut simple et touchante. M. Hobhouse était fort ému, mais, au dernier moment, la douleur et les sanglots longtemps contenus de Fletcher et des domestiques éclatèrent. Le jeune homme grec, qui était resté sombre et silencieux, pris d'un violent accès de désespoir, voulait, comme Kaled, se jeter dans la fosse de Lord Byron et mourir avec lui. On fut obligé de le retenir de force. Le silence se rétablit néanmoins lorsqu'on prononça ces solennelles paroles de la liturgie anglaise : *Earth to earth; dust to dust, and the spirit to God, who gave it* (La terre à la terre, la poussière à la poussière, et l'âme à Dieu qui l'a donnée). On comprend l'effet que durent produire de telles paroles en un pareil moment. On sent alors que c'est à celui-là seul qui a créé ces âmes à les juger [1].

J'ai visité, il y a quelques années, l'église et le cimetière de Hucknall. Une vieille femme me dit qu'elle se souvenait d'avoir assisté à l'enterrement de Lord Byron. Dans ce silence et cette solitude, qui n'eût été invinciblement entraîné à méditer sur cet éternel mys-

1. Sur une tablette de marbre blanc dans le chœur de l'église de Hucknall on lit l'inscription suivante :

In the vault beneath
Lie the remains of

tère de la vie et de la mort, sur lequel l'homme ne se lasse pas de réfléchir? On dirait qu'il joue toujours avec l'existence. Le spectateur intérieur, calme, désintéressé qui est en lui se rit des misères de l'être sensible auquel il est attaché. Les voilà, ceux qu'ont agité et tourmenté comme nous ces grands problèmes de la vie humaine, les voilà entrés avant nous dans les régions de l'implacable silence [1].

Sans doute, il arrivera à ceux qui auront embrassé l'immortalité de l'âme comme une noble chimère, pensant que cette chimère vaut encore tous les biens de la terre, l'heureuse aventure de ce père que l'on raconte à Florence. Il avait suivi le matin même le

George Gordon Noel Byron
Lord Byron of Rochdale
The author of Childe Harold Pilgrimage.
He was born in London on the
22d of january 1788,
He died at Missolonghi, in the western Greece, on the
19th of april 1824
Engaged in the glorious attempt to restore that
Country to her ancient freedom and renown.
His sister, the honourable
Augusta Maria Leigh
Placed this tablet to his memory.

1. Je me souviens d'avoir entendu raconter que M. Constant se promena pendant toute la nuit qui suivit la mort de madame de Staël en présence de son cercueil, cherchant à démontrer sa thèse du jour. Les religions n'étaient, selon lui, qu'une des illusions de l'esprit humain. Je ne connais rien de plus lugubre que cette démonstration du néant de la vie en présence de la personne qui avait le plus vécu par le sentiment et la pensée.

convoi de sa fille chérie, morte à l'âge de dix-neuf ans. Comme il était assis le soir, plongé dans la douleur, entouré de ses amis, il crut voir au-dehors, à travers les vitres, sa fille qui lui tendait les bras. En vain on lui représenta qu'il l'avait portée en terre le matin même; rien ne put l'empêcher de répondre aux cris de sa fille qui l'appelait. Il avait cru n'embrasser qu'une ombre; il la trouva vivante. Notre vie terrestre n'est que la page d'un livre commencé, qui demande une explication ailleurs. Ses rayons s'élancent de toute part vers l'infini, et c'est surtout, je crois, par faiblesse d'imagination que nous avons tant de peine à nous élever à l'idée d'une autre vie. Quand le ciel est couvert de nuages ou brillant de clarté aux splendeurs du midi, nous avons peine à nous figurer que le soir même une invisible main écartera le pavillon d'azur et fera apparaître à nos yeux la nuit étincelante. Cependant, auprès de ces créatures admirables et charmantes, enlevées subitement dans toute la force de la vie, l'immortalité de l'âme s'empare de nous impérieusement. Rien ne donne ici l'idée de la déchéance, d'un anéantissement progressif. Il est impossible de s'arrêter avec elles aux bornes de cette terre. Quand les hommes ordinaires viennent à passer de l'autre côté du rideau, on s'inquiète à peine de ce qu'ils voient dans ces nouvelles régions; mais quand les

grands esprits ou les grandes imaginations s'envolent, on éprouve une sorte d'étonnement et d'inquiétude en songeant qu'ils comparent à présent leurs rêves à la réalité.

PIÈCES
JUSTIFICATIVES

I

TO

I. D'ISRAELI, ESQ.

THE AMIABLE AND INGENIOUS AUTHOR OF THE CALAMITIES AND QUARRELS OF AUTHORS, THIS ADDITIONNAL QUARREL AND CALAMITY

Is inscribed by

ONE OF THE NUMBER

Ravenna, March. 15, 1820.

« The life of a writer » has been said, by Pope, I believe, to be « *a warfare upon earth.* » As far as my own experience has gone, I have nothing to say against the proposition, and, like the rest, having once plunged into this state of hostility, must, however reluctantly, carry it on. An article has appeared in a periodical work, entitled « Remarks on Don Juan, » which has been so full of this spirit, on the part of the writer, as to require some observations on mine.

In the first place, I am not aware by what right the wri-

ter assumes this work, which is anonymous, to be my production. He will answer, that there is internal evidence; that is to say, that there are passages which appear to be written in my name, or in my manner. But might not this have been done on purpose by another? He will say, why not then deny it? To this I could answer, that of all the things attributed to me within the last five years, — Pilgrimages to Jerusalem, Deaths upon Pale Horses, Odes to the Land of the Gaul, Adieus to England, Songs to Madame La Valette, Odes to Saint-Helena, Vampires, and what not,— of which, God knows I never composed nor read a syllable beyond their titles in advertisements, — I never thougt it worth while to disavow any, except *one* which came linked whith an account of my « residence in the Isle of Mitylene, » where I never resided, and appeared to be carrying the amusement of those persons, who think my name can be of any use to them, a little too far.

I should hardly, therefore, if I did not take the trouble to disavow these things published in my name, and yet not mine, go out of my way to deny an anonymous work, which might appear an act of supererogation. With regard to Don Juan, I neither deny nor admit it to be mine, everybody may form their own opinion; but, if there be any who now, or in the progress of that poem, if it is to be continued, feel, or should feel themselves so aggrieved as to require a more explicit answer, privately and personally, they shall have it.

I have never shrunk from the responsibility of what..... I have written, and have more than once incurred obloquy by neglecting to disavow what was attributed to my pen without foundation.

The greater part, however, of the « Remarks on Don

Juan » contain but little on the work itself, which receives an extraordinary portion of praise as a composition. With the exception of some quotations, and a few incidental remarks, the rest of the article is neither more nor less than a personal attack upon the imputed author. It is not the first in the same publication : for I recollect to have read, some time ago, similar remarks upon « Beppo » (said to have been written by a celebrated northern preacher) ; in which the conclusion drawn was, that « Childe Harold, Byron, and the Count in Beppo, were one and the same person, » thereby making me turn out to be, as Mrs. Malaprop says, « *like Cerberus, three gentlemen at once.* » That article was signed « Presbyter Anglicanus ; » which, I presume, being interpreted, means Scotch Presbyterian. I must here observe, and it is at once ludicrous and vexatious to be compelled so frequently to repeat the same thing, — that my case, as an author, is peculiarly hard, in being everlastingly taken, or mistaken, for my own protagonist. It is unjust and particular. I never heard that my friend. Moore was set down for a fire-worshipper on account of his Guebre ; that Scott was identified with Roderick Dhu, or with Balfour of Burley ; or that, notwithstanding all the magicians in Thalaba, anybody has ever taken Mr. Southey for a conjuror ; whereas I have had some difficulty in extricating me even from Manfred, who, as Mr. Southey slily observes in one of his articles in the Quarterly, « met the devil on the Iungfrau, and bullied him : » and I answer Mr. Southey, who has apparently, in his poetical life, not been so successful against the great enemy, that, in this, Manfred exactly followed the sacred precept, — « Resist the devil, and he will flee from you. » — I shall have more to say on the subject of this person — not the devil, but his

most humble servant Mr. Southey — before I conclude; but, for the present, I must return to the article in the Edinburgh Magazine.

In the course of this article, amidst some extraordinary observations, there occur the following words : —« It appears, in short, as if this miserable man, having exhausted *every species* of sensual gratification, — having drained the cup of sin even to its bitterest dregs, were resolved to show us that he is no longer a human being even in his frailties, but a cool, unconcerned fiend, laughing with a detestable glee over the whole of the better and worse elements of which human life is composed. » In another place there appears, « the lurking-place of his selfish and polluted exile. » — « By my troth, these be bitter words ! » — With regard to the first sentence, I shall content myself with observing, that it appears to have been composed for Sardanapalus, Tiberius, the Regent Duke of Orleans, or Louis XV; and that I have copied it with as much indifference as I would a passage from Suetonius, or from any of the private memoirs of the regency, conceiving it to be amply refuted by the terms in which it is expressed, and to be utterly inapplicable to any private individual. On the words, « lurking-place, » and « selfish and polluted exile, » I have something more to say.— How far the capital city of a government, which survived the vicissitudes of thirteen hundred years, and might still have existed but for the treachery of Buonaparte, and the iniquity of his imitators, — a city, which was the emporium of Europe when London and Edinburgh were dens of barbarians, — may be termed a « lurking-place, » I leave to those who have seen or heard of Venice to decide. How far my exile may have been « polluted, » it is not for me to say, because the word

is a wide one, and, with some of its branches, may chance o overshadow the actions of most men; but that it has been « *selfish* » I deny. If, to the extent of my means and my power, and my information of their calamities, to have assisted many miserable beings, reduced by the decay of the place of their birth and their consequent loss of substance — if to have never rejected an application which appeared founded on truth — if to have expended in this manner sums far out of proportion to my fortune, there and elsewhere, be selfish, then have I been selfish. To have done such things I do not deem much; but it is hard indeed to be compelled to recapitulate them in my own defence, by such accusations as that before me, like a panel before a jury calling testimonies to his character, or a soldier recording his services to obtain his discharge. If the person who has made the charge of « selfishness » wishes to inform himself further on the subject, he may acquire, not what he would wish to find, but what will silence and shame him, by applying to the Consul-General of our nation, resident in the place, who will be in the case either to confirm or deny what I have asserted.

I neither make, nor have ever made, pretensions to sanctity of demeanour, nor regularity of conduct, but my means have been expended principally on my own gratification, neither now nor heretofore, neither in England nor out of it; and it wants but a word from me, if I thought that word decent or necessary, to call forth the most willing witnesses, and at once witnesses and proofs, in England itself, to show that there are those who have derived not the mere temporary relief of a wretched boon, but the means which led them to immediate happiness and ultimate independence, by my

whant of that very « *selfishness* », as grossly as falsely now imputed to my conduct.

Had I been a selfish man — had I been a grasping man — had I been, in the worldly sense of the word, even a *prudent* man, — I should not be where I now am; I should not have taken the step which was the first that led to the events which have sunk and swoln a gulf between me and mine; but in this respect the truth will one day be made known : in the mean time, as Durandearte says, in the Cave of Montesinos, « Patience, and shuffle the cards. »

I bitterly feel the ostentation of this statement, the first of the kind I have ever made : I feel the degradation of being compelled to make it; but I also feel its *truth*, and I trust to feel it on my death-bed, should it be my lot to die there. I am not less sensible of the egotism of all this; but, alas! who have made me thus egotistical in my own defence, if not they, who, by perversely persisting in referring fiction to truth, and tracing poetry to life, and regarding characters of imagination as creatures of existence, have made me personally responsible for almost every poetical delineation which fancy, and a particular bias of thought, may have tended to produce?

The writer continues : — « Those who are acquainted, *as who is not?* with the *main* incidents of the private life of Lord B., etc. ». Assuredly, whoever may be acquainted with these « main incidents, » the writer of the « Remarks on Don Juan » is not, or he would use a very different language. That which I believe he alludes to as a « main incident, » happened to be a very subordinate one, and the natural and almost inevitable consequence of events and circumstances long prior to the period at which it occurred. It is the last drop which makes the cup run over, and mine was already

full. — But, to return tho this man's charge : he accuses Lord B. of « an elaborate satire on the character and manners of his wife. » From what parts of Don Juan the writer has inferred this he himself best knows. As far as I recollect of the female characters in that production, there is but one who is depicted in ridiculous colours, or that could be interpreted as a satire upon any body. But here my poetical sins are again revisited upon me, supposing that the poem be mine. If I depict a corsair, a misanthrope, a libertine, a chief of insurgents, or an infidel, he is set down to the author; and if, in a poem by no means ascertained to be my production, there appears a disagreeable, casuistical, and by no means respectable female pedant, it is set down for my wife. Is there any resemblance? If there be, it is in those who make it : I can see none. In my writings I have rarely described any character under a fictitious name : those of whom I have spoken have had their own — in many cases a stronger satire in itself than any which could be appended to it. But of real circumstances I have availed myself plentifully, both in the serious and the ludicrous — they are to poetry what landscapes are to the painter; but my *figures* are not portraits. It may even have happened, that I have seized on some events that have occurred under my own observation, or in my own family, as I would paint a view from my grounds, did it harmonise with my picture; but I never would introduce the likenesses of its living members, unless their features could be made as favourable to themselves as to the effect; which, in the above instance, would by extremely difficult.

My learned brother proceeds to observe that « it is in vain for Lord B. to attempt in any way to justify his own l-

viour in that affair; and now that he has so *openly* and *audaciously* invited inquiry and reproach, we do not see any good reason why he should not be plainly told so by the voice of his countrymen. » How far the « openness » of an anonymous poem, and the « audacity » of an imaginary character, which the writer supposes to be meant for Lady B., may be deemed to merit this formidable denunciation from their « most sweet voices », I neither know nor care; but when he tells me that I cannot « in any way *justify* my own behaviour in that affair, » I acquiesce, because no man can « *justify* » himself until he knows of what he is accused; and I have never had— and, God knows, my whole desire has ever been to obtain it — any specific charge, in a tangible shape, submitted to me by the adversary, nor by others, unless the atrocities of public rumour and the mysterious silence of the lady's legal advisers may be deemed such. But is not the writer content with what has been already said and done? Has not « the general voice of his countrymen » long ago pronounced upon the subject — sentence without trial, and condemnation without a charge? Have I not been exiled by ostracism, except that the shells which proscribed me were anonymous? Is the writer ignorant of the public opinion and the public conduct upon that occasion? If he is, I am not : the public will forget both, long before I shall cease to remember either.

The man who is exiled by a faction has the consolation of thinking that he is a martyr; he is upheld by hope and the dignity of his cause, real or imaginary : he who withdraws from the pressure of debt may indulge in the thought that time and prudence will retrieve his circumstances : he who is condemned by the law has a term to his banishment, or

a dream of its abbreviation; or, it may be, the knowledge or the belief of some injustice of the law, or of its administration in his own particular; but he who is outlawed by general opinion, without the intervention of hostile politics, illegal judgment, or embarrassed circumstances, whether he be innocent or guilty, must undergo all the bitterness of exile, without hope, without pride, without alleviation. This case was mine. Upon what grounds the public founded their opinion, I am not aware; but it was general, and it was decisive. Of me or of mine they knew little, except that I had written what is called poetry, was a nobleman, had married, became a father, and was involved in differences with my wife and her relatives, no one knew why, because the persons complaining refused to state their grievances. The fashionable world was divided into parties, mine consisting of a very small minority: the reasonable world was naturally on the stronger side, which happened to be the lady's, as was most proper and polite. The press was active and scurrilous; and such was the rage of the day, that the unfortunate publication of two copies of verses, rather complimentary than otherwise to the subjects of both, was tortured into a species of crime, or constructive petty treason. I was accused of every monstrous vice by public rumour and private rancour: my name, which had been a knightly or a noble one since my fathers helped to conquer the kingdom for William the Norman, was tainted. I felt that, if what was whispered, and muttered, and murmured, was true, I was unfit for England; if false, England was unfit for me. I withdrew: but this was not enough. In other countries, in Switzerland, in the shadow of the Alps, and by the blue depth of the lakes, I was pursu

breathed upon by the same blight. I crossed the mountains, but it was the same; so I went a little farther, and settled myself by the waves of the Adriatic, like the stag at bay, who betakes him to the waters.

If I may judge dy the statements of the few friends who gathered round me, the outcry of the period to which I allude was beyond all précedent, all parallel, even in those cases where political motives have sharpened slander and doubled enmity. I was advised not to go to the theatres, lest I should be hissed, nor to my duty in parliament, lest I should be insulted by the way; even on the day of my departure, my most intimate friend told me afterwards, that he was under apprehensions of violence from the people who might be assembled at the door of the carriage. However, I was not deterred by these counsels from seeing Kean in his best characters, nor from voting according to my principles; and with regard to the third and last apprehension of my friends, I could not share in them, not being made acquainted with their extent till some time after I had crossed the Channel. Even if I had been so, I am not of a nature to be much affected by men's anger, though I may feel hurt by their aversion. Against all individual outrage, I coud protect or redress myself; and against that of a crowd, I should probably have been enabled to defend myself, with the assistance of others, as has been done on similar occasions.

I retired from the country, perceiving that I was the object of general obloquy; I did not indeed imagine, like Jean-Jacques Rousseau, that all mankind was in a conspiracy against me, though I had perhaps as good grounds for such a chimera as ever he had : but I perceived that I had to a great extent become personally obnoxious in England, per-

haps through my own fault, but the fact was indisputable: the public in general would hardly have been so much excited against a more popular character, without at least an accusation or a charge of some kind actually expressed or substantiated, for I can hardly conceive that the common and everyday occurrence of a separation between man and wife could in itself produce so great a ferment. I shall say nothing of the complaints of « being prejudged, » « condemned unheard, » « unfairness, » « partiality », and so forth, the usual changes rung by parties who have had, or are to have, a trial; but I was a little surprised to find myself condemned without being favoured with the act of accusation, and to perceive in the absence of this portentous charge or charges, whatever it or they were to be, that every possible or impossible crime was rumoured to supply its place, and taken for granted. This could only occur in the case of a person very much disliked, and I knew no remedy, having already used to their extent whatever little powers I might possess of pleasing in society. I had no party in fashion, though I was afterwards told that there was one — but is was not of my formation, nor did I then know of its existence — none in literature; and in politics I had voted with the Whigs, with precisely that importance which a Whig vote possesses in these Tory days, and with such personal acquaintance with the leaders in both houses as the society in which I lived sanctioned, but without claim or expectation of any thing like friendship from any one, except a few young men of my own age and standing, and a few others more advanced in life, which last it had been my fortune to serve in circumstances of difficulty. This was, in fact, to stand alone: and I recollect, some time after, Madame de Staël said to me in Switzerland, « You

should not have warred with the world — it will no do — it is too strong always for any individual: I myself once tried it in early life, but it will not do. » I perfectly acquiesce in the truth of this remarck; but the world had done me the honour to begin the war; and, assuredly, if peace is only to be obtained by courting and paying tribute to it, I am not qnalified to obtain its countenance. I thought, in the words of Campbell,

« Then wed thee to an exiled lot,
And if the world hath loved thee not,
Its absence may be borne. »

I recollect, however, that, having been much hurt by Romilly's conduct (he, having a general retainer for me, had acted as adviser to the adversary, alleging, on being reminded of his retainer, thad he had forgotten it, as his clerk had so many), I observed that some of those who were now eagerly laying the axe to my roof-tree, might see their own shaken, and feel a portion of what they had inflicted. —His fell, and crushed him.

I have heard of, and believe, that there are human beings so constituted as to be insensible to injuries; but I believe that the best mode to avoid taking vengeance is to get out of the way of temptation. I hope that I may never have the opportunity, for I am not quite sure that I could resist it, having derived from my mother something of the « *perfervidum ingenium Scotorum* ». I have not sought, and shall not seek it, and perhaps it may never come in my path. I do not in this allude to the party, who might be right or wrong; but to many who made her cause the pretext of their own bitterness. She, indeed, must have long avenged me in her own

feelings ; for whatever her reasons may have been (and she never adduced them to me at least), she probably neither contemplated nor conceived to what she became the means of conducting the father of her child, and the husband of her choice.

So much for « the general voice of his countrymen. » I will now speak of some in particular.

In the beginning of the year 1817, an article appeared in the Quarterly Review, written, I believe, by Walter Scott, doing great honour to him, and no disgrace to me, though both poetically and personally more than sufficiently favourable to the work and the author of whom it treated. It was written at a time when a selfish man would not, and a timid one dared not, have said a word in favour of either; it was written by one to whom temporary public opinion had elevated me to the rank of a rival — a proud distinction and unmerited; but which has not prevented me from feeling as a friend, nor him from more than corresponding to that sentiment. The article in question was written upon the Third Canto of Childe Harold; and after many observations, which it would as ill become me to repeat as to forget, concluded with « a hope that I might yet return to England ». How this expression was received in England itself I am not acquainted, but it gave great offence at Rome to the respectable ten or twenty thousand English travellers then and there assembled. I did not visit Rome till some time after, so that I had no opportunity of knowing the fact; but I was informed, long afterwards, that the greatest indignation had been manifested in the enlightened Anglo-circle of that year, which happened to comprise within it — amidst a considerable leaven of Welbeck Street and Devonshire Place, broken

loose upon their travels — several really well-born and well-bred families, who did not the less participate in the feeling of the hour. « *Why* should he return to England ? » was the general exclamation. — I answer *why*? It is a question I have occasionally asked myself, and I never yet could give it a satisfactory reply. I had then no thought of returning, and if I have any now, they are of business, and not of pleasure. Amidst the ties that have been dashed to pieces, there are links yet entire, though the chain itself be broken. There are duties, and connections, which may one day require my presence and I am a father. I have still some friends whom I wish to meet again, and it may be, an enemy. These things, and those minuter details of business, which time accumulates during absence, in every man's affairs and property, may, and probably will, recall me to England; but I shall return with the same feelings with which I left it, in respect to itself, though altered with regard to individuals, as I have been more or less informed of their conduct since my departure; for it was only a considerable time after it that I was made acquainted with the real facts and full extent of some of their proceedings and language, My friends, like other friends, from conciliatory motives, withheld from me much that they could, and some things which they *should* have unfolded; however, that which is deferred is not lost-but it has been no fault of mine that it has been deferred at all.

I have alluded to what is said to have passed at Rome merely to show that the sentiment which I have described was not confined to the English in England, and as forming part of my answer to the reproach cast upon what has been called my « selfish exile, » and my « voluntary exile. » « Vo-

luntary » it has been; for who would dwell among a people entertaining strong hostility against him? How far it has been « selfish » has been already explained.

I have now arrived at a passage describing me as having vented my « spleen against the lofty-minded and virtuous men, » men « whose virtues few indeed can equal; » meaning, I humbly presume, the notorious triumvirate known by the name of « Lake Poets » in their aggregate capacity, and by Southey, Wordsworth, and Coleridge, when taken singly. I wish to say a word or two upon the virtues of one of those persons public and private, for reasons which will soon appear.

When I left England in April, 1816, ill in mind, in body, and in circumstances, I took up my residence at Coligny, by the lake of Geneva. The sole companion of my journey was a young physician, who had to make his way in the world, and having seen very little of it, was naturally and laudably desirous of seeing more society than suited my present habits or my past experience. I therefore presented him to those gentlemen of Geneva for whom I had letters of introduction; and having thus seen him in a situation to make his own way retired for my own part entirely from society, with the exception of one English family, living at about a quarter of a mile's distance from Diodati, and with the further exception of some occasional intercourse with Coppet at the wish of Madame de Staël. The English family to whish I allude consisted of two ladies, a gentleman and his son, a boy of a year old.

« One of « *these lofty-minded and virtuous men,* » in the words of the Edinburgh-Magazine, made, I understand, about this time, or soon after, a tour in Switzerland. On his return to England, he circulated—and, for anything I know, invented—a report, that the gentleman to whom I have allu-

ded and myself were living in promiscuous intercourse with two sisters, « having formed a league of incest « (I quote the words as they were stated to me), and indulged himself on the natural comment supon such a conjunction, which are said to have been repeated publicly, with great complacency, by *another* of that poetical fraternity, of whom I shall say only, that even had the story been true, *he* should not have repeated it, as far as it regarded myself, except in sorrow. The tale itself requires but a word in answer-the ladies were *not* sisters, nor in any degree connected, except by the second mariage of their respective parents, a widower with a widow, both being the offspring of former marriages; neither of them were, in 1816, nineteen years old. « Promiscuous intercoure » could hardly have disgusted the great patron of pantisocracy, (does Mr. Sonthey remember such a sheme?) but there was none.

How far this man, who, as author of Wat Tyler, has been proclaimed by the Lord Chancellor guilty of a treasonable and blasphemous libel, and denounced in the House of Commons, by the upright and able member for Norwich, as a « rancorous renegado » be fit for sitting as a judge upon others, let others judge. He has said that for this expression « he brands William Smith on the forehead as a calumniator, » and that « the mark will outlast his epitaph. » How long William Smith's epitaph will last, and in what words it will be written, I know not, but William Smith's words form the epitaph itself of Robert Southey. He has written Wat Tyler and taken the office of poet laureate—he has, in the life of Henri Kirke White denominated reviewing « the ungentle craft, » and has become a reviewer — he was one of the pro*jectors of* a scheme, called « pantisocracy, » for having all

things, including women, in common (*query*, common women?) and he sets up as a moralist — he denounced the battle of Blenheim, and he praised the battle of Waterloo — he loved Mary Wollstoncraft, and he tried to blast the character of her daughter (one of the young famales mentioned) — he wrote treason, and serves the king — he was the butt of the Antijacobin, and he is the prop of the Quarterly Review; licking the hands that smote him, eating the bread of his enemies, and internally writhing beneath his own contempt, — he would fain conceal, under anonymous bluster and a vain endeavour to obtain the estem of others, after having for ever lost his own, his leprous sense of his own degradation. What is there in such a man to « envy? » Who ever envied the envious? Is it his birth, his name, his fame, or his virtues, that I am to « envy? » I was born of the aristocracy, which he abhorred; and am sprung, by my mother, from the kings who preceded those whom he has hired himself to sing. It cannot, then, be his birth. As a poet, I have, for the past eight years, had nothing to apprehend from a competition; and for the future, « that life to come in every poet's creed, » it is open to all. I will only remind Mr. Southey, in the words of a critic, who, if still living, would have annihilated Southey's literary existence now and hereafter, as the sworn foe of charlatans and impostors, from Macpherson downwards, that « those dreams were Settle's once and Ogilby's; » and, for my own part, I assure him, that whenever he and his sect are remembered, I shall be proud to be « forgot. » That he his not content wit his success as a poet may reasonably be believed—he has been the nine-pin of reviews; the Edinburgh knocked him down, and the Quarterly set him up; the government found him useful in the periodi-

cal line, and made a point of recommending his works to purchasers, so that he is occasionally bought, (I mean his books, as well as the author), and may be found on the same shelf, if not upon the table, of most of the gentlemen employed in the different offices. With regard to his private virtues, I know nothing — of his principles, I have heard enough. As far as having been, to the best of my power, benevolent to others, I do not fear the comparison; and for the errors of the passions, was Mr. Southey *always* so tranquil and stainless? Did he never covet his neighbour's wife's daughter, the offspring of her he coveted? So much for the apostle of pantisocracy.

Of the « lofty-minded, virtuous » Wordsworth, one anecdote will suffice to speak his sincerity. In a conversation with Mr.—upon poetry, he concluded with « after all I would not give five shillings for all that Southey has ever written. » Perhaps this calculation might rather show his esteem for five shillings than his low estimate of Dr. Southey; but considering that when he was in his need, and Southey had a shilling, Wordsworth is said to have had generally six pence out of it, it has an awkward sound in the way of valuation. This anecdote was told me by persons who, if quoted by name, would prove that its genealogy is poetical as well as true. I can give my authority for this; and am ready to adduce it also for Mr. Southey's circulation of the falsehood before mentioned.

Of Coleridge, I shall say nothing — *why*, he may divine.

I have said more of these people than I intended in this place, being somewhat stirred by the remarks which induced me to commence upon the topie. I see nothing in these *men, as* poets, or as individuals — little in their talents, and

less in their characters, to prevent honest men from expressing for them considerable contempt, in prose or rhyme, as it may happen. Mr. Southey has the Quarterly for his field of rejoinder, and Mr. Wordsworth his postcripts to « Lyrical Ballads », where the two great instances of the sublime are taken from himself and Milton. « Over her own sweet voice the stockdove broods »; that is to say, she has the pleasure of listening to herself, in common with Mr. Wordsworth upon most of his public appearances. « What divinity doth hedge » these persons, that we should respect them? Is it Apollo? Are they not of those who called Dryden's Ode « a drunken song? » who have discovered that Gray's Elegy is full of faults, (see Coleridge's Life, vol. 1. Note, for Wordsworth's kindness in pointing this out to him and have published what is allowed to be the very worst prose that ever was written to, prove that Pope was no poet, and that William Wordsworth is?

In other points, are they respectable, or respected? Is it on the open avowal of apostasy, on the patronage of government, that their claim is founded? Who is there who esteems those parricides of their own principles? They are, in fact, well aware that the reward of their change has been any thing but honour. The times have preserved a respect for political consistency, and, even though changeable, honour the unchanged. Look at Moore : it will be long ere Southey meets with such a triumph in London as Moore met with in Dublin, even if the government subscribe for it, and set the money down to secret service. It was not less to the man than to the poet, to the tempted but unshaken patriot, to the not opulent but incorruptible fellow-citizen, that the warm-hearted Irish paid the proudest of tributes. Mr. Southey may applaud himself to the world, but he has his own heartiest contempt,

and the fury with which he foams against all who stand in the phalanx which he forsook, is, as William Smith described it, « the rancour of the renegado, » the bad language of the prostitute who stands at the corner of the street, and showers her slang upon all, except those who may have bestowed upon her her « little shilling ».

Hence his quarterly overflowings, political and literary, in what he has himself termed « the ungentle craft », and his especial wrath against Mr. Leigh Hunt, notwithstanding that Hunt has done more for Wordsworth's reputation, as a poet (such as it is), than all the Lakers could in their interchange of self-praises for the last twenty-five years.

And here I wish to say a few words on the present state of English poetry. That this is the age of the decline of English poetry will be doubted by few who have calmly considered the subject. That there are men of genius among the present poets makes little against the fact, because it has been well said, that « next to him who forms the taste of his country, the greatest genius is he who corrupts it. » No one has ever denied genius to Marino, who corrupted not merely the taste of Italy, but that of all Europe for nearly a century. The great cause of the present deplorable state of English poetry is to be attributed to that absurd and systematic depreciation of Pope, in which, for the last few years, there has been a kind of epidemical concurrence. Men of the most opposite opinions have united upon this topic. Warton and Churchill began it, having borrowed the hint probably from the heroes of the Dunciad, and their own internal conviction that their proper reputation can be as nothing till the most perfect and harmonious of poets—he who, having no fault, has had *reason* made his reproach — was

reduced to what they conceived to be his level; but even *they* dared not degrade him below Dryden. Goldsmith, and Rogers, and Campbell, his most successful disciples; and Hayley, who, however feeble, has left one poem « that will not be willingly let die » (the Triumphs of Temper), kept up the reputation of that pure and perfect style; and Crabbe, the first of living poets, has almost equalled the master. Then came Darwin, who was put down by a single poem in the Antijacobin; and the Cruscans, from Merry to Jerningham, who were annihilated (if *Nothing* can be said to be annihilated) by Gifford, the last of the wholesome satirists.

At the same time Mr. Southey was favouring the public with Wat Tyler and Joan of Arc, to the great glory of the Drama and Epos. I beg pardon, Wat Tyler, with Peter Bell, was still in MS.; and it was not till after Mr. Southey had received his Malmsey butt, and Mr. Wordsworth became qualified to gauge it, that the great revolutionary tragedy came before the public and the Court of Chancery. Wordsworth was peddling his lyrical ballads, and brooding a preface, to be succeeded in due course by a postscript; both couched in such prose as must give peculiar delight to those who have read the prefaces, of Pope and Dryden; scarcely less celebrated, for the beauty of their prose, than for the charms of the verse. Wordsworth is the reverse of Molière 's gentleman who had been « talking prose all his life without knowing it; » for he thinks that he has been all his life writing both prose and verse, and neither of what he conceives to be such can be properly said to be either one or the other. Mr. Coleridge, the future *vates*, poet and seer of the Morning Post (an honour also clairmed by Mr. Fitzgerald of the « Rejected Addresses, ») who ultima-

tely prophesied the downfall of Buonaparte, to which he himself mainly contributed, by giving him the nickname of « *the Corsican* », was then employed in predicating the damnation of Mr. Pitt, and the desolation of England, in the two very best copies of verses he ever wrote : to wit, the infernal eclogue of « Fire, Famine, and Slaughter » and the « Ode to the departing Year. »

These three personages, Southey, Wordsworth, and Coleridge, had all of them a very natural antipathy to Pope; and I respect them for it, as the only original feeling or principle which they have contrived to preserve. But they have been joined in it by those who have joined them in nothing else : by the Edinburgh Reviewers, by the whole heteregoneous mass of living English poets, excepting Crabbe, Rogers, Gifford, and Campbell, who, both by precept and practice have proved their adherence; and by me, who have shamefully deviated in practice, but have ever loved and honoured Pope's poetry with my whole soul, and hope to do so till my dying day. I would rather see all I have ever written lining the same trunk in which I actually read the eleventh book of a modern epic poem at Malta, in 1811, (I opened it to take out a change after the paroxysm of a tertian, in the absence of my servant, and found it lined with the name of the maker, Eyre, Cockspur Street, and with the epic poetry alluded to,) than sacrifice what I firmly believe in as the Christianity of English poetry, the poetry of Pope.

But the Edinburgh Reviewers, and the Lakers, and Hunt and his school, and every body else with their school, and even Moore without a school, and dilettanti lecturers at institutions, and elderly gentlemen who translate and imitate, and young ladies who listen and repeat, baronets who draw

indifferent frontispieces for bad poets, and noblemen who let them dine with them in the country, the small body of the wits and the great body of the blues, have latterly united in a depreciation, of which their fathers would have been as much ashamed as their children will be. In the mean time, what have we got instead? The Lake school, which began with an epic poem, « written in six weeks, » (so Joan of Arc proclaimed herself), and finished with a ballad composed in twenty years, as « Peter Bell's » creator takes care to inform the few who will inquire. What have we got instead? A deluge of flimsy and unintelligible romances imitated from Scott and myself, who have both made the best of our bad materials and erroneous system. What have we got instead? Madoc, wich is neither an epic nor any thing else; Thalaba, Kehama, Gebir, and such gibberish, written in all metres and in no language. Hunt, who had powers to have made « the Story of Rimini » as perfect as a fable of Dryden, has thought fit to sacrifice his genius and his taste to some unintelligible notions of Wordsworth, which I defy him to explain. Moore has — But why continue? — All, with the exception of Crabbe, Rogers, and Campbell, who may be considered as having taken their station, will, by the blessing of God, survive thein own reputation, without attaining any very extraordinary period of longevity. Of course there must be a still further exception in favour of those who, having never obtained any reputation as all, unlets it be among provincial literati, and their own families, have none to lose; and of Moore, who as the Burns of Ireland, possesses a fame which cannot be lost.

The greater part of the poets mentioned, hovewer, have been able to gather together a few followers. A paper of

the Connaisseur says, that « it is observed by the French, that a cat, a priest, and an old woman are sufficient to constitute a religious sect in England. » The same number of animals, with some difference in kind, will suffice for a poetical one. If we take sir George Beaumont instead of the priest, and Mr. Wordsworth for the old woman, we shall nearly complete the quota required; but I fear that Mr. Southey will but indifferently represent the *Cat*, having shown himself but too distinctly to be of a species to which that noble creature is peculiarly hostile.

Nevertheless, I will not go so far as Wordsworth in his postscript, who pretends that *no* great poet ever had immediate fame; which being interpreted, means that William Wordsworth is not quite so much read by his contemporaries as might be desirable. This assertion is as false as it is foolish. Homer's glory depended upon his present popularity : he recited,—and without the strongest impression of the moment, who would have gotten the Iliad by heart, and given it to tradition? Ennius, Terence, Plautus, Lucretius, Horace, Virgil Æschylus, Sophocles, Euripides, Sappho, Anacreon, Theocritus, all the great poets of antiquity, were the delight of their contemporaries. The very existence of a poet, previous to the invention of printing, depended upon his present popularity; and how often has it impaired his future fame? Hardly ever. History informs us, that the best have come down to us. The reason is evident; the most popular found the greatest number of transcribers for their MSS., and that the taste of their contemporaries was corrupt can hardly be avouched by the moderns, the mightiest of whom have but barely approached them. Dante, Petrarch, Ariosto, and Tasso, were all the darlings of the contemporary reader. Dante's

poem was celebrated long before his death; and, not long after it, States negotiated for his ashes, and disputed for the sites of the composition of the Divina Commedia. Petrarch was crowned in the Capitol. Ariosto was permitted to pass free by the public robber who had read the Orlando Furioso. I would not recommend Mr. Wordsworth to try the same experiment with his Smugglers. Tasso, notwithstanding the criticisms of the Cruscanti, would have been crowned in the Capitol, but for his death.

It is easy to prove the immediate popularity of the chief poets of the only modern nation in Europe that has a poetical language, the Italian. In our own, Shakspeare, Spenser, Jonson, Waller, Dryden, Congreve, Pope, Young, Shenstone, Thomson, Johnson, Goldsmith, Gray, were all as popular in their lives as since. Gray's Elegy pleased instantly and eternally. His Odes did not, nor yet do they, please like his Elegy. Milton's politics kept him down. But the Epigram of Dryden, and the very sale of his work, in proportion to the less reading time of its publication, prove him to have been honoured by his contemporaries. I will venture to assert, that the sale of the Paradise Lost was greater in the first four years after its publication, than that of « The Excursion » in the same number, with the difference of nearly a century and a half between them of time, and of thousands in point of general readers. Notwithstanding Mr. Wordsworth's having pressed Milton into his service as one of those not presently popular, to favour his own purpose of proving that our grandchildren will read *him* (the said William Words worth), I would recommend him to begin first with our grandmothers. But he need not be alarmed; he may yet live to see all the envies pass away, as Darwin and Seward, and

Hoole, and Hole, and Hoyle have passed away; but their declension will not be his ascension; he is essentially a bad writer, and all the failures of others can never strengthen him. He may have a sect, but he will never have a public; and « his *audience* » will always be « *few* » without being « *fit*, » — except for Bedlam.

It may be asked, why, having this opinion of the present state of poetry in England, and having had it long, as my friends and others well knew — possessing, or having possessed too, as a writer, the ear of the public for the time being — I have not adopted a different plan in my own compositions, and endeavoured to correct rather than encourage the taste of the day. To this I would answer, that it is easier to perceive the wrong than to pursue the right, and that I have never contemplated the prospect » of filling (with Peter Bell, see its Preface) permanently a station in the literature of the country. » Those who know me best, know this, and that I have been considerably astonished at the temporary success of my works, having flattered no person and no party, and expressed opinions which are not those of the general reader. Could I have anticipated the degree of attention which had been accorded me, assuredly I would have studied more to deserve it. But I have lived in far countries abroad, or in the agitating world at home, which was not favourable to study or reflection; so that almost all I have written has been mere passion, — passion, it is true, of different kinds, but always passion : for in me (if it be not an Irishism to say so) my *indifference* was a kind of passion, the result of experience, and not the philosophy of nature. Writing grows a habit, like a woman's gallantry; there are women who have had no intrigue, but few who have had

but one only; so there are millions of men who have never written a book, but few who have written only one. And thus, having written once, I wrote on; encouraged no doubt by the success of the moment, yet by no means anticipating its duration, and I will venture to say, scarcely even wishing it. But then I did other things besides write, which by no means contributed either to improve my writings or my prosperity.

I have thus expressed publicly upon the poetry of the day the opinion I have long entertained and expressed of it to all who have asked it, and to some who would rather not have heard it : as I told Moore not very long ago, « we are all wrong except Rogers, Crabbe, and Campbell. » Without being old in years, I am old in days, and do not feel the adequate spirit within me to attempt a work which should show what I think right in poetry, and must content myself with having denounced what is wrong. There are, I trust, younger spirits rising up in England, who, escaping the contagion which has swept away poetry from our literature, will recall it to their country, such as it once was and may still be.

In the mean time, the best sign of amendment will be repentance, and new and frequent editions of Pope and Dryden.

There will be found as comfortable metaphysics, and ten times more poetry in the « Essay on Man, » than in the « Excursion. » If you search for passion, where is it to be found stronger than in the epistle from Eloisa to Abelard, or in Palamon and Arcite? Do you wish for invention, imagination, sublimity, character? seek them in the Rapt of the Lock, the Fables of Dryden, the Ode of Saint Cecilia's Day, and Absalom and Achitophel : you will discover in these two

poets only, *all* for which you must ransack innumerable metres, and God only knows how many *writers* of the day, without finding a little of the same qualities, — with the addition, too, of wit, of which the latter have none. I have not, however, forgotten Thomas Brown the Younger, nor the Fudge Family, nor Whistlecraft; but that is not wit — it is humour. I will say nothing of the harmony of Pope, and Dryden in comparison, for there is not a living poet (except Rogers, Gifford, Campbell, and Crabbe,) who can write an heroic couplet. The fact is, that the exquisite beauty of their versification has withdrawn the public attention from their other excellences, as the vulgar eye will rest more upon the splendour of the uniform than the quality of the troops. It is this very harmony, particularly in Pope, which has raised the vulgar and atrocious cant against him: — because his versification is perfect, it is assumed that it is his only perfection; because his truths are so clear, it is asserted that he has no invention: and because he is always intelligible, it is taken for granted that he has no genius. We are sneeringly told that he is the « Poet of Reason, » as if this was a reason for his being no poet. Taking passage for passage, I will undertake to cite more lines teeming with *imagination* from Pope than from any *two* living poets, be they who they may. To take an instance at random from a species of composition not very favourable to imagination—Satire: set down the character of Sporus, with all the wonderful play of fancy which is scattered over it, and place by its side an equal number of verses, from any two existing poets, of the same power and the same variety — where will you find them?

I merely mention one instance of many, in reply to the

injustice done to the memory of him who harmonised our poetical language. The attorney's clerks, and other self-educated genii, found it easier ta distort themselves to the new models, than to toil after the symmetry of him who had enchanted their fathers. They were besides smitten by being told that the new school were to revive the language of Queen Elizabeth, the true English, as every body in the reign of Queen Anne wrote no better than French, by a species of literary treason.

Blank verse, which, unless in the drama, no one except Milton ever wrote who could rhyme, became the order of the day, — or else such rhyme as looked still blanker than the verse without it. I am aware that Johnson has said, after some hesitation, that he could not « prevail upon himself to wish that Milton had been a rhymer. » The opinions of that truly great man, whom it is also the present fashion to decry, will ever be received by me with that deference which time will restore to him from all; but, with all humility, I am not persuaded that the Paradise Lost would not have been more nobly conveyed to posterity, not perhaps in heroic couplets, although even *they* could sustain the subject if well balanced, but in the stanza of Spenser or of Tasso, or in the terza rima of Dante, which the powers of Milton could easily have grafted on our language. The Seasons of Thomson would have been better in rhyme, although still inferior to his Castle of Indolence; and Mr. Southey's Joan of Arc no worse, although it might have taken up six months instead of weeks in the composition. I recommend also to the lovers of lyrics the perusal of the present laureate's Odes by the side of Dryden's on Saint Cecilia, but let him be sure to read *first* those of Mr. Southey.

To the heaven-born genii and inspired young scriveners of the day much of this will appear paradox : it will appear so even to the higher order of our critics; but it was a truism twenty years ago, and it will be a re-acknowledged truth in ten more. In the mean time, I will conclude with two quotations, both intended for some of my old classical friends who have still enough of Cambridge about them to think themselves honoured by having had John Dryden as a predecessor in their college, and to recollect that their earliest English poetical pleasures were drawn from the « little nightingale » of Twickenham. The first is from the notes to the Poem of the « Friends. »

« It is only within the last twenty or thirty years that those notable discoveries in criticism have been made which have taught our recent versifiers to undervalue this energetic, melodious, and moral poet. The consequences of this want of due esteem for a writer whom the good sense of our predecessors had raised to his proper station have been *numerous and degrading enough.* This is not the place to enter into the subject, even as far as it *affects our poetical numbers alone*, and there is matter of more importance that requires present reflection. »

The second is from the volume of a young person learning to write poetry, and beginning by teaching the art. Hear him :

« Bot ye were dead
To things ye knew not of — were closely wed
To musty laws lined out with wretched rule
And compass vile; so that ye taught a school
Of *dolts* to *smooth*, *inlay*, and *chip* and *fit*,
Till, like the certain wands of Jacob's wit,
Their verses tallied. Easy was the task :
A thousand handicraftsmen wore the mask

Of poesy. Ill-fated, impious race,
That blasphemed the bright lyrist to his face,
And did not know it; no, they went about
Holding a poor *decrepit* standard out
Mark'd with most flimsy mottos, and in large
The name of *one* Boileau! »

A little before, the manner of Pope is termed,

« A *scism*,
Nurtured by *foppery* and barbarism,
Made great Apollo blush for this his land. »

I thought « *foppery* » was a consequence of *refinement*; but *n'importe*.

The above will suffice to show the notions entertained by the new performers on the English lyre of him who made it most tuneable, and the great improvements of their own « variazioni. »

The writer of this is a tadpole of the Lakes, a young disciple of the six or seven new schools, in which he has learnt to write such lines and such sentiments as the above. He says « easy was the task » of imitating Pope, or it may be of equalling him, I presume. I recommend him to try before he is so positive on the subject, and them compare what he will have *then* written and what he has *now* written with the humblest and earliest compositions of Pope, produced in years still more youthful than those of Mr. Keats when he invented his new « Essay on Criticism, » entitled « Sleep and Poetry » (an ominous title), from whence the above canons are taken. Pope's was written at nineteen, and published at twenty-two.

Such are the triumphs of the new schools, and such their scholars. The disciples of Pope were Johnson, Golds-

mith, Rogers, Campbell, Crabbe, Gifford, Matthias, Hayley, and the authorv of the Paradise of Coquettes; to whom may be added Richards, Heber, Wrangham, Bland, Hodgson, Merivale, and others who have not had their full fame, because « the race is not always to the swift, nor the battle to the strong, » and because there is a fortune in fame as in all other things, Now, of *all* the new schools — I say *all* for, « like Legion, they are many » — has there appeared a single scholar who has not made his master ashamed of him? unless it be Sotheby, who has imitated every body, and occasionally surpassed his models. Scott found peculiar favour and imitation among the fair sex : there was Miss Holford and Miss Mitford, and Miss Francis; but, with the greatest respect be it spoken, none of his imitators did much honour to the original, except Hogg, the Ettrick shepherd, until the appearance of « The Bridal of Triermain. » and « Harold the Dauntless, » which in the opinion of some equalled if not surpassed him; and lo! after three or four years they turned out to be the Master's own compositions. Have Southey, or Coleridge or 'tother fellow, made a follower of renown? Wilson never did well till he set up for himself in the « City of the Plague. » Has Moore, or any other living writer of reputation, had a tolerable imitator, or rather disciple? Now, it is remarkable, that almost all the followers of Pope, whom I have named, have produced beautiful and standard works; and it was not the number of his imitators who finally hurt his fame, but the despair of imitation, and the *ease* of *not* imitating him sufficiently. This, and the same reason which induced the Athenian burgher to vote for the banishment of Aristides, « because he was tired of always hearing him called *the*

Just, » have produced the temporary exile of Pope from the State of literature. But the term of his ostracism will expire, and the sooner the better, not for him, but for those who banished him, and for the coming generation, who

Will blush to find their fathers were his foes.

I will now return to the writer of the article which has drawn forth these remarks, whom I honestly take to be John Wilson, a man of great powers and acquirements, well known to the public as the author of the « City of the Plague, » « Isle of Palms, » and other productions. I take the liberty of naming him, by the same species of courtesy which has induced him to designate me as the author of Don Juan. Upon the score of the Lake Poets, he may perhaps recall to mind that I merely express an opinion long ago entertained and specified in a letter to Mr. James Hogg, which he the said James Hogg, somewhat contrary to the law of pens, showed to Mr. John Wilson, in the year 1814, as he himself informed me in his answer, telling me by way of apology that « he'd be d-d if he could help it; » and I am not conscious of any thing like « envy » or « exacerbation » at this moment which induces me to think better or worse of Southey, Wordsworth, and Coleridge as poets than I do now, although I do know one or two things more which have added to my contempt for them as individuals.

And in return for Mr. Wilson's invective, I shall content myself with asking one question : Did he never compose, recite, or sing any parody or parodies upon the Psalms (of what nature this deponent saith not), in certain jovial meetings of the youth of Edinburgh? Ii is not that I think any great harm if he did; because it seems to me that all

depends upon the intention of such a parody. If it be meant to throw ridicule on the sacred original, it is a sin; if it be intended to burlesque the profane subject, or to inculcate a moral truth, it is none.

If it were, the *Unbelievers creed*, the many political parodies of various part of the Scriptures and liturgy, particularly a celebrated one of the Lord's Prayer, and the beautiful moral parable in favour of toleration by Francklin, which has often been taken for a real extract from Genesis, would all be sins of a damning nature. But I wish to know if Mr. Wilson ever has done this, and *if* he *has*, *why he* should be so very angry with similar portions of Don Juan? — Did no « parody profane » appear in any of the earlier numbers of Blackwood 's magazine?

I will now conclude this long answer to a short article, repenting of having said so much in my own defence, and so little on the « crying left-hand fallings off and national defection » of the poetry of the present day. Having said this, I can hardly be expected to defend Don Juan, or any other « *living* » poetry, and shall not make the attempt. And although I do not think that Mr. John Wilson has in this instance treated me with candour or consideration, I trust that the tone I have used in speaking of him personally will prove ihat I bear him as little malice as I really believe at the *bottom of his heart* he bears towards me; but the duties of an editor, like those of a tax-gatherer, are paramount and peremptory. I have done.

BYRON.

II

OBSERVATIONS SUR LE REFUS D'ADMETTRE LORD BYRON DANS L'ABBAYE DE WESTMINSTER (1844)

Lord Byron est mort à Missolonghi, dans la Grèce occidentale, le 19 avril 1824. Ses restes ont été rapportés à Londres au mois de juillet suivant; et le bruit courut alors qu'une demande formelle avait été adressée au doyen et au chapitre de Westminster par ses exécuteurs testamentaires afin d'obtenir la permission de l'enterrer à Westminster, dans le coin des poëtes. Mais aucune demande de ce genre n'avait été faite. On s'informa, il est vrai, au docteur Ireland, doyen de Westminster, mais sans instructions des exécuteurs testamentaires, si, la permission étant demandée, elle serait accordée, et la réponse fut négative. Lord Byron a été enterré, comme chacun sait, dans l'église de Hucknall, près de Newstead-Abbey, comté de Nottingham, dans le même caveau que sa mère et d'autres membres de sa famille, et aucune tentative n'a été faite pour retirer le corps de cet humble lieu de repos.

Peu après sa mort, un des exécuteurs testamentaires s'adressa à quelques-uns de ses amis et à d'autres personnes qui consentirent à souscrire et à se réunir en comité pour élever une statue à sa mémoire. Mais un certain temps s'écoula avant que la souscription fût publiquement annon-

et ce fut en 1828 seulement que le comité s'occupa activement de la faire marcher. La somme souscrite était trop faible pour s'assurer le concours d'un artiste anglais de quelque talent; mais M. Thorwaldsen ayant offert de se charger du travail pour mille livres sterling, le comité accepta la proposition généreuse de l'illustre sculpteur. Ceci se passait à la fin de 1829; mais la statue ne partit pour l'Angleterre et n'arriva à Londres qu'en 1834.

En décembre de cette année, le comité se réunit pour examiner le lieu où il conviendrait de placer la statue, et résolut de demander la permission de la placer dans l'abbaye de Westminster. En conséquence, le secrétaire du comité, feu M. Murray, adressa la lettre suivante au docteur Ireland :

« Albemarle street, 9 décembre 1834.

» Mon cher monsieur,

» Conformément à la résolution ci-jointe du comité de souscription au monument de Lord Byron, qui s'est réuni hier chez moi, et dont je suis le secrétaire, je prends la liberté de vous demander à quelles conditions la statue, aujourd'hui achevée, pourrait être placée dans un endroit convenable de l'abbaye de Westminster. Je joins également ici la liste des souscripteurs.

« Je suis, etc.

» JOHN MURRAY. »

» *Au doyen de Westminster.* »

Le doyen lui adressa cette réponse :

« Doyenné de Westminster, 17 décembre 1834.

» Cher monsieur,

» Je n'ai pas trouvé l'occasion avant ce matin de consulter

le chapitre au sujet de votre lettre. Quand vous vous êtes adressé précédemment à moi pour obtenir la permission d'enterrer Lord Byron dans l'abbaye, je vous ai fait connaître les raisons qui nous obligeaient, comme ecclésiastiques, de refuser cette demande. L'érection d'un monument à sa mémoire, que vous sollicitez maintenant, est, toute proportion gardée, sujette aux mêmes objections. Je désirerais vivement avoir pour notre abbaye un ouvrage de Thorwaldsen; mais un devoir ne saurait être sacrifié à un goût.

» Présentez mes respectueux compliments au comité et croyez-moi votre dévoué,

» JOHN IRELAND. »

Cette lettre fut transmise à Sir John Hobhouse qui avait été nommé président permanent du sous-comité avec pouvoir d'agir de la manière qu'il jugerait la plus propre à remplir les intentions des souscripteurs, à savoir, de faire placer la statue dans l'abbaye de Westminster. Persuadé que telles étaient les intentions du comité et des souscripteurs et qu'il devait persévérer dans ses efforts pour atteindre ce but, sir John Hobhouse résolut d'attendre le moment où il pourrait s'adresser aux autorités compétentes avec de meilleures chances de succès. Le docteur Ireland a vécu plus qu'une vie d'homme ordinaire. Il n'est mort qu'en septembre 1842. Il se passa donc plusieurs années avant qu'il fût possible de faire une nouvelle démarche, et dans cet intervalle de nombreuses plaintes s'élevèrent contre l'apparente négligence qui avait fait laisser la statue du grand poëte en consignation dans les magasins de la douane. Mais la raison de ces délais était évidente pour ceux qui étaient instruits des faits, et ce ne fut qu'à l'avénement d'un nouveau doyen que les

Lord Byron purent songer à renouveler leur tentative de faire placer la statue dans l'abbaye. A partir de ce moment, on s'occupa de s'assurer si une nouvelle demande serait favorablement accueillie, et le résultat de ces informations fut communiqué à une assemblée de souscripteurs qui eut lieu le 29 juillet 1844. La communication faite à l'assemblée lui donna la conviction qu'une nouvelle demande adressée au doyen et au chapitre éprouverait un nouveau refus [1], et il fut décidé en conséquence qu'elle n'aurait pas lieu.

Le fils accompli d'un père accompli a proposé dernièrement [2], d'exclure de l'abbaye tous les monuments qui n'auraient pas un caractère purement ecclésiastique, et de les placer dans un édifice spécialement consacré à la mémoire des hommes éminents. Mais on peut objecter que les personnages qui ne sont pas dignes d'être offerts à l'estime publique dans une église ne sont pas dignes d'obtenir cette distinction ailleurs. Si c'est l'exemple qui peut devenir pernicieux, l'effet sera également produit, que le monument soit placé dans une galerie publique ou dans une église ; et il est difficile de concevoir quelle autre crainte que celle du mauvais exemple peut faire désirer aux autorités ecclésiastiques cette exclusion. Elles n'ont ni assez le goût de la vengeance pour aspirer à punir, — à punir les vivants pour les offenses des morts, ni assez de présomption pour penser que le seul désir d'obtenir une niche dans l'abbaye de Westminster rendra un écrivain plus circonspect.

J'ajoute que, tant que le projet de M. Westmacott ne sera pas adopté, une tombe dans l'abbaye de Westminster conti-

1. Sir John Hobhouse sonda sir Robert Peel à ce sujet, et il reçut une réponse dans le sens qui vient d'être dit.

2. M. Westmacott n'a pas publié sa brochure.

nuera d'être une marque de distinction, et que la récente admission de Campbell et du traducteur du Dante enlève à l'exclusion de Lord Byron l'excuse suggérée par M. Westmacott.

On sait que le doyen et le chapitre peuvent à cet égard agir comme il leur plaît; mais il doit être encore permis d'examiner la valeur de l'objection qui, à ce qu'il semble, a fait exclure jusqu'à présent de l'abbaye et fera probablement exclure dans l'avenir la statue de Lord Byron. Comme on l'a vu, le docteur Ireland n'a pas donné par écrit les raisons de son refus, mais il s'est référé à des conversations antérieures entre lui et M. Murray, conversations qui n'ont jamais été rapportées au comité. Ces raisons, toutefois, étaient bien connues, et, si quelque doute avait pu exister quant à leur nature, le discours dernièrement prononcé par l'évêque de Londres, à la Chambre des Lords, l'aurait dissipé. Nous donnons ci-dessous ce discours tel que le *Times* et le *Chronicle* l'ont rapporté[1]; et en résumé, les assertions et la con-

1. L'évêque de Londres « espérait que le doyen et le chapitre ne permettraient jamais qu'un tel monument parût dans l'abbaye. La justice envers le doyen et le chapitre l'obligeait à exprimer son approbation de leur conduite. Le doyen et le chapitre avaient à se préoccuper d'intérêts plus prochains et plus élevés que le goût national, d'intérêts liés à la religion nationale. Si Lord Byron a, dans ses ouvrages, attaqué le fondateur de notre religion, si, par la beauté de sa poésie, il a été l'un des plus dangereux conseillers de la jeunesse, sa statue ne mérite pas une place dans le temple de notre Dieu. Il lui était pénible de le dire; mais il pouvait citer dans les œuvres de Lord Byron des passages qui lui ôtaient le droit d'avoir une statue dans ce lieu sacré. Son noble et savant ami (Lord Brougham) pensait que le génie donnait droit à Lord Byron d'avoir une statue dans l'abbaye; mais, quoiqu'il ait été un grand poëte, placer sa statue à Westminster serait

clusion de l'évêque ont été que Lord Byron ayant été un écrivain contraire au christianisme n'était pas digne d'avoir un monument dans une église chrétienne. Telle est, dit

d'un exemple injurieux à notre religion. Il était impossible de comparer Lord Byron et Shakespeare. Au nom de l'Église, il exprimait au doyen et au chapitre son entière et cordiale approbation de leur refus, et il espérait qu'ils y persisteraient. Ce n'était pas le génie et le talent qu'on refusait d'admettre ; mais le devoir du doyen et du chapitre, comme fonctionnaires de l'Église établie et obligés de protéger la religion établie, était de ne pas accorder une distinction qui s'accordait à des chrétiens morts, à un ennemi du christianisme. » — (*Times*, samedi 15 juin).

Le *Chronicle* rapporta le discours de la manière suivante :

L'évêque de Londres : « En toute justice et sincérité, il devait exprimer son approbation de la conduite du doyen et du chapitre. Ils ont compris qu'il y avait ici en jeu un intérêt plus élevé que le goût national ; ils ont compris que la religion nationale était en jeu. Ils n'ont pas procédé à une enquête captieuse sur la religion de Lord Byron ; ils s'en sont rapporté aux témoignages que le noble Lord a consignés dans ses ouvrages, destinés à saper les fondements de toute religion par ces sophismes propres à égarer le jugement des personnes qui n'en sont pas à l'épreuve. Un des plus grands ennemis de la religion a été le savant historien de l'*Empire Romain*, mais les insinuations de Lord Byron ne sont pas moins dangereuses et lui ôtent toute qualité pour avoir une place dans le temple de Dieu. Peut-on blâmer les autorités de Westminster d'avoir refusé d'admettre dans le sanctuaire un homme qui a passé sa vie à réprouver la religion? Il était sûr que le noble et savant Lord, quand il réclamait le droit de placer la statue dans la maison de prière, ne trouvait pas à Byron le même droit qu'aux amis de la religion et des vertus publiques, qui, dans leurs écrits, n'avaient jamais laissé échapper une phrase contraire à la religion. Il était sûr que le noble Lord ne le mettait pas sur la même ligne que Milton et que Shakespeare. Il exprimait de nouveau son approbation du refus fait

l'évêque, pour être *sincère* et *juste* envers les autorités ecclésiastiques, la raison qu'elles avaient à donner pour l'exclusion. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il faut penser de la *sincérité* de l'évêque. Poussé un peu plus loin, ce sentiment, quelque nom qu'on veuille lui donner, irait jusqu'à refuser au poëte la sépulture chrétienne. Nous savons qu'un zèle assez semblable à celui de l'évêque a fait refuser la sépulture chrétienne aux maîtres de cet art auquel la poésie doit sa plus grande popularité et son plus grand attrait. Les raisons données par le clergé de Paris pour fermer la porte de ses églises aux artistes dramatiques sont fondées sur le caractère profane de leur profession. Mais il faut avouer que jusqu'ici le clergé de Westminster a été plus tolérant à cet égard que ses confrères de France. Les restes de madame Oldfield ont été traités avec plus de respect que ceux de mademoiselle Lecouvreur. Cette célèbre actrice anglaise est morte le 23 octobre 1730. « Le corps, élégamment vêtu, a été porté, le mardi suivant, de sa maison, rue de Grosvenor, à la chambre de Jérusalem pour y être exposé, et le soir, vers onze heures, il a été conduit à l'abbaye, les coins du poêle étant portés par lord Delaware, lord Hervey, le très-honorable G. B. Doddington, Charles Hedges, Esq., Walter Carey, Esq., et le capitaine Elliot; son fils aîné, Arthur

par le doyen et le chapitre; il espérait qu'ils y persisteraient, et qu'ils n'admettraient jamais dans le sanctuaire la statue de cet homme éminent. Il ne mettait pas ici en question son génie de poëte ou ses talents; il exprimait simplement ce sentiment qu'exerçant de hautes fonctions dans l'Église établie, ils ne devaient pas concourir à accorder les plus grands honneurs qu'on pût décerner à un chrétien après sa mort, à un homme qui avait été si loin d'être chrétien. »

Mainwaring, conduisant le deuil, et le service étant célébré par le plus ancien chanoine alors résidant. » Tel est le récit qui nous est fait des funérailles de madame Oldfield [1]. Et qui conduisait le deuil? Son fils naturel; qui portait les coins du poêle? ses amants, probablement; car cette actrice admirable et cette femme si bienveillante en avait eu plusieurs.

En fait, et en supposant même que l'assertion de l'évêque de Londres en ce qui regarde Lord Byron fût fondée (ce qu'on peut nier avec assurance), sa seigneurie, si elle réussissait dans sa récente tentative, établirait une règle nouvelle. Car, à l'égard de nos auteurs célèbres, on ne s'est jamais préoccupé jusqu'ici, pour juger leurs titres aux honneurs d'une sépulture et d'un monument à Westminster, de la tendance générale de leurs écrits, pas plus qu'on ne s'est enquis de la moralité privée de nos grands hommes d'État ou de guerre avant de les enterrer à Westminster ou à Saint-Paul. Les monuments de Westminster même sont là pour le prouver. Prenez ceux des auteurs qui se voient dans la partie proprement appelée le coin des poëtes, distinct des tombes du transept sud. Ce sont les monuments de Dryden, de Spenser, de Ben Jonson, de Drayton, Butler, Milton et Gray, Mason, Shadwell, Prior, Phillips, Saint-Évremond et Anstey. De ces auteurs, la moitié au moins a écrit des ouvrages qu'aucune personne prudente ne mettrait entre les mains d'un jeune homme. Mais auquel a-t-on refusé une place à cause de la tendance de ses écrits? A un seul, à Milton. Son nom, pendant plus de cinquante ans après sa mort, a été exclu de l'abbaye; et le docteur Johnson nous raconte à ce sujet une singulière his-

1. *Biographie britannique*; article Oldfield.

toire et qui peut servir à nous former un jugement sur ces matières. « Quand l'inscription pour le monument de Phillips qui le disait « Soli Miltono secundus » fut présentée au docteur Sprat, doyen de Westminster, il refusa de l'admettre. A son avis, le nom de Milton était trop détestable pour se lire sur les murailles d'un édifice religieux. Atterbury, qui lui succéda et qui était l'auteur de l'inscription, permit de la placer; et tel a été le changement de l'opinion publique, dit le docteur Grégory, de qui je tiens ce récit, que j'ai vu élever dans l'église une statue à ce même homme dont le seul nom avait été regardé autrefois comme une souillure pour ses murailles[1]. »

L'opinion publique a changé en effet; car quoique l'évêque de Londres semble avoir un précédent en sa faveur, c'est un précédent dont il doit être peu disposé à se prévaloir; je veux dire l'exclusion de Milton qu'il exalte, en demandant avec indignation si l'on peut mettre Byron sur le même rang que ce grand nom. Peut-être ni l'évêque ni le docteur Ireland ne seront-ils bien fiers de leur modèle; mais rappelons-nous que Sprat a été dans son temps évêque et doyen, qu'il a été poëte, quoique d'un éclat bien passager, qu'il a célébré Cromwell

Dont la chaste flamme ne s'allumait qu'au foyer céleste,

et que, s'il a proscrit l'auteur du *Paradis perdu* et le secrétaire du grand protecteur pour la langue latine, il n'a sans doute été inspiré que par un profond sentiment de ses devoirs. Et cependant, le jugement de Sprat a été cassé; et qui sait quel sera le sort de cette seconde proscription?

1. Johnson, *Vies des poëtes. — Milton.*

Mais l'objection faite à Milton, on ne l'a pas faite, que nous sachions, aux autres écrivains que nous venons de nommer. Il ne s'est rien trouvé de « détestable » dans les obscénités de nos poëtes dramatiques ; rien dans les moqueries et les railleries d'Hudibras; rien qui pût souiller les murs de Westminster dans Prior, ni dans les sales équivoques, aussi blessantes pour la pudeur que pour la religion, qui se lisent dans les pages de ce très-mince auteur [1], auquel on a consacré un marbre et une inscription longue d'une coudée avec la permission de ce même doyen qui a refusé à Byron une place parmi les poëtes? Et Saint-Évremond? Son athéisme soupçonné et avéré a-t-il empêché d'inscrire son nom sur les murs sacrés?

Mais prenons le plus grand de tous les grands noms de l'abbaye. Quelque idée religieuse se trouve-t-elle associée à Shakespeare? Est-il quelqu'un qui, en quittant la lecture de ses merveilleux ouvrages, ait senti sa foi vivifiée ou fortifiée? Nous avons sur ce point l'autorité du Dr Ireland lui-même. « Combien eût-il été à désirer, dit-il dans sa revue des pièces de Massinger dont nous dirons un mot tout à l'heure, que Shakespeare eût été de même (moins profane) et qu'il n'eût jamais employé la puissance extraordinaire qu'il sait prêter aux bons et aux mauvais sentiments, à affaiblir dans l'esprit d'un lecteur jeune et sans expérience le respect des principes sacrés, et à apprendre à d'autres hommes de génie l'art de faire goûter les plus pernicieuses légèretés par la séduction de leur esprit [2] ! » Néanmoins il est douteux que le Dr Ire-

1. Anstey, auteur du *Guide de Bath*.

2. Voyez l'édition de Massinger par Gifford, 1813. Vol. IV, p. 513.

land ou l'évêque Bloomfield lui-même eût osé exclure Shakespeare de l'abbaye de Westminster. Et Dryden, « ce grand pontife des neuf Muses, » doit-il à autre chose qu'à sa grande renommée une tombe et un monument dans une cathédrale protestante? lui qu'un évêque a dénoncé comme un athée, et un autre évêque « comme un monstre d'impudeur et d'impuretés de toutes sortes [1], » lui qui a proclamé

« Que les prêtres de toutes les religions se valaient [2]; »

lui qui n'a pu se défaire de ses doutes qu'en échangeant ce qu'il appelait « l'inintelligible absurdité » de l'Église anglicane contre une foi entière à ce qu'il confessait être « si dur à la chair et au sang, » le grand mystère catholique romain [3].

Telle était sur Dryden l'opinion de Stillingfleet [4], qui n'était guère moins savant que l'évêque Bloomfield, et celle de Burnet, qui n'était pas un chrétien moins zélé que lui; et pourtant elle ne le fit pas exclure de Westminstsr. Si cependant le même esprit qui fait condamner Byron avait frappé Dryden d'anathème, sa cendre n'eût pas été trouvée suffisamment

1. Burnet. *Histoire de mon temps*, vol. I, p. 378, édit. de 1767.
2. *Absalon et Achitophel.*
3. « Le sens littéral est dur à la chair et au sang, mais l'absurdité ne peut jamais se comprendre. »

(*La Biche et la Panthère.*)

4. Nous devons à ce *terrible logicien*, comme Dryden l'appelait, quelques-uns des vers les plus beaux et les plus touchants de la poésie anglaise :

Laissez la vengeance à la puissance divine, etc., etc.

On les trouve dans *la Biche et la Panthère.*

digne de cette terre sainte, et l'on ne verrait pas dans le même sanctuaire la tombe de l'illustre personnage qui a élevé un monument au poëte, avec l'inscription qui proclame ses doutes sur la révélation chrétienne, sa fermeté en dépit de ses doutes et sa confiance en Dieu [1].

Prenons un autre exemple : de tous les écrivains célèbres, l'auteur auquel Dryden a légué le soin de sa renommée, est peut-être celui qui a tourné le plus ouvertement en ridicule et en parodie non-seulement le langage, mais les doctrines essentielles de l'Écriture sainte. La licence de Congrève a été aussi sévèrement condamnée de son temps qu'elle peut l'être aujourd'hui. Les lecteurs des *Vies des poëtes* de Johnson savent quelle flétrissure lui a infligé Jérémie Collier; mais un autre passage de ce même théologien indigné met la licence de Congrève dans un plus grand jour encore que celui cité par Johnson. Le voici : « La pièce *Amour pour amour* nous fera mieux juger combien cet auteur avait profité dans la lecture des Écritures. Le Sauveur déclare qu'il est la voie, la vérité et la lumière; qu'il est venu pour rendre témoignage à la vérité et que sa parole est vérité. Ce n'est pas sans dessein que nous rappelons ces paroles, car Valentine, dans sa prétendue folie, dit à Buckram, l'homme de loi : *Je suis la vérité, je suis la vérité ! Quel est celui qui est hors de sa voie ? Je suis*

1. Dubius sed non improbus vixi :
Incertus morior, non perturbatus ;
Humanum est nescire et errare.
Deo confido
Omnipotenti, Benevolentissimo.
Ens entium miserere mei.

Cette inscription se lit sur la tombe de Sheffield, duc de Buckingham, dans la croisée nord de la chapelle de Henri VII.

la vérité, je puis l'y remettre. Maintenant, je le demande, un poëte qui n'aurait pas poussé jusqu'à la manie le plaisir de blasphémer aurait-il prêté au délire le langage inspiré et mis les paroles du Sauveur dans la bouche d'un fou [1] ? »

Ainsi parle Collier et avec raison. On ne saurait imaginer un exemple de profanation plus monstrueux, et cependant nous savons quels honneurs funèbres ont été rendus à cet auteur favori. Son corps a été exposé dans la chambre de Jérusalem, et, quand de là il a été transporté à la chapelle de Henri VII, les coins du poêle étaient portés par le duc de Bridgewater, le comte de Godolphin, lord Cobham, lord Wilmington, l'honorable G. Berkeley et le brigadier général Churchill (de ces personnages deux ont été premiers ministres d'Angleterre). Son magnifique monument porte que :

M. WILLIAM CONGRÈVE

Est mort le 19 janvier 1728, âgé de 56 ans, et a été enterré près de cette place. Ce monument a été élevé à sa précieuse mémoire par Henriette, duchesse de Marlborough, en souvenir du bonheur et de l'honneur que lui a fait goûter la sincère amitié d'un si digne et si honnête homme, qui, par sa vertu, sa loyauté et son esprit, a mérité l'amour et l'estime de l'âge présent, et dont les écrits feront l'admiration des âges futurs.

Mais il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'au temps de Congrève pour prouver que jusqu'ici les titres aux honneurs de Westminster se fondaient non pas sur la piété, non pas sur la moralité, ni sur la bonne tendance générale des écrits,

1. Collier, *Licence du Théâtre*, chap. II.

mais sur la renommée et le génie reconnu de l'écrivain. Le Dr Ireland lui-même venait d'être installé doyen, quand le plus célèbre de nos auteurs dramatiques modernes a terminé sa carrière, et il n'a pas refusé au grand écrivain et au grand orateur une place à côté de Johnson, et aux pieds de la statue de Shakespeare. Au contraire, il a lui-même officié aux funérailles d'un auteur dont les ouvrages, il est vrai, sont exempts des défauts de ses prédécesseurs, mais qui sont loin d'exciter à la piété ou à la vertu, et dont la vie, pour parler charitablement, ne saurait être proposée comme un modèle à imiter.

Nous ajouterons quelques mots au sujet du Dr Ireland lui-même. Comme Byron, il a comparu devant son souverain juge, et nous ne dirons rien de lui qui puisse affliger ceux qui lui gardent un affectueux souvenir. Il était homme de vertu et de piété, et cependant son principal travail littéraire n'est pas de ceux qu'on aurait attendus d'un dignitaire de l'Église. Lui-même a pensé que son concours à l'édition du *Théâtre de Massinger*, donnée par M. Gifford, méritait quelque explication; et cette explication, dit-il, « est courte et simple. L'éditeur, qui en avait déjà résolu la publication et qui en avait préparé le texte pour l'impression, m'a demandé de revoir les pièces et d'y ajouter telles observations que les loisirs de ma profession me permettraient d'y faire. » En d'autres termes, le Dr Ireland a revu les pièces de Massinger parce que M. Gifford lui a demandé de les revoir. Mais, si l'on voulait demander à un ecclésiastique un compte un peu sévère de ses occupations et de ses distractions, on ne saurait considérer la révision de pièces licencieuses, ou de pièces de théâtre en général, comme une occupation ni comme une distraction convenables à un homme d'église; et l'excuse pour

un tel travail, quoique « courte et simple » ne vaut rien : ce n'est pas une excuse.

Mais le Dr Ireland semble avoir trouvé dans Massinger, « en dépit de la licence qui se rencontre trop souvent dans ses pièces, une préoccupation constante des conséquences morales » et ce qui est plus consolant encore, « heureusement son dialogue est lâche et mal conduit. » Et, en compensation de sa licence, un mérite reste à Massinger ; car, dit le Dr Ireland, « je l'écris avec une satisfaction profonde, il n'est jamais irréligieux [1] ; » et suit alors la condamnation de Shakespeare que nous avons précédemment citée. Il se peut que Massinger ne soit pas irréligieux, et cependant il met dans la bouche d'un scélérat des impiétés sur lesquelles le docteur est obligé de fermer les yeux parce qu'elles sont dans le rôle. Le Dr Ireland, dans ses jours de loisir, a eu à méditer sur les obscènes sophismes et les honteuses confessions du héros de la pièce de Massinger, *le Combat contre nature*, et il a pensé qu'on pouvait en toute sécurité les livrer au public en les accompagnant du commentaire suivant : « Ce misérable essai de Maleforte (chrétien au moins de nom) de pallier ou de défendre le crime qu'il médite par l'exemple des divinités de la fable, des hommes dans l'état de nature et des animaux, est une juste et frappante peinture de l'ardeur qu'un esprit résolu au crime peut mettre à se tromper lui-même. Dans le langage de l'Écriture, cela s'appelle endurcissement du cœur et semble être le dernier degré de la dépravation humaine [2]. »

Si l'excuse vaut pour Maleforte, elle vaut pour Lucifer, elle doit valoir pour Caïn, et il n'y a rien dans Byron qui ait

1. Voy. le sommaire du docteur Ireland à la fin du 12e volume de l'édition de Massinger, par Gifford, p. 583 ; 1813.

2. Note de la scène 11e de l'acte V du *Combat contre nature*.

autant besoin d'une pareille excuse que les bruyantes fureurs du monstre dramatique de Massinger :

« Que me reste-t-il donc à faire? J'accuserai ma destinée qui ne m'a pas formé pour de plus nobles fins. Car si les astres, au lieu de m'être contraires au jour de ma naissance, ne m'avaient pas refusé leur influence favorable, j'aurais pu cesser d'exister, en paix avec ma conscience et innocent comme d'autres, et je n'aurais pas comme maintenant à maudire l'existence. »

En prononçant ces paroles ou pour les avoir prononcées, il est frappé de la foudre; mais une mort soudaine est douce auprès du châtiment de Lucifer ou de Caïn, et si la préoccupation des conséquences morales peut racheter de telles extravagances, les fictions de Lord Byron ont pour elles cette excuse aussi bien que celles de Massinger. Je rappelle que je n'entends nullemement reprocher ici au Dr Ireland d'avoir concouru à répandre les impuretés de Massinger et consacré ses savants loisirs à expliquer le « *Parlement d'amour* » et le « *Combat contre nature;* » la seule conclusion que je veuille tirer de tout ceci, c'est qu'un doyen de Westminster qui s'était permis un tel travail n'avait guère lieu de sentir sa piété offensée par les écrits de Byron. L'éditeur de Massinger, William Gifford, et son collaborateur, John Ireland, reposent tous deux dans l'abbaye de Westminster. Tous deux sont très-dignes de cette distinction, mais il y a cette différence entre le laïque et l'ecclésiastique : le dernier a refusé d'admettre le monument de Byron dans l'abbaye de Westminster; M. Gifford a été l'un des plus ardents promoteurs de son érection, et de son lit qu'il ne quittait plus guère (il est mort cette même année après une longue maladie), il a prié

M. Murray de faire connaître ses vœux à l'auteur du projet [1].

Ce n'est pas faire injure à l'évêque de Londres de dire qu'il n'est pas meilleur juge de la tendance d'un écrit que ne l'était M. Gifford; ce n'est rien ôter aux mérites du prélat de dire qu'il n'est pas meilleur, ni plus pieux, ni plus grand ami de l'église établie que ne l'était M. Gifford. Il est clair cependant que M. Gifford n'a pas vu dans les ouvrages de Lord Byron ce qu'y voit l'évêque de Londres; et il est temps d'examiner si l'accusation portée par l'évêque contre ces ouvrages est juste et fondée.

Il est difficile de savoir, d'après les comptes rendus des journaux, quelles sont exactement les expressions dont l'évêque s'est servi; suivant l'un de ces comptes rendus, on pourrait croire que l'évêque dénonçait Anacharsis Cloots, ce fou impie, qui s'est déclaré l'ennemi personnel du fondateur de notre religion, car les paroles de l'évêque vont presque jusque-là; mais, tout en admettant qu'il a été moins intempérant de langage, il ressort suffisamment des comptes rendus

1. Voici sa lettre :

A John Hobhouse, Esq.

« Albemarle street, 2 mars 1826.

» Cher monsieur,

» M. Gifford m'a prié de vous informer qu'il consentait de grand cœur à faire inscrire son nom sur la liste du comité pour l'érection d'un monument à la mémoire de Lord Byron. M. Gifford est trop malade pour causer ou dicter, et il espère que vous excuserez, en conséquence, cette manière de communiquer avec vous, cher monsieur, par l'intermédiaire de votre fidèle serviteur,

» JOHN MURRAY. »

de son discours et des réponses de Lord Brougham et de Lord Lovelace que, somme toute, l'évêque a accusé Lord Byron d'être un écrivain anti-chrétien.

Je reconnais qu'un auteur qui se serait en effet systématiquement appliqué dans ses écrits à ruiner la religion chrétienne, quels que soient d'ailleurs sa renommée et son génie, ne saurait être proposé à l'estime et à l'imitation de la postérité dans un temple consacré au culte chrétien, ni peut-être dans aucun autre édifice public. Le monument de David Hume est peut-être trop fastueux, même pour Calton Hill, mais il serait assurément très-déplacé dans une église. L'évêque, suivant l'un des comptes rendus, aurait désigné Byron comme un écrivain d'une tendance non moins pernicieuse qu'un autre grand historien, non pas Hume, mais Gibbon. En est-il réellement ainsi? Que dans ses nombreux écrits on puisse trouver des passages d'une tendance reprochable ; que dans l'un au moins de ses poëmes des sujets sacrés aient été traités avec une légèreté choquante, il faut le reconnaître; mais que le but et la tendance de ses poëmes soient de nature à justifier la condamnation de l'évêque de Londres, on peut le nier avec assurance. Il est très-possible qu'après avoir lu ses poëmes le lecteur ne se sente ni meilleur ni plus heureux; on en peut dire autant d'autres auteurs qui n'ont jamais été accusés d'incrédulité. De très-bons chrétiens ont été par la tendance de leurs ouvrages des écrivains immoraux : de très-bons chrétiens ont vu d'un regard très-sombre la nature humaine. Qui la lecture de *Rasselas* a-t-elle rendu plus heureux; qui celle de *Paméla* ou même de *Clarisse* a-t-elle rendu meilleur? Même le grand poëme écrit avec l'intention avouée de justifier les voies de la Providence n'a-t-il pas été considéré comme peu favorable à la révéla-

tion? et il est permis de douter que la tendance de certains ouvrages de Pope puisse être appelée strictement chrétienne. Il eût été sans doute à désirer que des témérités telles qu'il s'en trouve dans la *Vision du jugement* n'eussent pas gâté les œuvres de Lord Byron; mais elles ne suffisent pas pour donner un caractère anti-chrétien à ses ouvrages en général. Les discours qu'il met dans la bouche de Manfred, de Caïn ou de Lucifer, de tout méchant ou de tout mauvais esprit, doivent naturellement être jugés d'après le caractère de celui qui les prononce; ils sont purement dramatiques. Un des reproches adressés à Milton c'est d'avoir fait de Satan le héros de son poëme; et si le Dr Bloomfield avait écrit le *Prométhée* au lieu d'avoir simplement donné une édition de ce noble drame, peut-être l'aurait-on rendu responsable des impiétés du Titan enchaîné, mais indomptable [1].

C'est seulement quand l'auteur doit être considéré comme donnant ses propres opinions, c'est à-dire, quand il fait des réflexions en son propre nom, qu'il en est responsable. Il ne faut pas juger Lord Byron sur une bagatelle à peine sérieuse, écrite pour parodier un poëme qu'il regardait lui-même comme prêtant au reproche d'impiété; il ne faut le juger ni sur la *Vision du jugement* ni sur des drames de pure imagination, mais sur celui de ses poëmes qui, à ses propres yeux, était le plus considérable et le plus médité, sur *Childe Harold*, sans oublier que dans le dessein même du poëme

1. « Honore, prie, flatte éternellement ce maître; pour moi, Jupiter est moins que rien à mes yeux. Qu'il agisse, qu'il exerce à sa fantaisie son pouvoir passager : il ne régnera pas longtemps sur les dieux. » (*Prométhée*, vers 973 et suiv.)

» En un mot, je déteste tous les dieux, tous ceux dont l'ingratitude me paye ainsi de mes bienfaits. *Ibid.*, vers 1011 et 1012. »

le héros est donné pour un personnage très-vicieux :

Exilé volontaire fuyant les ténèbres de son propre cœur;

et que, si les sentiments de ce personnage, résultat naturel d'une mauvaise éducation et d'une jeunesse abandonnée sans frein à ses passions, conviennent au héros du poëme, l'auteur n'a nullement entendu les identifier avec les siens. Lord Byron a protesté à plusieurs reprises contre une telle assimilation, et c'est le comble de l'injustice d'y persister; bien qu'on puisse trouver quelques traits de ressemblance entre le poëte et son héros imaginaire.

« A l'égard de la religion, dit-il dans une lettre à Thomas Moore, ne pourrai-je jamais vous convaincre que je n'ai pas les opinions du personnage de ce drame qui paraît avoir épouvanté tout le monde? mais elles ne sont rien auprès du langage du *Faust* de Goethe, dix fois plus hardi, et ne sont en rien plus audacieuses que celles du Satan de Milton. Mes idées sur un personnage peuvent m'emporter moi-même; comme tous les hommes à imagination, je m'incorpore tout naturellement avec le caractère que je peins, mais seulement jusqu'à l'instant où je quitte la plume. — Je ne suis pas ennemi de la religion; au contraire [1].»

1. *Vie de Byron*, par Moore, chap. 48, lettre 482; Pise, 8 mars 1822. — Il dit, en continuant, « qu'il incline vers la foi catholique,» inclination qui aurait pu trouver faveur auprès de plus d'un évêque. Il ajoute dans cette lettre confidentielle, en parlant de M. Shelley, pour lequel il sentait une haute et juste estime: « quant à ses théories philosophiques, je n'ai et ne veux rien avoir de commun avec elles. »

C'est ici l'ocasion de contredire une invention monstrueuse, suivant laquelle Lord Byron aurait désigné son ami dans des

Mais, dira-t-on, quelles qu'aient été réellement les opinions de l'auteur, il faut le juger d'après celles qu'il a exprimées quand il parlait en son propre nom. Cela est vrai, et l'on ne peut nier que dans certains passages, même dans *Childe Harold*, il n'ait exprimé des doutes qui doivent être pénibles à un chrétien sincère et convaincu ; mais ce ne sont que des doutes, bien éloignés de la négation décidée de la révélation. Il n'y a ni moquerie, ni raillerie inconvenante; et, quant au scepticisme des premières stances du second chant qu'on lui a si souvent reproché, ces beaux vers se terminent sinon avec la certitude, du moins avec l'espérance d'une bienheureuse immortalité :

termes qui dénoteraient sa propre indifférence pour les sujets religieux. On a imprimé que Byron trouvant le nom de Shelley inscrit sur le registre des voyageurs dans une auberge près de Chamouni, aurait écrit à côté, en grec : *athée et philanthrope.* C'est le contraire qui est vrai. Le nom de Shelley était inscrit sur le registre, et à côté étaient écrits les mots que nous venons de citer. En les lisant, Lord Byron s'écria : « Quelle bêtise ! Ne pensez-vous pas que je rendrais service à Shelley en les effaçant ? » et il les effaça en présence de l'auteur de ces observations. Le Lord chancelier Eldon a déclaré que « *Caïn* était une de ces œuvres pour lesquelles on ne pouvait pas réclamer de droits d'auteur; » (d'après le principe, comme dit Johnson, que vos brebis galeuses sont à moi.) Sur quoi Byron a écrit : « J'ai lu le rapport du chancelier dans un journal français. Pourquoi, je vous prie, ne poursuivent-ils pas le traducteur de *Lucrèce*, ou l'original pour les vers

Primus in orbe Deos fecit timor *

ou

Tantum relligio potuit suadere malorum. »

(Lettre à M. Murray, Pise, 15 mars 1822.)

* Ce premier vers, quoique souvent attribué à *Lucrèce*, est de *Pétrone.*

« Si pourtant, ainsi que l'ont pensé les hommes les plus » vertueux, il est par delà le noir rivage une patrie des » âmes, pour confondre la doctrine des Sadducéens et de » ces sophistes follement fiers de leur scepticisme, combien » il serait doux d'adorer de concert avec ceux qui ont allégé » nos mortels labeurs, d'entendre encore les voix qu'on crai- » gnait de ne plus entendre, de contempler les grandes » ombres du sage de Bactriane, du philosophe de Samos et » de tous ceux qui ont enseigné le juste. » (*Child. Har.* II, 8.)

Et dans le troisième chant, il fait cette confession de foi plus positive, en parlant de l'âme :

« Et quand elle se ranimera, comme c'est notre confiance, » ce sera pour être pardonnée ou pour subir le châtiment » qu'elle aura mérité. » (*Child. Har.* III, 108)[1].

On admet que, dans ses petits poëmes, on peut trouver parfois, quoique rarement, des phrases et des images que le respect habituel de la religion lui aurait appris à éviter. Mais les écrits d'un homme doivent être jugés comme l'homme lui-même, non pas sur des passages isolés, non pas en ramassant une faute ici, une faute là, et en les rassemblant pour en former un amas d'énormités; mais en regardant l'effet d'ensemble, en mettant le bien en parallèle avec le mal, en considérant l'intention et le résultat général. C'est

1. Voyez aussi les extraits de son journal (vol. VI, p. 259, éd. 1832. *Vie et œuvres de Byron*, par Moore) où sa croyance à l'immortalité de l'âme ne laisse aucun doute. Il dit : « J'ai souvent penché vers le matérialisme en philosophie; mais je n'ai jamais pu supporter son introduction dans le christianisme. Pour cette raison, le matérialisme chrétien de Priestley m'a toujours frappé comme lui étant mortel. »

ainsi que l'homme et ses œuvres doivent être jugés; c'est ainsi que les jugera, nous en avons l'humble espoir, le juge miséricordieux de l'humanité.

Peut-être serait-il présomptueux, de la part même de ceux qui ont le mieux connu Lord Byron, de dire quelles étaient réellement ses opinions sur ce sujet, de tous le plus important; mais à tout prendre, M. Moore paraît être arrivé à une conclusion juste en décidant que, s'il n'avait pas une conviction assurée en faveur de la révélation, il n'avait pas non plus une conviction assurée contre elle. Le pieux auteur de l'*Analogie* a dit avec raison : « A l'égard du christianime, il faut le remarquer, il y a un milieu entre la pleine conviction de sa vérité et la conviction du contraire. L'état d'esprit intermédiaire consiste à croire sérieusement qu'il peut être vrai tout en doutant qu'il le soit en effet[1]. »

Peut-être ce passage peint-il bien l'état d'esprit de Lord Byron, quoiqu'il puisse ne s'être pas suffisamment rendu compte des obligations que lui imposait, selon le même auteur, cette manière de concevoir la vérité de la religion. Qu'il ne fût pas un incrédule décidé, et que ses ouvrages ne permettent pas de conclure à une incrédulité décidée, on peut l'affirmer, en dépit de l'évêque de Londres.

Heureusement, la manière de voir de l'évêque à ce sujet n'a pas été partagée par d'autres personnes dont l'autorité réunie peut balancer sa seule autorité. Si Lord Byron avait été l'écrivain que prétend l'évêque, peut-on croire que les hommes qui ont souscrit pour sa statue et dont la plupart ont été membres du comité, eussent prêté l'autorité de leurs

1. *Analogie de la religion naturelle et révélée avec l'ordre et le cours de la nature*, p. 503, édit. de 1785; conclusion.

grands noms pour honorer et perpétuer sa mémoire. Nous joignons ici la liste des membres du comité et des souscripteurs, et nous devons faire remarquer que chacun des premiers a adressé par écrit son consentement réfléchi aux auteurs de la souscription; car le comité n'a pas été formé dans le tumulte et la confusion d'une réunion publique. Voyons qui étaient les membres du comité et les souscripteurs. C'étaient les hommes les plus lettrés du pays et qui appartenaient à tous les partis politiques.

SOUSCRIPTEURS ET MEMBRES DU COMITÉ[1]

Adair (sir Robert).
Alvanley (lord).
Ashburton (lord).
Aguilar (lieutenant colonel d').
Attwich (révérend G.).
Baillie (David), esq.
Bankes (W.-J.), esq.
Bathe (sir James de), baronnet.
Bedford (duc de).
Bowles (révér. William Lisle).
Bruce (Michel), esq.
Bing (Frédéric).
Cato (James), esq.
Canning (sir Stratford).
Clare (comte de).
Campbell (Thomas), esq.
Constant (M. Benjamin),
Cowper (comte).
Dacre (lord).
Davison (James). esq.
Devonshire (duc de)
Denman (lord), premier juge d'Angleterre.
Dickson (Stephen), esq.
Dover (lord).
Dudley (comte de).
Egerton (lord Francis).
Ellice (très-honorab. Édouard).
Finden (Ed.), esq.
Foster (C.-W.), esq.
Galignani (messieurs).
Gifford (William), esq.
Gœthe (W.-J. de) Weimar.
Graham (sir Sandford), baronnet.
Hobhouse (très-honorable sir John), baronnet.
Holland (lord).
Hope (Thomas), esq.
Israëli (J. D'), esq.

1. Plus de cinquante des souscripteurs sont membres du comité.

Jersey (comte de).
Jersey (comtesse de).
Jeffrey (lord).
Jéremie (John), esq.
Joy (H.-H.), esq.
Kemble (Charles), esq.
Kinnaird (honorable) Douglas.
Lansdowne (marquis de).
Leake, lieutenant-colonel.
Leigh (Chandos), esq.
Low (P.), esq.
Lockhart (J.-G.), esq.
Luttrell, (Henri), esq.
Lyndhurst (lady).
Mackintosh (très-honorable sir James).
Malcolm (sir John).
Methuen (lord).
Merivale (J.-H.), esq.
Moore (Thomas), esq..
Murray (John), esq.
Normanby (marquis de).
Nugent (lord).
Osborne (lord Sidney).
Peel (très-honorable sir Robert), baronnet.
Peel (très-honorable W.-Yates).
Philipps (J.), esq.
Pigott (L.), esq.
Pigott (madame).
Powlett (Lady Caroline).
Rancliffe (lord).
Rogers (Samuel), esq.
Rose (William Stewart), esq.
Scott (sir Walter-), baronnet.
Shee (sir Martin-A.)
Sligo (marquis de).
Smith (James), esq.
Smith (Martin), esq.
Stanhope (honorable colonel Leicester).
Trevanion (J.-B.), esq.
Vincent (W.-H.), esq.
Wall (C. Baring), esq.
Weir (R.), esq.
Wildman, lieutenant-colonel.
William (Owen), esq.

Nous avons déjà fait mention de l'assentiment de M. Gifford. Si son nom ne se trouve pas sur la liste publiée, c'est par la seule raison qu'il est mort avant que la souscription ait été publiquement annoncée. Il était à la tête de cette fraction de nos hommes de lettres que distingue particulièrement leur attachement zélé à un grand parti politique et à l'église établie. A côté de M. Gifford on trouvait l'homme accompli qu'à cette époque on pouvait justement appeler le chef de l'autre grand parti politique et littéraire, Lord Jeffrey, l'objet, on se le rappelle, d'une invective de jeunesse de

Lord Byron, et l'auteur de la critique la plus sévère qui ait jamais été faite de ses œuvres dramatiques. Mais Lord Jeffrey terminait sa critique par ces paroles, paroles vraiment chrétiennes : « Nous l'avons déjà dit et nous le répétons après mûre réflexion, nous ne pensons pas que Lord Byron ait eu aucun mauvais dessein dans ses écrits et nous n'hésitons pas à l'absoudre de toute intention de corrompre la morale ou de troubler le bonheur des ses lecteurs [1] : » et Lord Jeffrey est devenu avec empressement membre du comité et a tout récemment approuvé les mesures prises par lui.

Sur cette liste nous rencontrons le nom des rivaux généreux dont il a pour un temps presque éclipsé la renommée, Rogers [2], et Campbell, et Moore, et celui du plus merveilleux, du plus populaire, et à la fois du plus honnête et du plus

1. Voyez la *Revue d'Edimbourg* de février 1822.

2. Les vers suivants de cet homme excellent forment, avec le discours de l'évêque de Londres, un contraste qui n'est pas défavorable à Lord Byron :

« Maintenant il jouit du repos et l'éloge et le blâme sont indifférents à son oreille que la mort a rendue insensible. Oui, Byron, tu n'es plus ; tu as disparu comme un astre qui traverse le firmament et s'y perd, et qui, dans sa course excentrique, nous éblouit et nous trouble. Cependant, ton cœur était généreux et noble, noble dans son dédain de toutes les choses vulgaires ou mesquines ; rien en lui n'était bas ou servile. Si, poursuivi pour des torts imaginaires, tu fus entraîné quelquefois dans des fautes, source pour toi de longs regrets, souvent, plusieurs le savent et nul mieux que moi, ta reconnaissance s'est émue pour de bien faibles causes ; si tu n'a pas été heureux dans ta vie, tu l'as été du moins dans ta mort ; ton vœu a été accompli ; tu es mort dans le pays où ta jeune âme s'était embrasée d'une flamme im-

scrupuleux des écrivains modernes, du grand Walter Scott, qui a cette gloire singulière que, dans une branche de la littérature où il est si facile de se laisser aller à de fâcheuses libertés et dans tous ses cent volumes, on ne trouverait pas une phrase, pas un mot que la piété la plus sévère voudrait effacer [1].

Et cet homme de bien, cet homme religieux, quand on s'est adressé à lui pour avoir l'autorité de son nom, a répondu en des termes dont il n'est besoin de rien dire tant ils parlent d'eux-mêmes. Voici sa première lettre.

A M. J.-C. Hobhouse, M. P.

« Édimbourg, 27 janvier 1826.

» Monsieur,

» Je suis presque honteux que des affaires personnelles, mais où il s'agit d'une partie considérable de ma fortune, m'aient empêché de répondre courrier par courrier à votre intéressante communication. Je serai très-heureux de témoi-

mortelle; tu es mort en Grèce pour la plus glorieuse des causes... Tu n'es plus et l'on voudrait te poursuivre jusque dans la tombe; Ah! laissez-le reposer en paix. Car qui de nous, mis à la même épreuve, quand dans l'innocence des premiers ans tu dirigeais à travers les montagnes de ton pays ta course vagabonde, et quand plus tard, avec ton cœur de flamme et la joue encore couverte du duvet de la jeunesse, le plaisir approchait et pressait sur tes lèvres sa coupe enchanteresse, qui de nous, mis à une telle épreuve, pourrait dire qu'il n'aurait pas commis autant ou plus de fautes que toi? »

1. A un repas donné par le défunt évêque de Durham au duc de Wellington, auquel sir Walter Scott assistait, l'évêque a porté la santé du grand écrivain à peu près dans les termes que je viens d'employer.

gner autant que je le pourrai de ma grande admiration pour le brillant génie de Lord Byron et de ma profonde reconnaissance pour l'amitié dont il m'honorait.

» Je viens de terminer le règlement des affaires dont je parlais tout à l'heure, à des conditions qui ne me permettront pas de faire à beaucoup près aujourd'hui ce que j'aurais aimé à faire le mois passé, et par conséquent je ne crois pas qu'il soit convenable de faire figurer mon nom sur la liste du comité. Mais je m'en remets entièrement à vous à cet égard; j'ajoute seulement que, bien que je doive souscrire en proportion de mes moyens bien plus que de mon inclination, je serais charmé de pouvoir vous être d'ailleurs de la moindre utilité, que je fasse ou ne fasse pas partie du comité.

» Je suis, Monsieur, avec respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

» WALTER SCOTT. »

Plusieurs mois après, la liste des personnes qui avaient consenti à faire partie du comité fut envoyée à sir Walter Scott, qui en accusa réception par la lettre suivante;

« Monsieur,

» Votre lettre m'honore et je suis très-flatté de voir figurer mon nom en si bonne compagnie sur la liste que vous m'adressez. J'espère que tant de nobles et honorables personnes, si capables de juger et de décider, ne laisseront pas dormir cette affaire. Ce qu'il serait naturel de désirer, c'est une statue à Westminster. Je ne me dissimule pas les difficultés, mais en s'y prenant bien, peut-être ne serait-il pas impossible de les surmonter. Byron, sous sa forme vivante, devrait être réuni à ces grands hommes qui continuent de régner à tra-

vers les siècles ; et j'espère que les gardiens de ce noble asile ne s'arrêteront pas à quelques erreurs de théorie et à quelques légèretés, mais qu'ils prendront en considération la grandeur du génie dont l'Angleterre est privée prématurément et le caractère réel de l'homme qui n'était pas toujours celui qui se montrait le plus. Mais, quoique décide le comité, je le trouverai bon, et la seule chose que je demande, c'est qu'on ne doute pas de l'intérêt tout particulier que je prends à ce projet.

» J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre obligé et obéissant serviteur.

» WALTER SCOTT. »

» Édimbourg, 6 décembre 1826. »

Tels étaient les sentiments et les désirs qu'exprimait en particulier ce grand homme au sujet du monument à élever à Lord Byron dans l'abbaye de Westminster. Mais il avait déjà payé un tribut public à la mémoire du poëte, tribut plus précieux et plus durable que le marbre qu'il espérait voir placer dans l'abbaye de Westminster, et que l'évêque Bloomfield espère qu'on n'y placera jamais. Peu après que la nouvelle de la mort de Lord Byron fut parvenue en Angleterre, Walter Scott adressa au journal hebdomadaire d'Édimbourg la belle esquisse qui depuis a été insérée dans la collection de ses œuvres. Après ces mots : « Mais nous ne faisons point l'apologie de Lord Byron ; aujourd'hui, hélas ! il n'en a pas besoin. Aujourd'hui ses qualités et ses talents supérieurs seront universellement reconnus, et ses fautes, nous aimons à l'espérer et à le croire, ne seront pas rappelées sur son épitaphe ; » il termine par ces réflexions qu'on peut recommander à l'attention d'un évêque chrétien :

« C'est avec un profond sentiment de respectueuse douleur que nous quittons ce sujet. La mort se glisse au milieu de nos travaux les plus sérieux comme de nos plus frivoles occupations, et il est consolant de penser qu'elle a surpris notre Byron, non pas dans un moment de légèreté, mais alors qu'il prodiguait sa fortune et hasardait sa vie pour un peuple que lui rendaient uniquement cher son ancienne gloire et les souffrances qu'il endurait sous le joug d'un oppresseur infidèle. La nation grecque, à son grand honneur, a payé d'une vive reconnaissance le zèle éclairé et désintéressé avec lequel il avait embrassé sa cause. S'il eût vécu pour défendre son drapeau, peut-être ne serait-elle pas aujourd'hui en danger de succomber sous ses propres divisions bien plus que sous les forces de ses barbares ennemis. Mais il devait être enlevé à la Grèce et au monde ! et si la mort trouvée dans une croisade entreprise pour la cause de la liberté et de l'humanité servait autrefois d'expiation pour les crimes les plus noirs, elle doit assurément expier aujourd'hui de plus grands torts qu'une calomnie exagérée n'a pu jamais en reprocher à Byron. »

Et vingt ans après, voici l'évêque Bloomfield, qui, du banc ecclésiastique d'une chambre des Pairs anglaise, dénonce Lord Byron comme un ennemi du Christ et exprime l'espoir qu'on ne verra jamais dans l'abbaye de Westminster de monument élevé à sa mémoire.

Sur la liste du comité, se trouve le nom du plus illustre des contemporains de Lord Byron sur le continent. Voici la réponse de Gœthe à la lettre qui lui avait été adressée à ce sujet :

« Weimar, 3 avril 1826.

» Je ne puis qu'être très-sensible à votre flatteuse propo-

sition d'ajouter mon nom à celui de tant d'hommes honorables qui se sont associés pour ériger un monument à la mémoire de l'illustre compatriote que vous avez perdu. Personne ne saurait avoir plus d'admiration que moi pour son génie extraordinaire : j'accepte donc, digne Monsieur, avec la plus vive reconnaissance l'honneur que vous me faites, et je vous prie d'être l'interprète de mes sentiments auprès des auteurs de votre entreprise. Je serai charmé d'être informé de ses progrès, et ma vive sympathie l'accompagnera jusqu'à sa complète réussite. »

Ce grand écrivain n'ignorait pas la clameur qui s'était élevée contre Lord Byron dans le public anglais, mais il n'avait pas prévu, à ce qu'il semble, le zèle persévérant qui devait la prolonger durant vingt ans : du moins écrivait-il alors et il l'a publié : « Aujourd'hui, ce qui peut nous consoler, c'est la conviction que son pays reviendra enfin de cette violence d'invectives et de reproches qui s'est déchaînée si longtemps contre lui, et saura comprendre que cette scorie et cette lie du temps et de l'individu, dont les meilleurs mêmes ont à se dégager, sont périssables et passagères, tandis que la gloire prodigieuse à laquelle il a élevé son pays dans le siècle présent et pour les âges futurs sera sans bornes dans son éclat comme elle est incalculable dans ses conséquences. Et l'on ne saurait douter que la nation qui peut s'enorgueillir de tant de grands noms ne le mette au premier rang de ceux qui lui ont acquis une telle gloire [1]. »

Sur cette même liste, avec Gifford et Jeffrey, Walter Scott et Gœthe, avec Rogers, avec Campbell, avec Moore, se ren-

1. Extrait d'une lettre de Gœthe à feu l'honorable Douglas Kinnaird.

contrent des hommes non-seulement du rang le plus élevé et du caractère le plus pur, mais qui ont rempli les premiers emplois de l'État, et qui, par leur position même, étaient, pour ainsi dire, les gardiens de la religion du pays. Entre ces grands personnages, dont les uns ne sont plus et les autres ont été heureusement conservés à leur patrie, nous en choisirons un pour en faire l'objet spécial de nos remarques. Il était alors secrétaire d'État au département de l'Intérieur, et représentant de l'université d'Oxford ; il est aujourd'hui premier ministre d'Angleterre. Sir Robert Peel avait été le camarade d'école de Lord Byron ; il avait compté l'illustre poëte au nombre des admirateurs de ses exploits parlementaires ; mais ni les liaisons d'enfance, ni les louanges d'un homme de génie, on peut l'affirmer, ne lui auraient fait prêter l'autorité de son nom et de son caractère à un écrivain anti-chrétien. Il est moralement impossible que sir Robert Peel, qui présidait alors officiellement à l'ordre moral et à la bonne conduite de la nation, et qui représentait la plus importante communauté chrétienne de l'univers, ait honoré publiquement la mémoire de Lord Byron en souscrivant à son monument s'il avait partagé sur le compte du poëte l'opinion de l'évêque de Londres.

Un autre homme éminent figurait sur la liste du comité quand elle a été publiée. Lord Dudley était secrétaire d'État, et, quant à ses dispositions en ce qui regarde le point en question, il est important de citer le témoignage d'un savant personnage qui siége aujourd'hui sur le même banc que le docteur Bloomfield. L'évêque Coplestone dit de son défunt élève et ami : « Ce serait toutefois faire injure à sa mémoire de ne pas constater, d'après ma constante expérience, qu'un sentiment profond et respectueux pour la religion formait un

trait essentiel de son caractère, en même temps que la haine de la profanation chez ceux qui professaient extérieurement la croyance au christianisme [1]. » Et cependant, malgré ce sentiment profond et respectueux pour la religion, avec cette « haine de la profanation, » lord Dudley a été l'un des souscripteurs et l'un des membres du comité pour le monument à élever à lord Byron ! L'eût-il fait, si, ainsi que l'évêque de Londres, il l'eût regardé comme un écrivain anti-chrétien ? On peut faire la même question à l'égard de plusieurs autres noms inscrits sur la liste, dont la fermeté des convictions religieuses est notoire, et que ni l'admiration pour le génie ni l'éclat d'une grande renommée, ni la bienveillance, ni la générosité, ni même la charité n'auraient portés à placer la statue d'un incrédule avéré

« Dans le lieu où les morts reçoivent l'hommage des nations. »

L'autorité des personnes ne décide pas tout dans ce genre de questions, mais elle a sa valeur; et, bien qu'on puisse supposer qu'un prélat est un juge plus compétent qu'un simple laïque, son autorité ne saurait être considérée comme équivalente à celle d'un grand nombre d'hommes qui, sauf sa capacité professionnelle, sont pour le moins ses égaux, si ce n'est quelque chose de plus. Ajoutez que le mal capital, la plaie mortelle dénoncée par l'évêque n'est pas une de ces hérésies subtiles qu'un œil exercé peut seul discerner; c'est une hérésie qui, si elle existait, frapperait tous les yeux, et qui très-certainement n'aurait pu échapper aux hommes que je viens de nommer. On peut affirmer en toute assurance qu'ils ne l'ont pas aperçue, et la question est de savoir si leur

1. Préface aux *Lettres de Lord Dudley*, p. 13.

autorité réunie ne balance pas l'opinion isolée de l'évêque de Londres. Mais, en admettant même que quelques-uns de ces honorables personnages se soient aperçus de ce que sir Walter Scott appelle « les erreurs de théorie » de Lord Byron, il est évident qu'ils ne sont pas arrivés à la même conclusion que le docteur Bloomfield, et ne les ont pas considérées comme assez importantes pour lui enlever ses titres à un monument dans une église chrétienne.

La charité, quand elle dépasse ses justes limites, peut cesser et cesse quelquefois d'être une vertu ; elle devient indifférence. Cela est vrai ; mais il est également vrai que le zèle aussi peut passer les bornes, et prendre le caractère d'une aveugle et présomptueuse intolérance ou même de la persécution.

L'évêque de Londres est un homme capable. Il s'est élevé, comme avant lui plusieurs hommes de l'Église considérables, par ses propres efforts à la haute position qu'il occupe, et même sans sa mitre il commanderait le respect. Les gens versés dans les langues savantes le placent, sinon au premier rang des érudits, du moins parmi ceux qui ont rendu des services par leur habileté et leur sagacité de critiques. Il n'appartient pas à un laïque de parler de sa science théologique, mais comme prédicateur, il plaît et persuade, et, à tout prendre, il remplit, dit-on, sans reproches ses fonctions épiscopales dans le plus important diocèse de l'Angleterre. Mais l'évêque, on peut le faire remarquer sans présomption, n'est pas entièrement sans défauts ; il n'est pas exempt d'arrogance, il est un peu prompt : la douceur, l'humilité, l'indulgence et une ou deux autres vertus de l'Église naissante, convenables à sa condition primitive et essentielles à son existence, n'ont pas été, à ce qu'il paraît, jugées par le docteur Bloomfield

indispensables à un prélat du XIXe siècle. Au parlement, où un évêque siége naturellement avec ses pairs, fragiles créatures comme lui, et doit être jugé comme ils sont jugés, il lui arrive de temps en temps de se tromper ; qui ne le fait pas ? Et c'est là qu'il a fait cette attaque si peu judicieuse contre la mémoire de Lord Byron. On pouvait s'attendre à mieux de lui ; car, bien qu'il y ait en lui du polémiste, on ne saurait l'accuser d'être bigot, encore moins fanatique, et ses propres talents, comme ses premiers travaux, auraient pu, sans diminution de son caractère épiscopal, lui faire fermer quelque peu les yeux sur les torts de Lord Byron. On peut passer beaucoup de choses à l'évêque Bloomfield ; mais quand il parlera de nouveau de « justice » et de « sincérité, » l'occasion, il faut l'espérer, sera mieux choisie. Une ou deux de ses dernières productions n'ont pas ajouté à sa renommée ni à son influence, bien qu'elles aient pu faire de lui pour quelques jours le favori d'un parti : et tous les esprits modérés qui cherchent chez le chef de l'Église d'Angleterre une dignité tranquille, une piété sans prétention, une simplicité d'esprit et de cœur vraiment chrétienne, demandent instamment au ciel qu'il lui plaise de prolonger les précieux jours du présent archevêque de Cantorbéry.

Lord Byron a été très-maltraité de son vivant, mais il a laissé après lui des amis, des amis qui lui conservent un profond et affectueux attachement, et qui seraient méprisés de l'évêque lui-même s'ils laissaient passer cette attaque sans y répondre. Ces amis toutefois ne préfèrent pas leur compagnon bien-aimé à la vérité, et ils ne voudraient pas sacrifier les plus chers intérêts de la société sur l'autel de son éclatante renommée. Ils ne sont aveuglés sur les défauts ni de son caractère, ni de ses écrits ; mais ils savent que plusieurs

des plus graves accusations dirigées contre lui ne sont pas fondées en fait ; et le temps viendra peut-être où l'on pourra rendre justice aux morts sans blesser les sentiments des vivants. Mais, même aujourd'hui, il doit être permis de dire quelques mots de lui, et celui qui va les dire l'a connu aussi bien, peut-être, qu'un être au monde ait pu le connaître.

Lord Byron avait des défauts, beaucoup de défauts certainement, mais il n'avait aucun vice bas, et ses bonnes qualités, ses vertus étaient toutes de l'ordre le plus élevé. Il était honorable et ouvert dans tous ses procédés, il était généreux, il était bon. Il s'affligeait du malheur des autres, et, ce qui est encore plus rare, il était heureux de leur bonheur. Il avait le cœur tendre à un degré peu commun chez les hommes, et il fuyait avec une sensibilité toute féminine la vue d'un trait de cruauté. Il était vrai, il était affectueux, il était très-brave, si c'est un éloge, mais son courage n'était pas l'effet de la froideur du tempérament ou de l'indifférence au danger; au contraire, il éprouvait des craintes et prenait des précautions dont il ne faisait pas mystère et n'était nullement honteux. Son calme et sa présence d'esprit à l'heure du péril étaient le fruit de la réflexion, et d'une ferme résolution de se conduire convenablement et bien. Il était sensible au moindre indice d'un bon sentiment chez les autres; un sentiment noble ou généreux, un trait de bonté ou de dévouement, non seulement chez des personnages réels, mais même chez des personnages imaginaires, l'affectaient profondément, et jusqu'à lui faire verser des larmes. Par ses habitudes comme par sa nature, il était incapable de toute basse complaisance, de toute soumission gratuite envers ceux qui disposent des hommages et exigent la flatterie des hommes de génie, et ce sera l'éternel honneur de ses écrits, comme ce fut l'un des

mérites de sa conversation, qu'il n'a jamais loué ni l'exploit le plus brillant, ni le personnage le plus considérable, s'ils n'avaient contribué au bonheur ou au bien-être de l'humanité.

Lord Byron était entièrement exempt d'envie et de jalousie, et tant en public qu'en particulier, il parlait des talents littéraires de ses contemporains en termes justes pour eux, honorables pour lui. Il n'ignorait pas combien grande était sa renommée, mais il n'avait ni vaine gloire ni arrogance; il n'attachait même pas à ses productions la valeur qui leur était universellement accordée et que probablement elles conserveront toujours.

Il est inutile de s'étendre sur ses qualités d'un autre ordre; ses détracteurs les plus acharnés ont rendu justice au don qu'il avait de plaire et au charme irrésistible de toute sa personne. Il y avait en effet quelque chose en lui d'impossible à définir, mais que tout le monde sentait et qui captivait ceux qui l'approchaient et leur inspirait, en dépit de nuages passagers, un attachement aussi vif que durable. Cette fascination doit, sans doute, être en partie attribuée à son entier abandon, à la sincérité imprudente, on peut même dire dangereuse, de sa conversation privée; mais jusqu'à ses faiblesses étaient aimables, et, comme on l'a dit de quelques-unes de ses qualités, avaient quelque chose de féminin; aussi l'affection que l'on ressentait pour lui tenait de celle que l'on porterait à une sœur favorite et quelquefois capricieuse.

Dans une société nombreuse, Lord Byron parlait peu et ne cherchait pas à surprendre par des traits piquants ou des saillies; mais, dans toute compagnie, il tenait bien sa place, sans rivalité malséante avec ses aînés d'âge et de réputation, et sans choquante condescendance pour ses inférieurs. Dans

les relations plus familières, il était un gai et libre compagnon, mais il ne passait jamais, même pour un moment, les bornes de la bonne éducation. Il était, dans la meilleure acception du mot, un homme comme il faut.

Il semble cependant que Lord Byron n'aura pas de monument dans l'abbaye de Westminster. Cette exclusion est connue de l'Europe entière, et les paroles de Lord Brougham, dans son mâle et généreux appel aux autorités de l'abbaye de Westminster, seront répétées et approuvées dans chaque contrée du monde civilisé. « Le noble Lord ne croyait pas, a-t-il dit, qu'il y eût dans notre histoire des dernières années un fait moins à l'honneur de notre goût, de notre raison et de notre bon sens que ce refus d'ériger une statue à Lord Byron. » Il ne faut pas oublier que ces paroles ont été prononcées, comme Lord Brougham l'a ajouté, « par un homme qui était en inimitié personnelle avec Lord Byron, inimitié qui a duré longtemps et dont le poëte a parlé. » En France, en Allemagne, dans cette Allemagne dont l'homme le plus illustre a été des premiers à pleurer sa mort prématurée, en Italie, sa chère Italie, où l'on suit à la trace et l'on signale avec un affectueux respect la moindre empreinte de ses pas, dans tous ces pays que doit-on penser, que doit-on dire de cette étrange, de cette folle intolérance? Et la Grèce, quel doit être son étonnement d'apprendre qu'un évêque chrétien, un compatriote, a élevé la voix dans le grand conseil de la nation britannique contre sa renommée et contre sa mémoire, et a refusé une place dans une église chrétienne à celui qui a perdu la vie dans la dernière et glorieuse lutte de la Croix contre le Croissant?

La Grèce conserve avec une pieuse affection une partie de *ses restes*, et le jour de la cérémonie solennelle où ils ont été

confiés à la tombe, les témoins de ses derniers et généreux efforts se consolaient dans la pensée que ceux de ses restes qu'on leur avait refusés, trouveraient dans le pays de sa naissance le repos et les honneurs qui lui étaient dûs [1]. « Son corps, dit un Grec éloquent, ne restera que quelques jours encore sur le sol de notre pays, sa patrie d'adoption; il ne sera pas déposé dans son sein; il sera transporté dans le pays qui a eu l'honneur de lui donner le jour. » Et il termine ainsi : « Des milliers de chrétiens élèvent la voix en ce moment, et le temple du Très-Haut ne retentit que d'hymnes, de prières, pour demander que ses restes vénérés atteignent en sûreté sa terre natale, et que son âme trouve le repos aux lieux où les justes reposent [2]. »

Telle était la prière d'un grec chrétien et laïque, mais un Anglais chrétien et évêque espère qu'on ne verra jamais de monument élevé à la mémoire de son compatriote, de Byron, dans la grande église de son pays. Soit. Mais cette exclusion atteindra-t-elle son but? Ceux que la prière ou la curiosité attirent dans ce vénérable édifice et qui y comtemplent les honneurs rendus aux morts illustres, oublieront-ils Byron parce qu'on n'y lit pas son nom? On peut répondre à cette question par l'allusion faite par Byron lui-même dans ses vers adressés à la comtesse de Jersey, à la description si

1. Quand les Grecs évacuèrent Missolonghi après une résistance héroïque, le 22 avril 1825, ces restes furent retirés de l'église pour être déposés dans un lieu de sûreté; mais ils ont été perdus dans la confusion de la retraite. (Note de 1855.)

2. Extrait de l'oraison funèbre prononcée par M. Spiridion Tricoupi, depuis ministre de Grèce à la cour de Londres, publiée à Paris en 1836. On en trouve une traduction dans la *Tournée en Grèce* de Waddington, p. 243, appendice.

connue de Tacite des funérailles de Junia, veuve de Caius Cassius, et sœur de Marcus Brutus.

« Dans ce cortége, dans toute cette pompe, qu'admirait-on le plus? Qui répandait sur tous les visages cet air d'étonnement? La pensée de Brutus, car son image n'était pas là. » (1844.)

Quand il fut généralement connu que l'abbaye de Westminster était décidément fermée au plus grand poëte de l'époque, plusieurs démarches furent tentées pour faire ériger le monument dans quelque autre édifice public; et le savant et révérend principal du collége de la Trinité, à Cambridge, a fait voir qu'il ne craignait pas de souiller le cœur ni l'esprit des élèves, en donnant dans la noble bibliothèque du collége, au milieu des souvenirs consacrés aux grands hommes qui ont illustré cette royale fondation, une place d'honneur à la statue de Byron. (1855).

ADDITIONS ET ERRATA

Page 8, ligne 13, après la phrase : tandis que le duc de Noailles, dans son château des Uettins, aux environs de Lausanne, cherchait aussi à réunir autour de lui les débris de l'émigration, rétablir : Toutes ces fleurs délicates courbées sous le vent d'orage, se relevaient à l'abri de sa bienveillante hospitalité. La naïveté et la légèreté de leurs enfantines illusions aidaient les émigrés à supporter les rigueurs de leur sort.

Le château des Uettins ou des Uttins, acheté en 1801 par le duc de Noailles, est situé au-desus de Rolle, à quelque distance de Lausanne. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans la vie de Mme de Montagu : Dans une petite maison, située en face du plus beau tableau de la nature, on voyait un homme déchu des plus hautes dignités de son pays et dépouillé de sa fortune, tombé des habitudes du luxe et de la cour dans la simplicité d'une vie bourgeoise, qui avait passé de l'activité militaire et du mouvement des affaires et du monde à un repos uniforme et forcé ; on le voyait, calme, serein, aimable, sans amertume et sans regrets, livré à l'étude en pleine liberté d'esprit, comptant pour peu ce qu'il avait perdu et peu soucieux de le recouvrer un jour, conservant

ses nobles manières dans son modeste ménage, et restant par la force de son âme et de sa raison au-dessus des coups du sort : c'était le vrai philosophe en action..... Il y avait là, d'ailleurs, un voisinage à faire envie : M. Necker qui s'éteignait doucement à Coppet, Mme de Staël dans l'épanouissement de son génie....., puis la société éclairée et spirituelle, quoiqu'un peu grave, qui de Lausanne à Genève peuplait alors la rive orientale du Léman.

On fréquentait beaucoup la modeste maison des Uttins, où M. de Noailles vivait entouré de la considération publique, et attirait le monde par son esprit orné et piquant ; sa belle mémoire mettait à son service dans la conversation les trésors de la littérature ou de la science aussi bien que les faits antiques ou nouveaux de l'histoire. Nul, par exemple, ne parlait plus agréablement de l'ancien temps et ne racontait mieux les anecdotes de la vieille cour.

Page 16, ligne 4, au lieu de : orignale, lisez : originale.

Page 17, ligne 14 ; mais l'*hôtel de l'Ancre* éveille aussitôt des souvenirs de Lord Byron. Au lieu : *des* souvenirs, lisez : *les* souvenirs.

Page 23, ligne 13. Après la phrase : On serait, en effet, souvent tenté de dire des jugements contradictoires et inconséquents de ce monde, ce que Malesherbes disait de la sentence qui l'envoyait à l'échafaud : « Encore, si cela avait le sens commun. » rétablir : Peut-être pourrait-on trouver la raison de ces inconséquences et de ces contradictions. Les esprits ordinaires qui ne se créent pas de règle à eux-mêmes et se soumettent à l'autorité extérieure sont de nos jours régis par deux codes différents, le code des lois du monde et le code de la loi religieuse. Les prescriptions de ces deux codes sont la plupart du temps contradictoires. Quoi de plus

différent, en effet, de notre civilisation complexe et raffinée que celle où furent écrits, il y a dix-huit cents ans, les documents qui sont encore aujourd'hui la loi morale de notre société ? De là vient que l'homme du monde, boitant des deux côtés entre ces autorités diverses et souvent même opposées, en est réduit à des concessions, à des compromis bizarres qui ont même parfois je ne sais quoi de comique.

Page 25, ligne 5, après la phrase : Combien n'arrive-t-il pas souvent que l'on se précipite follement au devant de la destinée, tout en ayant le sentiment qu'on fait le malheur de sa vie, rétablir : Les hommes supérieurs n'arrangent pas, il faut en convenir, mieux que d'autres leur destinée. Ils sont comme la plupart des hommes lancés dans l'engrenage de la vie humaine sans avoir pris aucune part à la direction de leur propre vie. Ceux-là mêmes qui y mettent une certaine part de volonté sont autant que d'autres sujets à l'erreur ; l'imprévoyance, l'imprudence, les surprises du sort, ont fait tourner le courant de leur vie tout autrement qu'ils ne l'auraient voulu. Ils se consolent en célébrant les passions qui les ont entraînés et perdus. On les voit se débattre comme de malheureux oiseaux pris au piége, attirant par leurs chants ceux qui vont à leur tour se prendre aux mêmes lacets.

Page 32, ligne 22, après les mots : ce qui est un degré plus avancé dans l'immoralité, rétablir : Telle est au fond la vraie raison de la religieuse horreur des Français pour le divorce. On se le demande en effet ; pourquoi cette passion de l'amour que la poésie, l'histoire et le roman ont exaltée à l'envi depuis Juliette et Desdemona jusqu'à Héloïse et Lady Russell, est-elle au contraire si méprisée dans le monde ? Cela se comprend, du reste, pour peu qu'on y réflé-

chisse. La société se défend ; c'est à la fois son instinct et son principe Or, l'amour est une passion dangereuse qui amène souvent le désordre dans les familles, tandis que d'autres passions moins nobles, et qui ne peuvent en aucun cas être innocentes, ont des conséquences moins funestes. Aussi, à la manière dont on entend le mariage et l'amour en France, voit-on bien des femmes se promener majestueusement dans le monde, ayant exécuté sur leur cœur l'opération que les Chinoises font à leurs pieds, et recouvrant le vide de leur âme d'un banal sourire, fidèles à cette maxime généralement reçue que « le devoir d'une femme est de paraître heureuse. »

Page 56, ligne 18, au lieu de : Strenht, lisez Strength.

Page 58, ligne 10, et les armées des puissants sultans peuvent reposer, au lieu : des puissants, lisez : de puissants.

Page 63, ligne 19. Not a drum was heard, etc.

Ces vers sont cités et attribués à Lord Byron dans l'ouvrage de Mme Swanton Belloc. Dans les *Entretiens de Gœthe* et d'Eckermann, Gœthe parle de la *magnifique poésie* de Lord Byron sur la mort du général Moore. On m'a dit depuis que ces vers ont été écrits par Wolfe, ministre protestant du nord de l'Irlande, mort jeune, et dont on a publié d'autres poésies, très-peu remarquables. En effet, ces vers ne sont pas compris dans la dernière édition des œuvres de Lord Byron publiée par M. Murray, qui est la plus complète et la plus exacte.

Page 66, ligne 8, au lieu de : *Childe Harod*, lisez : *Harold*.

Page 67, ligne 19, au lieu de : T'is, lisez : 'T is.

Page 70, ligne 6, au lieu de : *mutternatur*, lisez : *mutter natur*.

Page 84, ligne 8, après la phrase : Ils s'écartèrent tous deux de la tradition chrétienne au sein de laquelle ils avaient *été élevés*, Lord Byron [illegible] encore que Mme de Staël qui resta

toujours franchement déiste et spiritualiste, rétablir : Lord Byron n'était assurément pas matérialiste, mais son spiritualisme n'était pas aussi net et aussi distinct que celui de l'école spiritualiste française. Je crois qu'il aurait volontiers dit avec Gœthe : Parlons de l'homme sous le rapport du corps et sous le rapport de l'âme ; un tout si étroitement lié ne se laisse pas séparer. »

Page 90, ligne 25, après les mots : et rangé les auditeurs de son avis, rétablir : on trouve aussi, en relisant les œuvres de Mme de Staël, quelque trace de la déclamation du XVIIIe siècle. Cette rhétorique, un peu passée de mode aujourd'hui, contraste en elle avec l'accent si vrai de la passion comme aussi avec certains traits ridicules de la nature humaine pris sur le vif, qu'on dirait échappés à la plume de La Bruyère ou de La Rochefoucauld. Notre siècle n'est pas déclamatoire; au contraire, il aurait plutôt honte de ses bons sentiments. Il fait donc promptement justice de tout ce qui est faux en ce genre. C'est, du reste, un travail que le temps opère sur les œuvres d'imagination. On voit certaines parties de la fresque se faner ou s'altérer rapidement, tandis que les vraies couleurs conservent l'éclat et la solidité du marbre.

Page 103, ligne 5 ; mais il retombait toujours sur certains principes fixes, lisez : fixes. »

Page 135, ligne 21. Après les mots : Ce passé funeste est à la fois l'idole et le fardeau de son âme, rétablir en note : Fiez-vous à la mémoire, dit Lord Byron quelque part; elle ne sera que trop fidèle. L'amour et le remords, telles sont les deux divinités vengeresses qui ont inspiré les poëmes de Lord Byron. Rappelez-vous la belle comparaison du scorpion entouré d'un cercle de flammes et se perçant de son propre dard, dans le *Giaour*.

Page 138, ligne 23, au lieu de : *Fhe* cheek, lisez : *The*.

Page 138, ligne 24, au lieu de *woul* show, lisez : *would*.

Page 138, ligne 28, au lieu de : *rouguer*, lisez : *rougeur*.

Page 139, ligne 1, au lieu de *aundlthertum*, lisez : *und alterthum*.

Page 143, ligne 8, après les mots : et rien n'explique les ridicules attaques dont *Manfred* fut l'objet de la part du parti orthodoxe et dévot en Angleterre, rétablir : Si l'on admet le rôle que la passion doit jouer dans les œuvres d'imagination, il me semble également injuste de condamner *Manfred* au point de vue moral ; la rectitude des principes et la délicatesse des peintures, telles sont, dans ces régions où le bien et le beau se confondent, les lois de l'esthétique imposées à l'artiste qui veut peindre la passion jusque dans ses plus criminels égarements. Dans le *Manfred* de Lord Byron, comme dans la *Phèdre* de Racine, le mal n'est assurément pas justifié puisque Manfred apparaît torturé par le remords, et la passion est peinte avec une admirable délicatesse.

Page 147, ligne 17, après la phrase : Lord Byron, disait Shelley, n'a jamais pu s'affranchir complétement des illusions du christianisme, rétablir en note : « Je suis sûr, disait Lord Byron, que personne ne lit la Bible avec plus de plaisir que je ne le fais. Je lis un chapitre tous les jours. » Après sa mort, on trouva ces lignes écrites de sa main dans sa Bible :

Within this awful volume lies
The mystery of mysteries !
Oh ! happiest they of human race
To whom our God has given grace
To hear, to read, to fear, to pray,
To lift the latch, and force the way;
But better had they ne' er been born
Who read to doubt, or read to scorn.

Page 150, ligne 7, au lieu de : la sainte Catherine de Raphaël, lisez : la sainte Marguerite.

Page 155, ligne 4, après les mots : et ces lueurs peuvent tout aussi bien s'allumer à la flamme de l'imagination et du sentiment qu'à la froide lumière de la raison, rétablir : Nous vivons dans le mystère, et la nature des choses est elle-même un grand mystère. Sur bien des sujets et des plus importants pour elle, l'intelligence humaine n'a que des échappées, des lueurs incertaines. Supprimer tout un ordre de vérités parce qu'il est en partie voilé et mystérieux, semble donc également absurde et impossible. Certaines œuvres philosophiques de nos jours offrent sous ce rapport l'aspect pénible, effrayant, à la fois réel et faux, de la photographie. Rapprochant démesurément les objets, elle supprime le voile aérien, les perspectives lumineuses qui les révèlent et les dérobent tour à tour à nos regards. Quoi qu'on fasse, l'humanité ne se laissera pas étendre sur ce lit de Procuste. Elle prétendra toujours, à tort ou à raison, plus haut que sa connaissance et sa faculté de connaître :

Madame monte à sa tour,
Plus haut qu'elle ne peut monter.

Page 124, après la phrase : Lord Byron se retourna, me dit M. Rossi, et le releva devant tout le monde avec tant de hauteur et de dureté que je me dis intérieurement : c'est un méchant homme, rétablir en note : Cette mobilité de sa nature se révélait dans sa physionomie. On sent que son regard, par moments suave et ardent, devait être en d'autres instants froid et pénétrant comme l'acier.

FIN.

TABLE

Les rives du lac de Genève. — L'Italie. — La Grèce . . . 1

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I. — To I. d'Israeli, esq 189
II. — Observations sur le refus d'admettre Lord Byron dans l'abbaye de Westminster. 223
Additions et errata. 263

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18

à 3 fr. 50 c. le volume

C.-A. SAINTE-BEUVE
de l'Académie française vol.
Lettres à la Princesse, 3e *édition*.. 1
P.-J. Proudhon, sa vie, sa correspondance, 3e *édition*..... 1

GEORGE SAND
Le Château de Pictordu..... 1
Impressions et Souvenirs 2e *édition*. 1

JULES SANDEAU
de l'Académie française
Jean de Thommeray — Le Colonel Évrard..... 1

PROSPER MÉRIMÉE
de l'Académie française
Dernières Nouvelles..... 1

ALEXANDRE DUMAS FILS
Thérèse..... 1

OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française
Julia de Trécœur, 7e *édition*..... 1

LOUIS ULBACH
Le Sacrifice d'Aurélie..... 1

SAINT-MARC GIRARDIN
de l'Académie française
Souvenirs et Réflexions d'un Journaliste 2e *édition*..... 1

ERNEST FEYDEAU
Catherine d'Overmeire, *nouv. édit*.. 1

L'AUTEUR DE ROBERT EMMET
Les Dernières années de Lord Byron. 1

ÉVODIE
Un Homme d'honneur..... 1

MADELEINE
Lettres d'une honnête Femme..... 1

GUSTAVE FLAUBERT
L'éducation sentimentale — Histoire d'un jeune Homme. 3e *édition*... 2

FÉLIX BUNGENER
Rome et le Vrai..... 1

COMTE AG. DE GASPARIN
Luther et la réforme au XVIe siècle. 1

AURELIEN SCHOLL
La Dame des Palmiers..... 1

PAUL PERRET
Les Amours sauvages..... 1
L'Amour éternel, 2e *édition*..... 1

LOUIS DE LOMÉNIE
de l'Académie française
Beaumarchais et son temps, 3e *édit. revue et corrigée*..... 2

A. DE PONTMARTIN
La Mandarine..... 1
Nouveaux Samedis..... 2

HECTOR MALOT
Un Mariage sous le second Empire, 5e *édition*..... 1
La Belle Madame Donis, 5e *édition*. 1

EDMOND SCHERER
Études sur la Littérature Contemp.. 1

TH. BENTZON
La Vocation de Louise..... 1

EUGÈNE MANUEL
Pendant la guerre, 2e *édition*..... 1

EDMOND PLAUCHUT
Le Tour du monde en 120 jours, 3e *édition*..... 1

VICTOR HUGO
L'Année terrible, 22e *édition*..... 1

ALBERT MILLAUD
Voyages d'un Fantaisiste..... 1

AMÉDÉE ACHARD
Histoire d'un homme, *nouv. édition*. 1

ADOLPHE D'ENNERY
Le Prince de Moria, 2e *édition*..... 1

* * *

La Dame au Rubis..... 1

BRET-HARTE
Traduction de Th. Bentzon
Récits Californiens..... 1

CHARLES MONSELET
Monsieur de Cupidon, *nouv. édit*.. 1

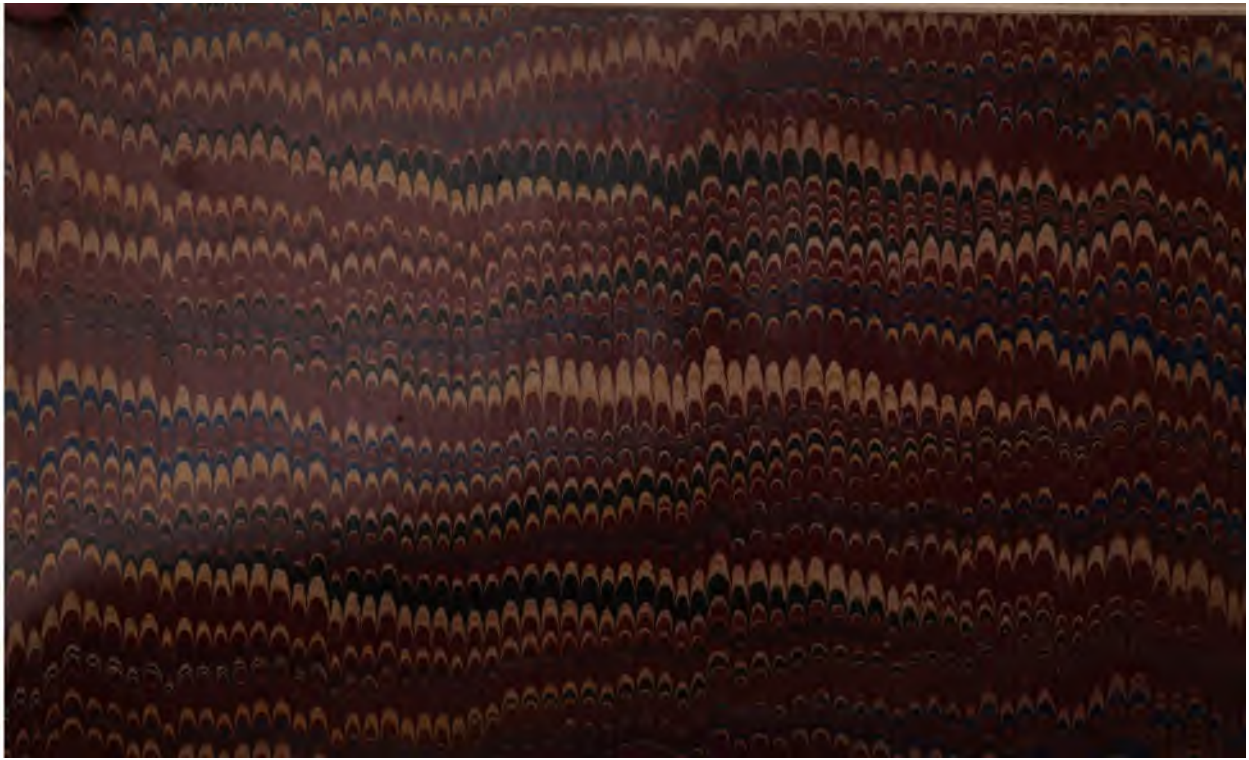
Mme P. DE SAMAN
Les Enchantements de Prudence avec préface de G. Sand, 2e *édition*.... 1
Les Nouveaux Enchantements..... 1

PIERRE VÉRON
Les Coulisses du grand Drame..... 1

COMTESSE DASH
Les Malheurs d'une Reine..... 1

ÉDOUARD CADOL
Madame Elise..... 1

Boulogne (Seine). — Imp. Jules Boyer et Cie.



This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

DUE FEB 3 1910

DEC NOV 13 '45

17495.571
Les dernieres annees de Lord Byro
Widener Library 003087004
3 2044 086 786 522